85 h 12

OEUVRES
DIVERSES
DE
Mr. ROUSSEAU.

Nouvelle EDITION reveüe & augmentée.

TOME II.

A LONDRES:

De l' Imprimerie de JACOB TONSON & JEAN WATTS.

M DCC XXIII.



EPIGRAMMES.

LIVRE I.

V 5

PLATE I

EPICRANIUM.

EPIGRAMME I.

LE Dieu des Vers ſur les bords du Permeſſe
Aux deux Venus m'a fait offrir des vœux.
L'une à mes yeux fit briller la Sageſſe,
L'autre les Ris, l'Enjoûment & les Jeux.
Lors il me dit: choiſi l'une des Deux.
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au Dieu de la Lire,
Les ſéparer, c'eſt avilir leur prix.
Laiſſez-moi donc toutes deux les élire:
L'une pour Moi, l'autre pour mes Ecrits.

EPIGRAMME II.

CE traître Amour prit à Venus ſa Mere
Certain bijou pour donner à Pſyché.
Puis dans les yeux de celle qui m'eſt chere
S'enfuit tout droit, ſe croïant bien caché.
Lors je lui dis: te voila mal niché
Petit larron: cherche une autre retraite.
Celle du cœur ſera bien plus ſecrete.
Vraîment, dit il, Ami, c'eſt m'obliger.
Et pour païer ton amitié diſcrete,
C'eſt dans le tien que je me veux loger.

EPIGRAMME III.

PREST à deſcendre au manoir ténébreux,
Jà de Caron j'entre-voïois la Barque.
Quand de Caliſte un baiſer amoureux
Me rendit l'ame, & vint fraüder la Parque.
Lors de ſon Livre Eacus me démarque,
Et le Nocher tout ſeul l'Onde paſſa.
Tout ſeul? Je faux. Mon ame traverſa
Le fleuve noir: mais Caliſte, Caliſte
En ce baiſer dans mes veines gliſſa
Part de la ſienne, avec quoï je ſubſiſte.

EPIGRAMME IV.

LE bon Vieillard qui brûla pour Batille
Par Amour ſeul eſtoit ragaillardi.
Auſſi n'eſt il de chaleur plus ſubtile
Pour réchauffer un Vieillard engourdi.
Pour moi qui ſuis dans l'ardeur du Midi,
Merveille n'eſt que ſon flambeau me brûle.
Mais quand du Soir viendra le crépuſcule,
Tems ou le cœur languit inanimé;
Du moins Amour, fai moi bailler cédule
D'aimer encor, même ſans eſtre aimé.

EPIGRAMME V.

QUELS ſont ces traits qui font craindre Caliſte
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?
Quel eſt ce feu qui brûle à l'improviſte
Ravage tout, & met tout aux abois?
Seroit-ce feu ſaint Elme, ou feu Grégeois?
Nenni. Ce ſont fléches, où je m'abuſe.
Encore moins. C'eſt donc feu d'arquebuſe?
Non. Et quoi donc? Ce ſont regards coquets,
Jeux de prunelle, en qui flame eſt incluſe
Qui brûle mieux qu'arquebuſe & mouſquets.

EPIGRAMME VI.

SUR ſes vieux jours la Déeſſe Venus
S'eſt retirée en un ſaint Monaſtere.
Et de ſes biens, propres & revenus
Ainſi que vous m'a nommé Légataire.
Or de ce legs ſigné devant Notaire
L'Exécuteur fut l'ainé de ſes Fils.
Mais le matois n'en prit point ſon avis,
Et ſe laiſſa corrompre par vos charmes.
Il vous donna les Plaiſirs & les Ris;
Et m'a laiſſé les Soucis & les Larmes.

EPIGRAMME VII.

SOUCIS cuiſans au partir de Caliſte
Jà commençoient à me ſupplicier;
Quand Cupidon qui me vit pâle & triſte
Me dit, Ami, pourquoi te ſoucier?
Lors m'envoïa, pour me ſolacier,
Tout ſon Cortége, & celui de ſa Mére,
Songes plaiſans, & joïeuſe Chimére,
Qui m'enſeignant à rapprocher les Tems;
Me font joüir malgré l'abſence amére,
Des biens paſſez, & de ceux que j'attens.

EPIGRAMME VIII.

JE veux avoir, & je l'aimerai bien,
Maîtreſſe libre & de façon gentille:
Qui ſoit joïeuſe & de plaiſant maintien,
De rien n'ait cure, & ſans ceſſe fretille.
Qui ſans raiſon toûjours cauſe & babille:
Et n'ait de Livre autre que ſon miroir.
Car ne trouver pour s'ébattre le ſoir
Qu'une Matrone honnête, prude & ſage;
En verité ce n'eſt Maîtreſſe avoir,
C'eſt prendre Femme & vivre en ſon ménage.

EPIGRAMME IX.

LE teint jauni comme feuïlles d'Autonne,
Et n'invoquant autre Dieu qu'Atropos;
Amour s'en vint, qui me la baillant bonne,
Tai toi, dit il, tu trouveras repos.
Je me ſuis tû: croïant ſur ce propos
De ſes mignons aller groſſir la liſte.
Mais c'eſt pitié. Loin que ce Dieu m'aſſiſte,
En me taiſant mon mal devient plus fort.
J'entens, Amour: vous eſtes bon Sophiſte.
J'aurai repos, ouï: quand je ſerai mort.

EPIGRAMME X.

CERTAIN Ivrogne aprés maint long repas
Tomba malade. Un Docteur Galenique
Fut appellé. Je trouve ici deux cas,
Fiévre adurante, & ſoif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la ſoif premiérement.
Lors le Fievreux lui dit: Maître Clement
Ce premier point n'eſt le plus neceſſaire.
Guériſſez moi ma fiévre ſeulement,
Et pour ma ſoif, ce ſera mon affaire.

EPIGRAMME XI.

SUR leurs ſantez un Bourgeois & ſa femme
Interrogeoient l'Operateur Barri,
Lequel leur dit: Pour vous guérir Madame,
Baume plus ſeur n'eſt que vôtre Mari.
Puis ſe tournant vers l'Epoux amaigri
Pour vous, dit il, Femme vous eſt mortelle.
Las! dit alors l'Epoux à ſa femelle,
Puis qu'autrement ne pouvons nous guerir,
Que faire donc? Je n'en ſçais rien dit elle,
Mais par ſaint Jean, je ne veux point mourir.

EPIGRAMME XII.

CERTAIN Huiſſier eſtant à l'Audiance,
Crioit toûjours: paix-là, Meſſieurs, paix-là.
Tant qu'à la fin tombant en défaillance,
Son teint pâlit, & ſa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'eſt ce-ci? Qu'eſt ce-là?
Maître Perrin! A l'aide! il agoniſe.
*Beſſiere vient. On le phlébotomiſe.
Lors ouvrant l'œil clair comme un Baſilic,
Voila, Meſſieurs, dit-il, ſortant de criſe,
Ce que l'on gagne à parler en public.

* *Fameux Chirurgien.*

EPIGRAMME XIII.

PAR paſſetems un Cardinal oïoit
Lire les Vers de Pſyché Comedie;
Et les oïant pleuroit & larmoïoit
Tant qu'euſſiez dit que c'eſtoit maladie.
Quoi, Monſeigneur? à cette rapſodie
Lui dit quelqu'un, tant nous ſemblez touché?
Et l'autre jour au martyre preſché
De Saint Laurent, parûtes ſi paiſible.
Ho ho, dit-il: Tudieu cette Pſyché
Eſt de l'Hiſtoire; & l'autre eſt de la Bible.

EPIGRAMME XIV.

PREZ de ſa mort une Vieille incrédule
Rendoit un Moine interdit & perclus.
Ma chere fille, une ſimple formule
D'Acte de foi! quatre mots, & rien plus!
Je ne ſçaurois. Mon Dieu, dit le Reclus,
Inſpirez-moi. Ça voudriez vous eſtre
Perſuadée? Oui je voudrois connaiſtre,
Toucher au doigt, ſentir la Verité.
Hé bien, courage, allons, reprit le Preſtre,
Offrez à Dieu vôtre incrédulité.

EPIGRAMME XV.

PAR trop bien boire, un Curé de Bourgogne
De ſon pauvre œil ſe trouvoit déferré.
Un Docteur vient. Voici de la beſogne
Pour plus d'un jour. Je patienterai.
Ça: vous boirez.. hé bien ſoit, je boirai:
Quatre grands mois... plus toſt douze, mon Maiſtre:
Cette ptiſane. A moi? reprit le Preſtre.
Vade retrò. Guerir par le poiſon?
Non, par ma ſoif. Perdons une feneſtre,
Puiſqu'il le faut: mais ſauvons la maiſon.

EPIGRAMME XVI.

CERTAIN Curé grand enterreur de morts,
Au Chœur assis, recitoit le Service.
Certain Frater, grand disséqueur de corps,
Tout vis à vis chantoit aussi l'Office.
Pour un Procés tous deux estant émûs,
De maudissons lardoient leurs Orêmus.
Hom, disoit l'un, jamais n'entonnerai-je
Un requiem sur cet Operateur!
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je,
A mon plaisir disséquer ce Pasteur!

EPIGRAMME XVII.

ELLE a, dit-on, cette bouche & ces yeux
Par qui d'Amour Pſyché devint Maîtreſſe.
Elle a d'Hébé le ſoûris gracieux,
La taille libre, & l'air d'une Déeſſe.
Que dirai plus? On vante ſa ſageſſe:
Elle eſt polie & de doux entretien,
Connoit le Monde, écrit, & parle bien;
Et de la Cour ſçait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un ſeul point. Et quoi? Le don de plaire.

EPI-

EPIGRAMME XVIII.

CE Monde-ci n'eſt qu'une Oeuvre comique
Où chacun fait ſes rôles differens.
Là ſur la Scene en habit dramatique
Brillent Prelats, Miniſtres, Conquerans.
Pour nous vil Peuple aſſis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en bas la Piéce eſt écoutée.
Mais nous païons, utiles Spectateurs;
Et quand la Farce eſt mal repreſentée,
Pour nôtre argent nous ſiffions les Acteurs.

EPIGRAMME XIX.

A un pié-plat qui faiſoit courir de faux bruits contre moî.

VIL impoſteur je vois ce qui te flatte.
Tu crois, peut-eſtre aigrir mon Apollon
Par tes diſcours: & nouvel Eroſtrate
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce deſſein tu femes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne impoſture.
Mais dans mes Vers malgré ta conjecture
Jamais ton nom ne ſera proféré:
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illuſtrer un faquin ignoré.

EPIGRAMME XX.

LE Traducteur qui rima l'Iliade
De douze Chants prétendit l'abreger.
Mais par ſon ſtile auſſi triſte que fade,
De douze en ſus il a ſceu l'allonger.
Or le Lecteur, qui ſe ſent affliger,
Le donne au diable; & dit perdant haleine,
Hé finiſſez, Rimeur à la douzaine!
Vos abregez ſont longs au dernier point.
Ami Lecteur, vous voïlà bien en peine,
Rendons les courts en ne les liſant point.

EPIGRAMME XXI.

Contre un Voleur Médisant.

LORS que je vois ce moderne Sisiphe
Nous abboïer, je trouve qu'il fait bien.
Mieux vaut encor porter l'hiérogliphe
D'Impertinent, que celui de Vaurien.
Il est sauvé, s'il peut trouver moïen
Qu'au rang des Sots Phébus l'immatricule;
Et semble dire: Auteurs à qui Catule
De badiner transmit l'invention,
Par charité, rendez-moi ridicule
Pour rétablir ma Réputation.

EPIGRAMME XXII.

A un Critique Moderne.

APRES avoir bien ſué pour entendre
Vos longs diſcours doctement ſuperflus,
On eſt dabord tout ſurpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monſieur l'Abbé, dont les tons abſolus
Seroient fort bons pour un petit Monarque,
Vous croïez eſtre au moins noſtre Ariſtarque:
Mais apprenez, & retenez le bien,
Que qui ſçait mal, vous en eſtes la marque,
Eſt ignorant, plus que qui ne ſçait rien.

EPIGRAMME XXIII.

CErtain Marquis fameux par le grand bruit
Qu'il s'eſt donné d'homme à bonne fortune,
Se plaint par tout que des Voleurs de nuit
En ſon logis ſont entrez ſur la brune.
Ils m'ont tout pris, bagues, joïaux, pécune.
Mais ce que plus je regrete, entre nous,
C'eſt un Recüeil d'amoureux billets doux
De cent Beautez dont mon cœur fit capture.
Seigneur Marquis, j'en ſuis fâché pour vous,
Car ces coquins connaitront l'écriture.

EPIGRAMME XXIV.

LE vieux Ronſard aïant pris ſes beſicles,
Pour faire feſte au Parnaſſe aſſemblé,
Liſoit tout haut ces Odes par articles
Dont le Public vient d'eſtre régalé.
Oüais, qu'eſt ce ci? dit tout à l'heure Horace
En s'adreſſant au maiſtre du Parnaſſe,
Ces Odes là friſent bien le Perraut.
Lors Apollon baâillant à bouche cloſe,
Meſſieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'eſt que l'Auteur les devoit faire en proſe.

EPIGRAMME XXV.

Pour une Dame nouvellement mariée.

SEigneur Hymen comment l'éntendez vous?
Diſoit l'aiſné des Enfans de Cithere.
De cet Objet qui ſemble fait pour nous
Penſez vous ſeul eſtre dépoſitaire?
Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire
Pour mon profit vous ſoïez peu zélé.
Hé mon Ami, reprit l'enfant aiſlé,
Conſerve nous ainſi que ta prunelle.
Quand une fois l'Amour s'eſt envolé
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile.

EPI-

EPIGRAMME XXVI.

GRiphon rimailleur ſubalterne
Vante Siphon le barbouïlleur;
Et Siphon peintre de taverne
Proſne Griphon le rimailleur.
Or en cela certain Railleur
Trouve qu'ils ſont tous deux fort ſages.
Car ſans Griphon & ſes ouvrages
Qui jamais eut vanté Siphon?
Et ſans Siphon & ſes ſuffrages
Qui jamais eut proſné Griphon.

Fin du Livre I.

EPIGRAMMES.

LIVRE II.

CHAPITRE II

1 Ou Josué envoie deux espions à Jéricho. 4 Rahab les cache, 15 et les fait descendre par la fenêtre. 18 Elle leur donne un signe pour être épargnée. 23 Ils retournent vers Josué, 24 et lui rapportent ce qu'ils ont vu.

ET Josué fils de Nun envoya secrètement de Sittim deux hommes espions, disant: Allez, considérez la terre, et Jéricho. Ils allèrent donc, et entrèrent dans la maison d'une femme prostituée, nommée Rahab, et ils y demeurèrent.

EPIGRAMME I.

QUAND pour ravoir ſon épouſe Euridice
Le bon Orphée alla juſqu'aux Enfers,
L'étonnement d'un ſi rare caprice
En fit ceſſer tous les tourmens divers.
On admira bien plus que ſes concerts
D'un tel amour la bizare ſaillie;
Et Pluton même embaraſſé du choix,
La lui rendit pour prix de ſa folie:
Puis la retint en faveur de ſa voix.

EPIGRAMME II.

DEUX grands Amours, fripons de meſme race
S'eſtoient nichez dans les yeux de Doris.
Un tiers ſurvient, qui leur a dit: de grace
Recevez moi: le reſte eſt déja pris.
Tant pis pour toi, dirent ces mal appris,
Qui tout à l'heure, en deux ou trois bourrades
Le firent cheoir ſur un ſein de criſtal.
Lors il leur dit: grand merci Camarades.
Vous eſtes bien? moi je ne ſuis point mal

EPIGRAMME III.

*Pour Madame *** eſtant à la Chaſſe.*

QUAND ſur Baiard par bois ou ſur montagne
A giboïer vous prenez vos ébats;
Dieux des Forêts d'abord ſont en Campagne
Et vont en troupe admirer vos appas.
Amis Sylvains ne vous y fiez pas.
Car ſes regards ſont ſouvent pires niches
Que feu ni fer; & coeurs en tel pourchas
Riſquent du moins autant que Cerfs & Biches.

EPIGRAMME IV.

Pour la même eſtant à la repréſentation de l' Opera d'Alcide.

NON ce n'eſt point la robe de Neſſus
Qui conſuma l'amoureux fils d'Alcmene.
Ce fut le feu de cent baiſers reçus
Qui dans ſon ſang couloit de veine en veine.
Il en mourut. Et la Nature humaine
En fit un Dieu, que l'on chante aujourd'hui,
Que de Mortels, ſi vous vouliez Climene,
Meriteroient d'eſtre Dieux comme lui!

EPIGRAMME V.

Sur la même qui s'occupoit à filer.

CE ne ſont plus les trois Sœurs de la Fable
Qui de nos jours font tourner le fuſeau.
Une Déeſſe aux Mortels plus affable
Leur a ravi le fatal écheveau.
Mais nôtre Sort n'en ſera pas plus beau
D'eſtre filé par ſes mains fortunées.
L'Amour helas, armé de leur ciſeau
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

EPIGRAMME VI.

CEPHALE un soir devoit s'entretenir
Avec l'Aurore au retour de la chasse.
Il vous rencontre: & de son souvenir
En vous voïant le rendez-vous s'efface.
Qui n'eut pas fait même chose en sa place?
J'eusse failli comme lui sur ce point.
Mais le pauvret, mal tient qui trop embrasse,
Perdit l'Aurore, & ne vous gagna point.

EPIGRAMME VII.

ENTREZ Amours, voſtre Reine s'éveille.
Venez Mortels, admirer ſes attraits.
Déja l'Enfant qui prez d'elle ſommeille
De ſa Toilette a rangé les apprets.
Mais gardez vous d'approcher de trop prez.
Car ce fripon caché dans ſa coëffure,
De tems en tems décoche certains traits
Dont le trépas guérit ſeul la bleſſure

EPI-

EPIGRAMME VIII.

DE ce bonnet façonné de ma main
Je te fais don, me dit un jour ma Belle:
Sçache qu'il n'eſt Roi ni Prince Romain
Qui n'enviât faveur ſi ſolennelle.
Malheur pluſtoſt, dis-je à toute cervelle
Que vous coëffez; le grand diable s'y met.
Va va j'en coëffe aſſez d'autrés, dit elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

EPIGRAMMÆ IX.

UN Maquignon de la Ville du Mans
Chez ſon Evêque eſtoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas Normans
Que l'Homme ſaint loüoit outre meſure.
Vois tu ces crins? Vois tu cette encolure?
Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.
Turcs Monſeigneur? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils ſont Chrêtiens ainſi que vous & moi.

EPIGRAMME X.

UN Magiſter s'empreſſant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil ſe fit apoſtropher,
Dont il tomba, faiſant laide grimace.
Lors un Frater s'écria place, place:
J'ai pour ce mal un baume ſouverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Meſſer Pancrace?
Non, mon Ami: je le tiens dans ma main.

EPIGRAMME XI.

A ſon portrait, certain Rimeur braillart
Dans un logis ſe faiſoit reconnaiſtre:
Car l'Ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâilloit même en le voïant paraiſtre.
Ha le voila; c'eſt lui, dit un vieux Reiſtre;
Et rien ne manque à ce Viſage là
Que la parole. Ami, reprit le maiſtre,
Il n'en eſt pas plus mauvais pour cela.

EPIGRAMME XII.

UN vieil Abbé ſur certains droits de fief
Fut conſulter un Juge de Garonne,
Lequel lui dit, portez votre grief
Chez quelque ſage & diſcrete perſonne.
Conſeillez vous au Palais, en Sorbonne.
Puis quand vos cas ſeront bien décidez,
Accordez vous ſi voſtre affaire eſt bonne;
Si voſtre cauſe eſt mauvaiſe, plaidez.

EPIGRAMME XIII.

JEAN s'eſt lié par conjugal ſerment
A ſon Alix ſi longtems recherchée.
Mais quatre mois aprez le Sacrement
D'un fruit de neuf, elle s'eſt dépeſchée.
Jean ſe lamente, Alix eſt bien faſchée.
Mais le public varie à leur égard.
L'un dit qu'Alix eſt trop toſt accouchée:
L'autre que Jean s'eſt marié trop tard.

EPIGRAMME XIV.

CE pauvre Epoux me fait grande pitié.
Inceſſament ſon diable le proméne.
Au moindre mot que nous dit ſa moitié
Il ſe tourmente, il ſüe, il ſe deméne.
Fait elle un pas? Le voila hors d'haleine,
Il cherche, il rode, il court, deçà, delà.
Hé mon ami ne prens point tant de peine.
Tu ſerois bien duppé ſans tout cela.

EPI-

EPIGRAMME XV.

TROIS choſes ſont que j'admire à part moi.
La probité d'un Homme de finance:
La pieté d'un Confeſſeur du Roi:
Un riche Abbé pratiquant l'abſtinence.
Pourtant, malgré toute leur diſſonance,
Je puis encor ces trois points concevoir.
Mais pour le quart, je m'y pers plus j'y penſe.
Et quel eſt il? l'orgueil d'un Manteau noir.

EPI-

EPIGRAMME XVI.

L'Homme crée par le fils de Japhet
N'eut qu'un ſeul corps mâle enſemble & femelle.
Mais Jupiter de ce tout ſi parfait
Fit deux moitiez, & rompit le modele.
Voila d'ou vient qu'à ſa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'eſtre rejoint.
Le cœur nous dit, ha la voila! c'eſt elle!
Mais à l'épreuve, helas ce ne l'eſt point.

EPIGRAMME XVII.

AVEC les Gens de la Cour de Minerve
Deſirez vous d'entretenir la paix?
Loüez les bons, pourtant avec réſerve:
Mais gardez vous d'offenſer les mauvais.
On ne doit point pour ſemblables méfaits
En Purgatoire aller chercher quittance;
Car il eſt ſeur qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

EPIGRAMME XVIII.

MONSIEUR l'Abbé vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire ſi féconde.
Vous perorez toujours, & toujours bien,
Sans qu'on vous prie, & ſans qu'on vous réponde.
Mais le malheur c'eſt que voſtre faconde
Nous apprend tout, & n'apprend rien de nous.
Je veux mourir ſi pour tout l'or du monde
Je voudrois eſtre auſſi ſçavant que vous.

EPIGRAMME XIX.

QUI vous aimant, o fantaſque Beauté!
Veut obtenir amitié réciproque;
Y parviendra par mépris affecté
Mieux que par ſoins, ni gracieux colloque.
Car je connois voſtre cœur équivoque.
Reſpect le cabre, amour ne l'adoucit;
Et reſſemblez à l'œuf cuit dans ſa coque.
Plus on l'échauffe, & plus ſe rendurcit.

EPIGRAMME XX.

NE vous fiez Bachelettes rusées
A ce Galand qui vous vient épier,
Et que j'ai veu dans nos * Champs Elisées
Se promener, grave comme un Chapier,
Car bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
Echine large, & poitrine velüe;
Si sçai-je bien qu'Amour en son clapier
Onc n'eut Lapin de si mince valüe.

* *Promenade de Paris.*

EPIGRAMME XXI.

ENTRE Racine & l'ainé des Corneilles
Les Chryſogons ſe font modérateurs.
L'un à leur gré paſſe les ſept Merveilles.
L'autre ne plaiſt qu'aux Verſificateurs.
Or maintenant veillez graves Auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme Corſaires;
Pour mériter de pareils Protecteurs,
Ou pour trouver de pareils Adverſaires.

EPIGRAMME XXII.

Sur un Extrait impertinent que les Journaliſtes avoient fait de l'Anacréon de Mr. de la Foſſe.

PETITS Auteurs d'un fort mauvais Journal
Qui d'Apollon vous croïez les Apôtres,
Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal:
Ou taiſez-vous ſur les Ecrits des autres.
Vous vous tüez à chercher dans les nôtres
Dequoi blâmer: & l'y trouvez tres-bien.
Nous au rebours nous cherchons dans les vôtres
Dequoi loüer: & nous n'y trouvons rien.

EPI-

EPIGRAMME XXIII.

Sur une Ode compoſée par un miſerable Poëte Satirique à la loüange de M. de Catinat.

O Catinat! quelle voix enrhumée
De te chanter oſe uſurper l'emploi?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée
Que los cüeillir de ſi chétif aloi.
Honni ſeras ainſi que je prévoi
Par cet Ecrit. Et n'y ſçais à vrai dire
Remede aucun: ſi non que contre Toi
Le même Auteur écrive une Satire.

EPIGRAMME XXIV.

* * *

Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.

LORS qu'à Pluton le Meſſager Mercure
Eut apporté le Banquet de Platon,
Il fit venir le Maître d'Epicure,
Et lui dit tien, li moi ce rogaton.
Lors Démocrite abusé par le ton,
Leut cet Ecrit le croïant d'un Sophiſte.
Qui fut penaut? Ce fut le bon Pluton.
Car ſon Rieur devint Panégiriſte.

EPIGRAMME XXV.

A Mr. * * *

AMI, croi moi, cache bien à la Cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naiſtre
C'eſt le moïen d'y devenir un jour
Puiſſant Seigneur, & Favori peut eſtre.
Et Favori? qu'eſt-celà? c'eſt un Eſtre
Qui ne connoît rien de froid ni de chaut;
Et qui ſe rend précieux à ſon maiſtre
Par ce qu'il coute, & non par ce qu'il vaut.

EPIGRAMME XXVI.

DE haut ſçavoir Phébus ne m'a doté:
Mais des neuf Sœurs je ſçais toucher la lyre.
Groſſe chevance onques ne m'a tenté:
Mais peu de biens ont dequoi me ſuffire.
Amour me tint long tems ſous ſon empire;
J'ai retrouvé repos & liberté.
Mais ce bien-là, certes je le puis dire,
Si c'en eſt un, je l'ai bien acheté.

Fin des Epigrammes.

POESIES

DIVERSES.

EPITHALAME

DIVERSES

POESIES

POESIES DIVERSES.

EPITHALAME.

DE vôtre Feſte Hymen voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter pour complaire à Cybelle
Eut pris congé du joïeux Célibat:
Il épouſa malgré la parentelle
Sa Sœur Junon, par maxime d'Etat.
Nopces jamais ne firent tel éclat.
Jamais Hymen ne ſe fit tant de feſte.
Mais au milieu du céleſte apparat,
Venus dit-on, crioit à pleine teſte:

De vôtre Feſte Hymen voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour

Venus

Venus parloit en Déeſſe ſensée.
Hymen agit en Dieu tres imprudent.
L'Enfant aiſlé ſortit de ſa pensée,
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de là vint que de colére ardent,
Le petit Dieu toûjours lui fit la guerre:
L'angariant, le véxant, l'excédant
En cent façons, & chaſſant ſur ſa Terre.

De vôtre Feſte Hymen voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur dit-on, eſt bon à quelque choſe.
Le blond Hymen maudiſſoit ſon deſtin:
Mêmes Amour qui jamais ne repoſe
Lui déroba ſa torche un beau matin.
Le pauvre Dieu pleura, fit le Lutin.
Amour eſt tendre & n'a point de rancune,
Tien, lui dit-il, ne ſois plus ſi mutin.
Voila mon arc. Va t'en chercher fortune.

De vôtre Feſte Hymen voici le jour.
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Hymen

Hymen d'abord ſe met en ſentinelle,
Ajuſte l'arc: & bientôt apperçoit
Venir à lui jeune & gente Pucelle,
Et Bachelier propre à galant exploit.
Hymen tira: mais ſi juſte & ſi droit,
Que Cupidon même ne s'en puſt taire.
Ho, ho, dit-il, le Compere eſt adroit,
C'eſt bien viſé. Je n'euſſe pû mieux faire.

Amour, Hymen, vous voila bien remis:
Mais s'il ſe peut, ſoïez long tems amis.

Or voila donc par les mains d'Hymenée
D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs bleſſez.
J'ai veu ce Dieu de fleurs la teſte ornée,
Les brodequins de perles rehauſſez.
Le front modeſte, & les regards baiſſez
En robe blanche il marchoit à la Feſte,
Et conduiſant ces Amans empreſſez
Il étendoit ſon voile ſur leur teſte.

Amour, Hymen; vous voila bien remis:
Mais, s'il ſe peut, ſoïez long tems amis.

Que

Que faiſoient lors les Enfans de Cithére?
Ils ſoulageoient Hymen en ſes emplois.
L'un de flambeaux éclairoit le miſtére;
L'autre du Dieu dictoit les chaſtes loix.
Ceux-ci faiſoient réſonner le hautbois,
Ceux-là danſoient pavane façonnée;
Et tous chantoient en Chœur, à haute voix,
Hymen, Amour, Amour, ô Hymenée!

Amour, Hymen, vous voïla bien remis:
Mais s'il ſe peut ſoïez long tems amis.

Enfin finale, aprés maintes Orgies,
Au benoiſt lit le Couple fut conduit.
Le bon Hymen éteignant les bougies
Leur dit: Enfans bon ſoir & bonne nuit.
Lors Cupidon s'empara du réduit.
Puis maint Amour de rire & de s'ébattre;
Se rigolant, menant joïeux déduit,
Et juſqu'au jour faiſant le Diable à quatre.

Amour, Hymen, vous voila bien remis:
Mais s'il ſe peut ſoïez long tems amis.

Par tel moïen entre ces Dieux illuſtres
L'accord fut fait, & le Traitté conclu.
Jeunes Epoux, faites que de vingt luſtres
Traitté ſi doux point ne ſoit réſolu.
Et puiſſiez vous devant l'an révolu
Tant opérer, que d'une aimable Mere
Naiſſe un beau jour quelque petit jouïſſu
Digne des vœux de l'Aïeul & du Pere.

RONDEAU.

Sur la réduction de Lérida, priſe par S. A. R. Mgr. le Duc d'Orleans, en 1708.

EN moins d'un mois prendre Ville rebelle,
Faire ſauter remparts & Citadelle,
Tours, Baſtions, Rochers, & cætera;
Pour maint Guerrier, c'eſtoit un Opera,
Pour mon Héros c'eſt une bagatelle.

On lui diſoit, ſonnons le boute-ſelle,
Retirons-nous, cette Ville eſt pucelle.
Pucelle ſoit: Pucelle danſera
En moins d'un mois.

L'Affaire eſt faite. Il a triomphé d'Elle:
Non ſans l'avoir, dit-on, échapé belle
Plus d'une fois. Mars qui la lui livra
A fait ſa charge. Et l'Amour? Il fera
La ſienne auſſi. Nous en aurons nouvelle
En moins d'un mois.

EGLOGUE.

EGLOGUE.

PALEMON, DAPHNIS.

PALEMON.

QUELS lieux t'ont retenu caché depuis deux jours
Daphnis? Nous avons crû te perdre pour toûjours.
Chacun fuit, diſions nous, ces champeſtres aziles,
Nos Hameaux ſont deſerts, & nos Champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos Bergers ont perdu leurs appas.
La Ville a tout ſéduit. Et ſa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr nôtre innocence.
Je l'ai veüe à la fin cette grande Cité,
Quel éclat! mais hélas, quelle captivité!
Cependant nous courons, fuïant la ſolitude
Dans ſes murs chaque jour briguer la ſervitude.

Sous de riches lambris, qui ne ſont point à nous,
Devant ſes Habitans nous ploïons les genoux.
J'ai veu même prez d'eux nos Bergers, nos Bergeres
Affecter, je l'ai veu, leurs modes étrangéres,
Contrefaire leur geſte, imiter leurs chanſons,
Et de nos vieux Paſteurs mépriſer les Leçons.
Qui l'eut crû? De nos Champs l'agréable peinture,
Ces fertiles coteaux où ſe plait la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces Ormeaux,
Nos ruſtiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prez, les pâturages,
Sont pour Eux deſormais de trop viles images.
Ils ſçavent ſeulement chanter ſur leurs hautbois
Je ne ſçai quel Amour inconnu dans nos bois,
Tiſſu de mots brillans où leur eſprit ſe joüe,
Badinage affecté que le cœur deſavoüe.
Enfin te le dirai-je, ô mon cher Palemon,
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

PALEMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champeſtre?
S'ils ne ſont plus Bergers, pourquoi veulent-ils l'eſtre?
Le Lion n'eſt point fait pour tracer les ſillons:
Ni l'Aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le Paôn ſuperbe, oubliant ſon plumage
De la ſimple Fauvete affecter le ramage?

L'Amarante

L'Amarante emprunter la couleur du gazon?
Et le Loup, des Brebis revêtir la toiſon?

DAPHNIS.

O ſi jamais le Ciel à nos vœux plus facile
Faiſoit revivre ici ce Berger de Sicile,
Qui le premier chantant les Bois & les Vergers
Au combat de la flute inſtruiſit les Bergers!
Ou celui qui ſauva des fureurs de Bellone
Ses Troupeaux, trop voiſins de la triſte Cremone.
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux;
Soit que de deux Paſteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Theſtylis l'amoureuſe folie
Reſſufcite en leurs Vers l'Art de la Theſſalie.
Quel Dieu ſur leurs doux ſons formera nôtre voix!
Ne reverrons nous plus paroître dans nos Bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silénes tardifs, les humides Naïades;
Et le Dieu Pan lui même au bruit de nos chanſons,
Danſer au milieu d'Eux à l'ombre des Buiſſons.

PALEMON.

Que faire, cher Daphnis? nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais Toi Diſciple heureux de ces Maîtres vantez,
J'ai veu que de tes ſons nous eſtions enchantez,

Quand

Quand ſous tes doigts légers l'air trouvant un paſſage,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
Les Muſes t'avoüoient: & de leurs favoris
Ménalque eût oſé ſeul te diſputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit diſputé contre Apollon lui même.
Mais le ſoin de ſa voix fait ſon plaiſir ſuprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres ſuccés
Quelque gloire pourtant a ſuivi mes eſſais:
Et même nos Paſteurs, mais je ſuis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui préferé ſans ſcrupule.

PALEMON.

J'aime ces Vers qu'un ſoir tu me dis à l'écart.
Ce n'eſt qu'une chanſon ſimple, & preſque ſans art:
Mais les timides fleurs qui ſe cachent ſous l'herbe,
Ont leur prix auſſi bien que le pavot ſuperbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en ſouvenir.

DAPHNIS.

Je m'en ſouviens. Elle eſt aiſée à retenir.
L'Ardente Canicule a tari nos fontaines.
L'Aurore de ſes pleurs n'arroſe plus nos plaines.
On voit l'herbe mourir dans tous les Champs voiſins.
Le Roſier eſt ſans fleurs, le pampre ſans raiſins.

Qui rend ainſi la Terre aride & languiſſante?
Faut-il le demander? Céliméne eſt abſente.

PALEMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en ſuis ſouvenu,
Quand nous vîmes paſſer ce Berger inconnu.
J'ai conduit mon Troupeau dans les plus gras herbages:
Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour: l'Amour pour ſe vanger
Fait périr à la fois & moutons & Berger.

DAPHNIS.

La ſuite vaut bien mieux, & ne fut pas perdüe,
Nôtre Importun s'enfuit dés qu'il l'eut entendüe.
L'Amour eſt dangereux. Mais ce n'eſt point l'Amour
Qui fait que mon Troupeau ſe détruit chaque jour.
C'eſt ce Berger malin dont l'œil ſombre m'allarme,
Qui ſans doute ſur nous a jetté quelque charme.

PALEMON.

Tu m'en fais ſouvenir O qu'il fut étonné!
Je crois que de long tems il ne t'a pardonné.
Mais ſi j'oſois encor te faire une priére:
Te ſouvient-il du jour que dans cette brüiére
Tu chantois, en goûtant la fraicheur du matin,
Ces beaux Vers imitez du grand Paſteur Latin
Revenez, revenez, aimable Galatée.

Jamais

Jamais Chanſon ne fut à l'air mieux ajuſtée.
Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frapé !
J'ai retenu le chant, les Vers m'ont échappé.

PALEMON.

Voïons. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.
Revenez, revenez, aimable Galatée.
Déja d'un verd naiſſant nos arbres ſont parez.
Les fleurs, de leur émail enrichiſſent nos prez.
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages?
Avez vous oublié nos jardins, nos bocages?
Ah ne mépriſez point leurs champêtres attraits,
Revenez: les Dieux même ont aimé les forêts.
Le timide Bélier ſe plaiſt dans les Campagnes,
Le Chevreüil dans les bois, l'Ourſe dans les montagnes.
Pour moi, de nôtre inſtinct nous ſuivons tous les loix,
Je me plais ſeulement aux lieux ou je vous vois.

PALEMON.

Eſt ce tout? Je me trompe, où tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

DAPHNIS.

Il eſt vrai. Mais Berger, chaque choſe a ſon cours.
Autrefois à chanter j'aurois paſſé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrieres Trompettes
Font taire les hautbois & les humbles Muſettes?

Quelle

Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
Voudroit à nos chanſons accorder un inſtant?
Les accens les plus doux des Cygnes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons. Auſſi bien le Soleil s'obſcurcit;
Du côté du Midi le nuage groſſit;
Et des jeunes Tilleuls qui bordent ces fontaines
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu. Les Moiſſonneurs regagnent le Hameau,
Et Lycas a déja ramené ſon Troupeau.

ODE.

POurquoi plaintive Philoméle,
Songer encor à vos malheurs,
Quand pour appaiſer vos douleurs
Tout cherche à vous marquer ſon zéle?
L'Univers à vôtre retour
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à vôtre amour
Prétent leur ombre ſolitaire.
Loin de vous l'Aquilon fougueux
Souffle ſa piquante froidure:
La Terre reprend ſa verdure,
Le Ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'Amante de Céphale
Enrichit Flore de ſes pleurs,
Le Zéphir cüeille ſur les fleurs
Les parfums que la Terre exhale

Pour entendre vos doux accens
Les Oiſeaux ceſſent leur ramage ;
Et le Chaſſeur le plus ſauvage
Reſpecte vos jours innocens.
Cependant vôtre ame attendrie
Par un douloureux ſouvenir
Des malheurs d'une Sœur chérie
Semble toûjours s'entretenir.
Hélas que mes triſtes penſées
M'offrent des maux bien plus cuiſans !
Vous pleurez des peines paſſées,
Je pleure des ennuis préſens.
Et quand la Nature attentive
Cherche à calmer vos déplaiſirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes ſoupirs.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

SONNET.

Imité d'une Epigramme de l'Anthologie.

L'Autre jour la Cour de Parnaſſe
Fit aſſembler tous ſes Bureaux,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains Vers nouveaux.

Aprés maint Arreſt toûjours juſte
Contre mille ouvrages divers:
Enfin le Courtiſan d'Auguſte
Fit rapport de vos derniers vers.

Auſſitôt le Dieu du Permeſſe,
Lui dit: Je connois cette piece,
Je la fis en ce même endroit.

L'Amour avoit monté ma Lyre,
Sa Mere écoutoit ſans mot dire.
Je chantois: La Fare écrivoit.

SON-

SONNET.

A un bel Eſprit grand Parleur.

MOnſieur l'Auteur que Dieu confonde,
Vous eſtes un maudit bavart.
Jamais on n'ennuïa ſon monde
Avec tant d'eſprit & tant d'art.

Je vous eſtime & vous honore.
Mais les Ennuïeux tels que vous
Euſſiez vous plus d'eſprit encore,
Sont la pire eſpéce de tous.

Qu'un Sot afflige nos oreilles,
Paſſe encor, ce n'eſt pas merveilles.
Le don d'ennuïer eſt ſon lot.

Mais Dieu préſerve mon oüie
D'un Homme d'eſprit qui m'ennüie
J'aimerois cent fois mieux un Sot.

LETTRE
EN VERS.

A M. DE LA FOSSE celébre Poëte Tragique.

Ecrite de Roüen où l'Auteur attendoit un Vaiſſeau pour paſſer en Angleterre.

DEpuis que nous primes congé
Du réduit aſſez mal rangé
Ou vôtre Muſe pythoniſſe
Evoque les ombres d'Uliſſe,
De Theſée & de Manlius,
Comme l'Auteur d'Heraclius
Faiſoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace:
J'ai quatre mauvais jours paſſé
Sans je vous jure avoir penſé:
(Duſſiez. vous me croire un ſtupide)
Qu'il fut au monde un Euripide.
Toutefois je me ſouviens bien
De nôtre dernier entretien.

Que

Que je terminai par vous dire
Que j'aurois ſoin de vous écrire.
Je vous écris donc. Et voici
De mon voïage un raccourci,
L'Aube avoit bruni les Etoiles,
Et la Nuit replioit ſes voiles,
Lorſque je quittai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un Caroſſe ſexagenaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de ſix chevaux blancs,
Dont les coſtes à travers flancs
A ſupputer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeunoient les Vigiles,
Et le Carême entierement.
J'entre, & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes
Trois Normands, & quatre Normandes,
Avec qui pauvre infortuné
J'eſtois à rouler deſtiné.
On s'aſſemble, chacun ſe place.
Sous le poids de l'horrible maſſe
Dêja les pavez ſont broïez.
Les foüets hâtifs ſont déploïez,

Qui

Qui de cent diverſes maniéres
Donnent à l'Air les étriviéres.
Un jeune Eſprit aërien
Trop voiſin de nous pour ſon bien,
En receut un coup ſur le rable
Qui lui fit faire un cri de Diable.
Car ſi vous n'en eſtes inſtruit
Le ſon qu'un coup de foüet produit
N'en deplaiſe aux doctes Pancartes
Et des Rohauts & des Deſcartes,
Vient beaucoup moins de l'air froiſſé,
Que de quelque Sylphe feſſé,
Qui des Humains cherchant l'approche
En reçoit bien ſouvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.
Nos Couſiers ce bruit entendu
Connoiſſant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent. Nous les excitons
Le Cocher jure. Nous partons.
Nous pourſuivions nôtre avanture
Lorſque l'infernale voiture
Aprés environ trente pas,
Nous renverſa de haut en bas.

Horrible fut la cullebute,
Mais voici le pis de la chûte.
Les chevaux malgré le Cocher,
S'obſtinent à vouloir marcher.
En vain le moderne Hyppolite
S'oppoſe à leur fougue ſubite:
Sans doute *en ce déſordre affreux*
Un Dieu preſſoit leurs flancs poudreux.
A la fin leur fureur s'arreſte,
Et moi, non ſans boſſe à la teſte,
Avec quelque ſecours d'autrui
Je ſors de mon maudit étui.
Par cet évenement tragique
Je mettrai fin à ma Chronique;
Et de peur de vous ennuïer,
Je ſupprime un volume entier
D'avantures longues à dire,
Et plus longues encore à lire.
Vous ſçaurez ſeulement qu'enfin
J'arrivai Dimanche matin
A Roüen, ſéjour du Sophiſme,
Accompagné d'un Rhumatiſme,
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras ſuperflus.

En ce facheux état, beau Sire,
Je ne laiſſe de vous écrire;
Et me crois de tous maux gueri
Au moment que je vous écri.
Car en nul endroit du Roïaume
Il n'eſt cataplaſme ni baume
Qui pût me faire autant de bien
Que cette eſpece d'entretien.
A tant Seigneur, je vous ſouhaite
Longue vie & ſanté parfaite,
Et toûjours ample déjeuné
Des lauriers de Melpomené:
Tandis que pour ſortir de France
Prenant mes maux en patience,
J'attens entre quatre rideaux
Le plus pareſſeux des Vaiſſeaux.

EPI-

EPIGRAMME.

A Pradon qui avoit fait une Satire pleine d'Invectives contre Mr. Despréaux.

AU nom de Dieu Pradon, pourquoi ce grand courroux
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures?
Il m'a berné, me direz-vous,
Je veux le diffamer chez les Races futures.
Hé croïez-moi, restez en paix.
En vain tenteriez-vous de ternir sa mémoire,
Vous n'avancerez rien pour vôtre propre gloire,
Et le grand * Scipion sera toûjours mauvais.

* *Tragedie de Pradon.*

ODE

Pour Madame de * * *

Sur le gain d'un Procés intenté contre elle par ſon Mari.

QUels nouveaux concerts d'allegreſſe
Retentiſſent de toutes parts?
Quelle lumineuſe Déeſſe
Attire ici tous les regards?
C'eſt Thémis qui vient de deſcendre,
Thémis empreſſée à deffendre
L'honneur de ſon ſexe outragé:
Et qui ſur l'Envie étouffée
Vient dreſſer un juſte trophée
Au Merite qu'elle a vangé.

Par la Nature & la Fortune
Tous nos Deſtins ſont balancez:
Mais toûjours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont eſté traverſez.
O Déeſſes! Une Mortelle
Seule à votre longue querelle

Fit ſuccéder d'heureux accords:
Vous voulûtes à ſa naiſſance
Signaler votre intelligence
En la comblant de vos tréſors.

Mais que vois je? la noire Envie
Agitant ſes Serpens affreux,
Pour ternir l'éclat de ſa vie
Sort de ſon antre ténébreux?
L'Avarice lui ſert de guide.
La Malice au ſoûris perfide,
L'Impoſture aux yeux effrontez,
De l'Enfer Filles infléxibles,
Secoüant leurs flambeaux horribles
Marchent ſans ordre à ſes côtez.

L'Innocence fiére & tranquile
Voit leurs complots ſans s'ébranler,
Et croit que leur fureur ſtérile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais ſon eſpérance eſt trompée.
De Thémis ailleurs occupée
Les ſecours êtoient differez:
Et par l'impunité plus fortes

Leur

Leur audace frappoit aux portes
Des Tribunaux les plus ſacrez.

Enfin Divinité brillante
Par Toi leur orgüeil eſt détruit;
Et ta lumiere étincelante
Diſſipe cette affreuſe nuit.
Déja leur troupe confondüe
A ton aſpect tombe éperdüe,
Leur eſpoir meurt anéanti.
Et le noir Démon du Menſonge
Fuit, diſparoît, & ſe replonge
Dans l'Ombre dont il eſt ſorti.

Quitte tes vêtemens funébres,
Fille du Ciel, noble Pudeur.
La lumiere ſort des ténébres
Repren ta premiere ſplendeur.
De cette divine Mortelle
Dont tu fus la guide éternelle
Les loix ont eſté le ſoûtien.
Revien de feſtons couronnée
Et de palmes environnée
Chanter ſon triomphe, & le tien.

Aſſez

Aſſez la Fraude & l'Injuſtice
Que ſa gloire avoit ſceu bleſſer
Dans les piéges de l'Artifice
Ont tâché de l'embarraſſer.
Fuïez Jalouſie obſtinée.
De vôtre haleine empoiſonnée
Ceſſez d'offuſquer ſes Vertus.
Regardez la Haine impuiſſante
Et la Diſcorde gémiſſante
Monſtres ſous ſes piés abbatus.

Pour chanter leur joïe & ſa gloire,
Combien d'immortelles Chanſons
Les chaſtes Filles de Mémoire
Vont dicter à leurs Nouriſſons.
O qu'aprés la triſte froidure
Nos yeux amis de la verdure
Sont enchantez de ſon retour!
Qu'aprés les fraïeurs du naufrage
On oublie aiſement l'orage
Qui céde à l'éclat d'un beau jour?

Tel

Tel ſouvent un nuage ſombre
Du ſein de la Terre exhalé
Tient ſous l'épaiſſeur de ſon ombre
Le céleſte flambeau voilé.
La Nature en eſt conſternée.
Flore languit abandonée,
Philoméle n'a plus de ſons:
Et tremblante à ce noir préſage
Cerês pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ſes moiſſons.

Mais bientôt vangeant leur injure,
Je vois mille traits enflammez,
Qui percent la priſon obſcure
Qui les retenoit enfermez.
Le Ciel de toutes parts s'allume,
L'Air s'échauffe, la Terre fume,
Le nuage créve & pâlit;
Et dans un gouffre de lumiere
Sa vapeur humide & groſſiere
Se diſſipe & s'enſevelit.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

Contre ceux qui publient leurs ouvrages ſous le nom d'autrui.

UN Roſſignol contoit ſa peine
. Aux tendres habitans des bois.
La Grenouïlle envieuſe & vaine
Voulut contrefaire ſa voix.

Mes ſœurs écoutez moi, dit elle,
C'eſt moi qui ſuis le Roſſignol.
Vous allez voir comme j'excelle
Dans le bécarre & le bémol.

Auſſitoſt la beſte aquatique
Du fond de ſon petit thorax
Leur chanta pour toute muſique
Brre ke ke kex koax koax.

Ses compagnes crioient merveilles.
Et toujours fiere comme Ajax,
Elle cornoit à leurs oreilles
Brre ke ke kex koax koax.

Une d'elles un peu plus ſage
Lui dit: voſtre chant eſt fort beau.
Mais montrez nous voſtre plumage,
Et volez ſur ce jeune ormeau.

Ma commere, l'eau qui me mouïlle
M'empeſche d'élever mon vol.
Hé bien, demeurez donc grenouille,
Et laiſſez là le Roſſignol.

EPIGRAMME

Sus les Tragedies du Sieur * * *

CAchez vous Lycophrons antiques & modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ſes cavernes
Pour ſervir de modéle au ſtile bourſouflé.
Retirez vous Ronſard, Baïf, Garnier, la Serre:
Et reſpectez les vers d'un Rimeur plus enflé
Que Rampale, Brebeuf, Boyer, ni Longepierre.

RONDEAU.

EN manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau comme Deïopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monſieur l'Abbé vif comme un papillon
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phebus voïant ſa mine conſtipée,
Dit: quelle eſt donc cette Muſe éclopée
Qui vient chez nous racler du violon
En manteau court?

C'eſt, dit Thalie à ſon rouge trompée,
Apparemment quelque jeune Napée
Qui court en maſque au bas de ce vallon.
Vous vous moquez, lui repond Apollon,
C'eſt tout au plus une vieille poupée
En manteau court.

EPIGRAMME.

CHryſologue toûjours opine,
C'eſt le vrai Grec de Juvenal.
Tout Ouvrage, toute Doctrine
Reſſortit à ſon Tribunal.
Faut il diſputer de Phyſique?
Chryſologue eſt Phyſicien.
Voulez vous parler de Muſique?
Chryſologue eſt Muſicien.
Que n'eſt il point? Docte Critique,
Grand Poëte, bon Scolaſtique,
Aſtronome, Grammarien.
Eſt ce tout? Il eſt Politique
Juriſconſulte, Hiſtorien,
Platoniſte, Cartéſien,
Sophiſte, Rhéteur, Empyrique,
Chryſologue eſt tout: & n'eſt rien.

JUSTIFICATION

DE LA PRECEDENTE EPIGRAMME

A un Important de Cour, qui s'en faiſoit l'application.

BIen que voſtre ton ſuffiſant
Preſte un beau champ à la Satire;
Ne vous allarmez pas, beau Sire,
Ce n'eſt point vous, quant à preſent,
Que ma Muſe a voulu décrire.
Et qui donc? Je vais vous le dire.
C'eſt un Preſtre mal décidé,
Moitié robe, moitié ſoutane,
Moitié devot, moitié profane;
Sçavant juſqu'à l'A B C D;
Et galant juſqu'à la tiſane.
Le reconnoiſſez vous? Selon.
C'eſt celui qui ſous Apollon
Prend ſoin des haras du Parnaſſe,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du ſacré valon.
Le reconnoiſſez vous mieux? Non.

Oüais. Pourtant ſans que je le nomme
Il faut que vous le deviniez.
C'eſt l'Aîné des Abbez noïez.
Oh oh, j'y ſuis. Ce trait peint l'homme
Depuis la teſte juſqu'aux piez.

FABLE D'ESOPE.

LE malheur vainement à la mort nous diſpoſe.
On la brave de loin; de prez, c'eſt autre choſe.
Un pauvre Bucheron de mal extenüé,
Chargé d'ans & d'ennuis, de forces dénüé,
Jettant bas ſon fardeau, maudiſſoit ſes ſouffrances,
Et mettoit dans la Mort toutes ſes eſperances.
Il l'appelle; elle vient. Que veux tu Villageois?
Ah, dit il, vien m'aider à recharger mon bois.

CHAN-

CHANSON.

SOrtez de vos retraites
Accourez Dieux des Bois.
Au ſon de nos Muſettes
Accordez vos hautbois.
Chantez l'objet que j'aime
Secondez mes deſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

Dans ce lieu ſolitaire
Iris eſt de retour.
Déeſſe de Cithere
Célébrez ce grand jour.
Rappellez ſur ces rives
Les Amours envolez,
Les Graces fugitives
Et les Ris éxilez.

Reprenez belle Flore
Vos premieres couleurs.
Couronnez vous encore
Des plus brillantes fleurs.
Joignez vous à Pomone
Pour embellir nos champs;
Et prétez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.

Sous ces tendres feuïllages
Venez petits Oiſeaux.
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux.
Chantez l'objet que j'aime
Secondez mes déſirs;
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

BAL-

BALLADE.

C'EST tout de bon Venus aux cheveux gris
Apres vingt ans des glaces du veuvage
Le feu d'Amour échauffe vos eſprits,
Il ſe rallume aux yeux d'un jeune Page.
Mais pour fixer ce jouvenceau volage
Trés peu vous ſert de brûler comme un four,
Pareil oiſeau n'eſt fait pour voſtre cage
A cinquante ans ſerviteur à l'Amour.

Mieux vous ſiéroit ſonger au Paradis,
La mort eſt proche & vous guette au paſſage,
Et cette ardeur dont vos ſens ſont épris
Ne ſervira qu'à hâter le voyage.
Jadis les cœurs vous rendirent hommage,
Jadis chez vous les Ris firent ſejour.
Mais maintenant il faut plier bagage
A cinquante ans ſerviteur à l'Amour.

Il vous ſouvient d'avoir leu que jadis
Ainſi que vous, ſur le déclin de l'age
La bonne Antée eut ſemblables ſoucis.
Mais grace à Dieu Bellerophon fut ſage.
Ce Prince eſtoit un gentil Perſonage:
Auſſi d'abord ſans prendre un long detour
En quatre mots il luy tint ce langage:
A cinquante ans ſerviteur à l'Amour.

ENVOI.

DAme, qu'Amour tient encore en ſervage,
Si vous fardiez cet antique viſage
D'or où d'argent, ce ſeroit un bon tour.
Mais non, j'ai tort. Malgré cet avantage
A cinquante ans ſerviteur à l'Amour.

VAU-

VAUDEVILLE.

LE Traducteur Dandiniere
Tous les matins
Va voir dans leur cimetiere
Grecs & Latins,
Pour leur rendre ſes reſpects:
Vivent les Grecs!

Si le ſtile bucolique
L'a dénigré,
Il veut par le Dramatique
Eſtre tiré
Du rang des Autheurs abjects.
Vivent les Grecs!

Vormes lui fait ſes recrües
D'Admirateurs.
Il va criant par les rües:
Chers Auditeurs,
Voila des vers bien corrects.
Vivent les Grecs!

Il a fait un coup de maiſtre
Des plus heureux :
Car pour les faire paraiſtre
Forts & nerveux,
Il les a fait durs & ſecs.
Vivent les Grecs !

O
L'Autheur lui meſme proteſte
Qu'ils ſont charmans.
Et comme il eſt fort modeſte,
Ses jugemens
Ne ſçauroient eſtre ſuſpects.
Vivent les Grecs !

Ecrivains du bas étage
Venez en bref,
Pour faire devant l'image
De voſtre Chef
Cinq ou ſix Salamalecs,
Vivent les Grecs !

AUX

AUX SUISSES

Durant leur Guerre Civile en 1712.

ODE

Imitée d'Horace.

OU courez vous cruels? Quel Démon parricide
Arme vos sacriléges bras?
Pour qui destinez vous l'appareil homicide
De tant d'armes & de soldats?
Allez vous réparer la honte encor nouvelle
De vos passages violez?
Estes vous resolus à vanger la querelle
De vos Ancestres immolez?
Non vous voulez vanger vostre Ennemi lui même:
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques Rivaux, dans leur fureur extrême
Egorgez de leurs propres mains.
Tigres, plus acharnez que le Lion sauvage,
Qui malgré sa férocité
Dans un autre Lion respectant son image
Dépouïlle pour lui sa fierté.
Mais parlez. Répondez. Quels feux illegitimes
Allument en vous ce transport?
Est ce un aveugle instinct? Sont ce vos propres crimes?
Ou la fatale loi du Sort?

Ils demeurent ſans voix. Que devient leur audace?
Je vois leurs viſages paſlir.
Le trouble les ſaiſit, l'étonnement les glace.
Ah vos Deſtins vont s'accomplir!
Vos Peres ont péché. Vous en portez la peine.
Et Dieu ſur voſtre Nation
Veut des profanateurs de ſa Loi ſouveraine
Expier la rebellion.

EPITAPHE.

SOUS ce tombeau giſt un pauvre Ecuïer
Qui tout en eau ſortant d'un jeu de Paume,
En attendant qu'on le vint eſſuïer
De Bellegarde ouvrit un premier Tôme.
Las! en un rien tout ſon ſang fut glacé.
Dieu faſſe paix au pauvre trépaſſé.

ELISE.

ELISE.

EGLOGUE HEROIQUE.

POUR L'IMPERATRICE REGNANTE,

A ſon retour des bains de Carlsbad en Bohême.

FAites tréve, Bergers, au chant de vos muſettes.
Pour les tons élevez elles ne ſont point faites.
Si vos ſeuls chalumeaux doivent régner ici,
Remettez les aux Dieux; ils l'ordonnent ainſi.
Et pourquoi refuſer aux Deïtez champêtres
Un preſent que leurs mains ont fait à vos Ancêtres?
Les plaines, les côteaux, les forêts, les vergers,
Sont le ſéjour des Dieux ainſi que des Bergers.
Commençons. Si nos bois chantent une Immortelle,
Rendons au moins nos bois & nos chants dignes d'Elle.
Par l'ordre d'Egérie en mortel transformé,
Fidele ſans eſpoir, content ſans eſtre aimé,
Quand ſous les traits d'Eliſe une nouvelle Aſtrée
Vint des Peuples de l'Elbe éclairer la contrée,
Pan le Dieu des forêts, que ne peut point l'Amour!
Sous l'habit d'un Chaſſeur avoit ſuivi ſa Cour.

Il revient: mais à peine ébranlez dans la nüe
Les chesnes d'Hercinie annoncent sa venüe,
Que la Nymphe, brûlant d'un désir curieux;
Hé bien l'auguste Elise approche de ces lieux.
Dieu des bois dites nous, dites, que doit on croire
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire?
Parlez: l'onde se taist; les airs sont en repos.
Elle dit: & le Dieu lui répond en ces mots.

O Nymphe, qu'à jamais pour augmenter ma flame
L'Amour soit dans vos yeux, la vertu dans vôtre ame.
La Déesse aux cent voix ne nous a point flattez.
Tout ce que nous sçavons de nos félicitez
Quand nos premiers Sujets, sans travail, sans culture,
Recevoient tout des mains de la seule Nature:
Tout ce qu'ont veu nos yeux quand Cybelle & Cerês
Faisoient, jeunes encore, admirer leurs attraits;
N'approche point, non non, n'en soïez point surprise,
Ni de nôtre bonheur, ni des charmes d'Elise.
Depuis qu'elle a paru dans ces heureux Climats
Sa veüe a de nos champs écarté les frimats,
Les forêts ont repris une beauté nouvelle,
Les Cieux sont plus serains & la Terre plus belle.
Ce que les clairs ruisseaux sont aux humides prez,
La céleste rosée aux jardins altérez,

Les

Les vignes aux côteaux, les arbres aux montagnes,
Les fruits meurs aux vergers, les épics aux campagnes;
De cet Aſtre vivant les regards bien aimez
Le ſont, n'en doutez point, à ſes Peuples charmez.
Leur bonheur ſemble naiſtre & fleurir ſur ſes traces:
Chaque mot de ſa bouche eſt dicté par les Graces.
Noble affabilité, charme toujours vainqueur,
Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur.
La fiere majeſté vainement en murmure:
Pour captiver les cœurs, il faut qu'on les raſſure.
Et quelle ame n'eſt point ſaiſie à ſon aſpect,
D'étonement, d'amour, de joïe & de reſpect:
Soit que du haut du thrône ou cent Peuples l'adorent
Elle verſe ſur eux les faveurs qu'ils implorent:
Soit qu'à travers les bois & les âpres buiſſons
Elle faſſe la guerre aux Tyrans des moiſſons.
J'ai veu, l'œil du Dieu Pan n'eſt point un œil profane,
Les Nymphes de Palês, les Nymphes de Diane,
Et la troupe de Flore & celle des Zéphirs
De nos humbles Paſteurs partager les plaiſirs;
Et former avec Eux un précieux mélange
De chanſons d'allegreſſe & de cris de loüange.
J'ai veu la Nymphe Echo porter ces doux concerts
Sur les monts chevelus, ſur les rochers deſerts:

Non cette majeſté n'eſt point d'une mortelle,
Nous la reconnoiſſons, c'eſt Diane, c'eſt elle,
Voilà ſes yeux, ſes traits, ſa modeſte fierté,
Dans ſon air, dans ſon port tout eſt Divinité.
Ah vivez! ah régnez, Déïté ſecourable!
Jettez ſur voſtre Peuple un regard favorable.
Recevez nos tributs: exaucez nos ſouhaits:
Faites regner ſur nous l'abondance & la paix.
Tant que le Cerf vivra dans les forêts profondes,
L'Abeille dans les airs, le poiſſon dans les ondes;
Votre nom, vos bienfaits ſource de nos ardeurs
Vivront, toujours chéris, dans le fond de nos cœurs.
Voilà quel eſt de tous le ſincere langage.
Je vous en dis beaucoup: j'en ai veu davantage.
Ainſi parla le Dieu des Paſteurs & des bois.
La Nymphe à ſes diſcours joignit ainſi ſa voix.

Voſtre récit charmant eſt pour moi, Dieu champeſtre
Ce qu'eſt au Voïageur l'Aurore qu'il voit naiſtre;
Ou ce qu'aux animaux de la ſoif tourmentez
Eſt la douce fraîcheur des ruiſſeaux argentez.
Eliſe eſt dans mon cœur dez ſa plus tendre enfance.
J'eſtois moi même aux Cieux le jour de ſa naiſſance,
Quand les Dieux immortels au milieu des feſtins
Par la joïe aſſemblez, reglérent ſes deſtins.

De

De l'Olympe éternel les barrieres s'ouvrirent:
Des nüages errans les voiles s'éclaircirent:
Et Jupiter aſſis ſur le thrône des Airs;
Ce Dieu qui d'un clin d'œil ébranle l'Univers,
Et dont les autres Dieux ne ſont que l'humble eſcorte,
Leur impoſa ſilence, & parla de la ſorte.
Ecoutez Dieux du Ciel. Les Tems ſont accomplis.
Eliſe vient de naiſtre; & nos vœux ſont remplis.
Voici le jour heureux, marqué des Deſtinées
Pour un ordre nouveau de Siecles & d'années
Ou Thémis & Veſta relevant leurs Autels
Doivent reſſuſciter le bonheur des Mortels.
Chez Eux vont expirer la Diſcorde & la Guerre.
Un Printems éternel regnera ſur la Terre:
Les arbres émaillez des plus riches couleurs
Porteront en tout tems & des fruits & des fleurs:
Les blez naîtront au ſein des ſtériles arênes;
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
Ces Tems ſous Jupiter non encore éprouvez
Aux heureux jours d'Eliſe ont eſté réſervez.
Faites donc à ſa gloire éclater voſtre zele.
Elle eſt digne de vous: montrez vous dignes d'Elle.
Il dit: & tous les Dieux l'un de l'autre jaloux
Lui firent à l'envi leurs preſens les plus doux.

Cybelle lui donna cette bonté féconde
Qui cherche ſon bonheur dans le bonheur du Monde.
Minerve dans ſes yeux mit ſa noble pudeur,
Verſa dans ſon eſprit l'équitable candeur,
La prudence diſcrete, éclairée & ſincere,
Et le diſcernement aux Rois ſi neceſſaire,
La Mere des Amours, des Graces & des Ris
A ces divins préſens donna le dernier prix;
Et dans ſes moindres traits mit un charme invincible
Qui ſeul à ſes vertus peut rendre tout poſſible,
Que vous dirai je enfin? chaque Divinité
Voulut de ſes tributs enrichir ſa beauté.
Junon ſeule reſtoit. Quoi? pour cette Princeſſe
Dit elle, tout l'Olympe à mes yeux s'intereſſe;
Les dons pleuvent ſur elle: & parmi tant de biens
Je n'ai pû faire, o Ciel! compter encor les miens:
Moi? l'Epouſe & la Sœur du maiſtre du Tonnerre
Moi? la Reine des Dieux du Ciel & de la Terre.
Ah! périſſe ma gloire; ou faiſons voir à tous
Que ces Dieux ſi puiſſans ne ſont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largeſſes.
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richeſſes:
Je veux que ſon pouvoir dans les terreſtres lieux
Soit égal au pouvoir de Junon dans les Cieux.

C'eſt par moi que l'Hymen dez ſes jeunes années
Unira ſes deſtins aux grandes deſtinées
D'un Alcide nouveau dont le bras fortuné
De monſtres purgera l'Univers étonné.
Il verra les deux mers flotter ſous ſon Empire:
Et malgré cent Rivaux que la Diſcorde inſpire,
Pacifique vainqueur, il étendra ſes loix
Sur cent peuples fameux ſoumis par ſes exploits.
Ainſi parla Junon: & ces divins préſages
Furent dez lors écrits dans le Livre des Ages.
C'eſt ainſi qu'Egerie encourageant ſa voix
S'entretenoit d'Eliſe avec le Dieu des bois.
Les Oiſeaux attentifs ceſſerent leurs ramages:
Le Zéphire oublia d'agiter les feuïllages;
Et les Troupeaux épris de leurs concerts touchans,
Negligeant la pâture, écouterent leurs chants.

RON-

RONDEAU.

EN fait d'Amour pour n'eſtre rebuté
Des dons du Ciel c'eſt peu d'eſtre doté.
Jadis Saturne aimoit une pucelle
Et, dit l'Hiſtoire, elle lui fut cruelle
Tant qu'il s'offrit comme Divinité.

Que fit le Dieu? Honteux & dépité.
Il ſe transforme en cheval moucheté,
Croïant ainſi reüſſir auprés d'Elle
En fait d'Amour.

Pas n'y manqua. Je m'en ſerois douté.
Et ce qui doit ſur tout eſtre notté,
Le cas avint au ſiécle de Cybelle,
Dans l'Age d'Or. C'eſt la loi naturelle,
Jamais cheval ne s'eſt veu maltraitté
En fait d'Amour.

A M ***

INTENDANT DES FINANCES.

*Pour Madame *** qui lui recommandoit le Placet d'un de ſes Amis.*

MIniſtre auſſi ſage qu'affable,
Auſſi généreux qu'équitable,
Par qui le Dieu Plutus de Paris exilé,
Doit eſtre, où jamais, rappellé;
Recevez le Placet que ma main vous préſente;
Et d'une dextre bienfaiſante
Mettez au bas ces mots exquis,
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.
La Juſtice vous le conſeille
Pour l'intereſt du Suppliant,
On ſçait que votre Eſprit concilie à merveille
Et l'intereſt du Prince & celui du Client.
Mais peut eſtre m'allez vous dire
Que j'en parle bien aiſément:
Et que ces mots qu'ici je vous preſſe d'écrire
Ne ſe prodiguent pas ſi libéralement.
Sans doute, & je ſçais bien, moi toute la premiére

Qu'on

Qu'on me feroit telle priére
Que je ne voudrois pas dire en termes précis
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.
Au ſexe feminin ſied bien la négative.
Et quoi que les Beautez ſur tout en ce tems-ci
Négligent quelque fois cette prérogative,
L'ordre veut neantmoins que cela ſoit ainſi.
Mais ici c'eſt tout le contraire.
Miniſtre tant qu'il vous plaira:
Quand notre Séxe vous priera,
L'ordre veut qu'auſſi-tôt promt à le ſatisfaire
Le Miniſtre réponde ainſi que le Marquis,
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

VERS ALLEGORIQUES.

Envoïez à Monſeigneur le Duc de Bourgogne dans un mouchoir de gaze, qui avoit ſervi à eſſuïer quelques larmes échapées à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, au recit de l'affaire de Nimegue.

AMOUR voulant lever un Régiment,
Battoit la caiſſe autour de ſes Domaines.
Soins & Soupirs eſtoient ſes Capitaines.
Dards & brandons faiſoient ſon armement.
Un Etendart lui manquoit ſeulement.
Il le cherchoit: quand noſtre jeune Alcide
Victorieux du Batave timide
Lui dit: Amour, obeïs à mes loix.
Va de ma part trouver Adelaïde,
Entretien la de mes premiers exploits:
Cours à ſes pieds en remettre l'hommage.
Vole, & revien. Le Dieu fait ſon meſſage.

En lui parlant, il voit couler ſoudain
Des pleurs mellez de tendreſſe & de joïe;
Prix du Vainqueur, qu'une ſoigneuſe main
Va recueillir dans un drapeau de ſoïe.
Amour ſoûrit, & le mettant à part,
Bon, bon, dit il, voilà mon Etendart.
Sous ce Drapeau Caporaux ni Gendarmes,
Tours ni remparts, rien ne m'arrêtera.
Et par hazard quand il me manquera,
J'ai ma reſſource en ſes yeux pleins de charmes:
Noſtre Heros ſouvent leur donnera
Sujets nouveaux à de pareilles larmes.

BILLET

A M. DUCHE'

Qui m'avoit envoïé des Vers qu'il avoit faits eſtant malade.

EST-ce la Fiévre, eſt ce Apollon,
Qui t'inſpire ces ſons Attiques
Dignes d'eſtre écoutez ſur le ſacré Vallon?
Non, ce ne ſont point là les ſonges fantaſtiques
Qu'enfante en ſes vapeurs un cerveau déréglé,
De ſpectres, de lutins, & de Monſtres troublé.
Mais cependant Ami, quelle peur enfantine
Te fait deſapprouver cette écorce divine
Dont l'Atlantique bord fit préſent aux Humains?
Quoi toûjours réſiſter aux dons de la Nature?
Mépriſer la ſanté que tu tiens dans tes mains;
Et de tes maux par choix te rendre la pâture?
Prens y garde, croi moi, le péril eſt preſſant.
La Fiévre eſt comme un loup cruel & raviſſant,
Qui vers les Antres ſourds traîne un Agneau timide,

Et des coups de ſa queüe hâtant ſes pas rétifs,
Devance le Berger & le dogue intrépide
Qu'appellent au ſecours ſes bêlements plaintifs.
Bientôt le Raviſſeur tout palpitant de joïe
Au fond d'un bois obſcur dévorera ſa proïe.
Préviens un Sort ſi triſte, & par de promts efforts
Reſous-toi de chaſſer cette humeur létargique
Qui peut-eſtre pourroit par quelque fin tragique
Que ſçai-je? dévorer & l'Eſprit & le Corps.

VERS.

Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Deſpreaux.

LA Verité par lui démaſqua l'Artifice,
Le Faux dans ſes Ecrits par tout fut combattu
Mais toûjours au Mérite il ſceut rendre juſtice:
Et ſes Vers furent moins la Satire du Vice
Que l'Eloge de la Vertu.

VERS

VERS.

Envoïez à M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

Pour ſervir de Reponſe à uue Lettre dans laquelle il m'exhortoit à ne point ſacrifier la Philoſophie aux Finances.

PAR tes conſeils & ton éxemple
Ce que j'ai de Vertu fut trop bien cimenté,
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du Temple,
De raiſon & de fermeté
J'ai fait une moiſſon trop ample,
Pour eſtre jamais infecté
D'une ſordide avidité.
Quelle honte, bon Dieu! quel ſcandale au Parnaſſe
De voir l'un de ſes Candidats
Emploïer la plume d'Horace
A liquider un Compte ou dreſſer des Etats!
J'ai veu, diroit Marot, en faiſant la grimace,
J'ai veu l'Eleve de Clio
Sedentem in telonio.
Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et d'un produit au denier quatre
Diſcourir mieux qu'Amonio.

Dure,

Dure, dure plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai ſi long tems eſſaïé.
Je ſçais quel eſt le prix d'une honneſte abondance
Que ſuit la joïe & l'Innocence;
Et qu'un Philoſophe étaïé
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de Sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un Sage à pié
Content de ſon indépendance,
Qu'un Riche indignement noïé
Dans une ſervile opulence,
Qui ſacrifiant tout, honneur, joïe, amitié
Au ſoin d'augmenter ſa finance,
Eſt lui même ſacrifié
A des biens, dont jamais il n'a la jouiſſance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes ſoins,
Cher Abbé, ne crain pas que je me timpaniſe
Par l'odieuſe convoitiſe
D'un bien plus grand que mes beſoins.
Une Ame libre & dégagée
Des préjugez contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un eſprit joïeux,

Et

Et quelque Proſe mélangée
De Vers badins où ſérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des Dieux.
C'eſt par ces maximes qu'ignore
Tout riche, Juif, Arabe où More,
Que j'ai ſceu plaire dés long tems
A des Protecteurs que j'honore,
Et c'eſt ainſi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois
Que le gentil Maiſtre François
Appelle Pantagrueliſme,
Qu'à Neüilli La Fare & Sonnin
Puiſent cet enjoûment benin
Qui compoſe leur Atticiſme,
Abbé, c'eſt là le Catéchiſme
Que les Muſes m'ont enſeigné;
Et voila le vrai Quiétiſme
Que Rome n'a point condamné.

VERS

VERS

Envoïez à une Demoiſelle le jour de St. Denis ſa Feſte.

VOus imitez fort mal, ſoit dit ſans vous déplaire,
La charité fervente & le zéle exemplaire
Du Saint & célébre Patron
Dont on vous a donné le nom.
Nos Climats à ſa gloire ont ſervi de Théatres,
Son zéle y renverſa le culte des Païens:
Mais vos yeux font plus d'Idolatres
Qu'il ne fit jamais de Chrêtiens.
Et j'admire la Providence
D'avoir en divers tems placé vôtre naiſſance:
Car ſi l'on vous eut vû vivans en même lieu
On eut perdu le fruit de ſes ſoins charitables
Vous euſſiez fait donner aux Diables
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

VERS

*Envoïer a S. E. Madame la Comteſſe B*** le jour de ſa naiſſance.*

CE n'eſt pas d'aujourdhui que Meſſieurs les Poëtes
Sont en poſſeſſion de penſer de travers.
La rime quelquefois couvre bien des ſornettes.
Mais de prétendre dans leurs vers
Que de Venus, l'Amour ait tiré ſa naiſſance,
L'Amour à qui les Dieux doivent tous leur eſſence,
Qui du Cahos lui-même a tiré l'Univers;
C'eſt pouſſer trop loin la Licence.
Un jour ce Dieu piqué de leurs propos légers,
Dit: je veux les guérir de cette extravagance:
Et je prétens à cet effet
Former une Beauté que tout le monde adore,
Qui ſoit à leur Venus ſemblable trait pour trait,
Et meſme plus aimable encore.
Auſſitoſt dit, auſſitoſt fait,
Et dans le meſme inſtant naquit Eleonore.

Dés que l'on vit briller ſes yeux
Tous les Dieux de Paphos délogeant ſans trompette
S'en vinrent habiter ces lieux.
Et meſme les Amours pliérent la toilette
Avec ce que leur Mere eut de plus précieux.
Sa Rivale en a fait emplette.
Les cœurs à ce qu'on dit ne s'en trouvent pas mieux.
Et la pauvre Venus n'a plus d'autre parure
Que quelques vieux manteaux pendus à ſon crochet,
Ou quelque mauvaiſe guipure,
Qu'Elle ramaſſe à l'aventure
Dans les Operas de Danchet.

EPIGRAMME.

LOngepierre le Tranſlateur
De l'Antiquité Zélateur
Imite les premiers Fideles,
Qui combattoient juſqu'au trépas
Pour des véritez immortelles
Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.

IDYLLE.

IDYLLE.

ECchapé du tumulte & du bruit de la Ville,
Muſe, je te retrouve en ce champêtre azile,
Où dans la liberté que tu m'y fais choiſir,
Tu viens me demander compte de mon loiſir.
Il eſt vrai, qu'avec toi dans ces plaines fleuries
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries;
Mais pardonne aujourd'hui, ſi des charmes plus doux
T'enlévent un tribut dont ces bords ſont jaloux.
J'y vois de toutes parts prodigue en ſes largeſſes,
Cybéle à pleines mains répandre ſes Richeſſes;
De ſes bienfaits nouveaux ces arbres ſont parés,
D'une herbe verdoïante elle couvre nos prez.
Cérês ſuit ſon exemple, & de ſes dons propices
Sous la même couleur déguiſe les prémices:
Et Bacchus cultivant ſes thirſes reverdis
N'oſe encor à nos yeux étaler ſes rubis.
L'émail riche & brillant que nos champs font éclore,
N'eſt encor réſervé qu'au triomphe de Flore;

Soit par reconnoiſſance, & pour prix des préſens
Dont ſa main de Cybéle orna les jeunes ans;
Ou ſoit que le Zéphir par quelque heureuſe adreſſe
Ait obtenu ce don de la Bonne Déeſſe.
Car ce Dieu careſſant plaît par ſes privautés,
Et ſe donne ſouvent d'heureuſes libertés.
On lui pardonne tout, caprices, inconſtance.
Aujourd'hui même encor, ſi j'en crois l'apparence,
Deux jeunes Déités, objets de ſes ſoupirs,
Partagent à la fois ſes ſoins & ſes plaiſirs:
Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on ſoupçonne
Sous les habits de Flore il déguiſe Pomone.
C'eſt à ces doux objets que mes yeux ſont ouverts.
Ici l'airain bruïant n'ébranle point les airs.
De la ſœur de Progné la voix flateuſe & tendre
Dans ces paiſibles lieux ſeule ſe fait entendre.
Heureux, ſi bien ſouvent ſes accords enchanteurs
Ne réveilloient l'amour aſſoupi dans les cœurs.
A ſa voix les Amans renouvellent leurs plaintes;
Ils ſentent ranimer leurs déſirs & leurs craintes.
L'un outré du mépris qu'on fait de ſes amours
Apelle vainement la Mort à ſon ſecours:
L'autre témoin des feux d'une infidéle amante,
Exhale en vains ſermens ſa colére impuiſſante.

Qui

Qui pourroit épuiſer les ſonges déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs ſens ſont troublés
Quand le ſang allumé d'un feu qui l'empoiſonne
Au retour du Printems dans leurs veines bouillonne?
Jadis nos ſens plus vifs dans la ſaiſon des fleurs
Se ſentoient excités par les mêmes chaleurs,
Mais de trente Printems la ſageſſe eſcortée
De jour en jour s'oppoſe à leur fougue indomtée.
Pour ceux de qui l'Eſté fait meurir la Raiſon,
Le Printems & l'Hiver ſont la même ſaiſon.

CHAN-

CHANSON.

PAR un baiſer ravi ſur les lévres d'Iris,
De ma fidele ardeur j'ai dérobé le prix,
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge.
Ainſi je doute encor de ma felicité.
Mon bonheur fut trop grand pour n'eſtre qu'un menſonge.
Mais il dura trop peu pour une Verité.

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI.

Sur un bruit qui s'eſtoit répandu que le Roy de Maroc eſtoit devenu amoureux d'Elle ſur ſon Portrait.

CHANSON.

VOtre beauté, grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule.
Et les Conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

STANCES IRREGULIERES.

Contre les Ambitieux.

L'ASTRE qui partage les jours,
Et qui nous prête ſa lumiere,
Vient de terminer ſa carriere,
Et recommence un nouveau cours.

Avec une viteſſe extrême
Le dernier an s'eſt écoulé.
Celui-ci paſſera de même
Sans pouvoir eſtre rappelé.

Tout finit, tout eſt ſans remède
Aux loix du tems aſſujetti.
Et par l'inſtant qui lui ſuccéde
Chaque inſtant eſt anéanti

La plus brillante des journées
Paſſe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi par tout ſuivie
Nous ſoumet tous au même ſort.
Le premier moment de la vie
Eſt le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en ſi peu d'eſpace
De tant de ſoins m'embaraſſer?
Pourquoi perdre le jour qui paſſe,
Pour un autre qui doit paſſer?

Si tel eſt le deſtin des Hommes
Qu'un inſtant peut les voir finir:
Vivons pour l'inſtant ou nous ſommes,
Et non pour l'inſtant à venir.

Cet Homme eſt vraîment déplorable
Qui de la Fortune amoureux,
Se rend lui-même miſerable
En travaillant pour eſtre heureux.

Dans des illuſions flatteuſes
Il conſume ſes plus beaux ans.
A des eſperances douteuſes
Il immole les biens préſens.

Inſenſez! voſtre ame ſe livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez ſans avoir jamais
Pû trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a ſéduits
Je ne prétens point me repaiſtre.
Ma vie eſt l'inſtant ou je ſuis
Et non l'inſtant ou je dois eſtre.

Ne laiſſons point évanouïr
Des biens mis en noſtre puiſſance;
Et que l'attente d'en joüir
N'étouffe point leur joüiſſance.

Le moment paſſé n'eſt plus rien.
L'à venir peut ne jamais eſtre.
Le préſent eſt l'unique bien
Dont l'Homme ſoit vraîment le maiſtre.

EPITAPHE.

CY deſſous gift Monſieur l'Abbé Courtois
Qui mainte Dame en ſon tems coqueta,
Et par la Ville envoïa maintefois
De billets doux plus d'un duplicata.
Jean ſon valet qui tres bien l'aſſiſta
Souvent par jour en porta plus de dix:
Mais de réponſe onc il n'en rapporta.
Or prions Dieu qu'il leur doint Paradis.

STANCES.

QUE l'Homme eſt bien durant ſa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dés qu'il reſpire, il pleure, il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.

Dans l'Enfance toûjours des pleurs.
Un Pédant porteur de triſteſſe,
Des livres de toutes couleurs,
Des chaſtimens de toute eſpéce.

L'Ardente & fougueuſe Jeuneſſe
Le met encore en pire état.
Des Créanciers, une Maîtreſſe,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge meur, autre combat.
L'Ambition le ſollicite,
Richeſſes, dignitez, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le mépriſe, on l'evite.
Mauvaiſe humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goute, pituite,
Aſſiégent ſa caducité.
Pour comble de calamité
Un Directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin, peu regretté.
C'eſtoit bien la peine de naître.

EPITAPHE.

CI giſt l'Auteur d'un gros Livre,
Plus embroüillé que ſçavant.
Aprez ſa mort il crût vivre
Et mourut dés ſon vivant.

EPIGRAMME.

EN ſon lit une Damoiſelle
Attendoit l'inſtant de ſa mort.
Un Capucin brûlant de zéle
Lui dépeſchoit ſon paſſeport.
Puis il lui dit pour reconfort,
Conſolez vous ame fidelle.
La Vierge eſt là qui vous appelle
Dans la ſainte Jeruſalem.
Dites trois fois pour l'amour d'Elle
Domine ſalvum fac Regem.

CONTE DU POGGE.

UN Fat partant pour un voïage
Dit qu'il mettroit dix mille francs
A connoître un peu par uſage
Le Monde avec ſes Habitans.
Ce projet peut vous eſtre utile,
Reprit un Rieur ingénu.
Mais mettez en encor dix mille
Pour ne point en eſtre connu.

FRAG-

FRAGMENT D'UNE ODE.

* *

France, à ces images illuſtres
Reconnoi ce Roi glorieux,
Eprouvé durant tant de luſtres
Par des ſuccez victorieux.
Rappelle ces Tems qu'on admire:
Ces Tems qui de ton ferme Empire
Font encor l'immortel appui;
Ou par lui la Fortune altiére
Triomphoit de l'Europe entiére
Sans pouvoir triompher de lui.

Déja le Rhin ſur ſes deux rives
Voïoit flotter nos étendarts.
La Sambre, la Meuſe captives
Nous abandonnoient leurs remparts.
La Terre, les Vents, & Neptune
Avoient veu marcher la Fortune
Sous nos pavillons déploïez:
Et vingt ſuperbes Citadelles
Voïoient encor les étincelles
Sortir de leurs murs foudroïez.

* *

POESIES EN MUSIQUE.

PROLOGUE

D'un Opera comique intitulé les Amours de Pan.

La Scene eſt au Parnaſſe. On y voit les Poëtes illuſtres de l'Antiquité aſſis dans le rang des Muſes. Melpomene d'un coſté paroiſt à la teſte de ceux qui ſe ſont rendus célébres dans le genre Sublime, & de l'autre Thalie ſuivie de ceux qui ont excellé dans le Stile enjoüé.

THALIE.

QUOI la Scene toujours en proie à la triſteſſe
N'a telle à nous offrir que de pompeux malheurs?
Melpomene à nos yeux viendra-t-elle ſans ceſſe
Etaler à grands cris ſes tragiques douleurs?
Et le Théatre ami de l'allegreſſe
N'eſt il plus fait que pour les pleurs?

A vos Jeux innocens, Mortels, je m'intereſſe.
Pitié, Terreur, fuïez de ces paiſibles lieux.
Du Dieu Pan l'amoureuſe adreſſe
Doit ſervir aujourdhui de ſpectacle à vos yeux.
C'eſt pleurer trop long tems la colere des Dieux,
Venez rire de leur foibleſſe.

LE CHOEUR.

Thalie à nos Jeux s'intereſſe.
Pitié, Terreur, fuïez de ces paiſibles lieux.
C'eſt pleurer trop long tems la colere des Dieux.
Il faut rire de leur foibleſſe.

MELPOMENE.

Quittez, quittez ma Sœur, une arrogance vaine.
Oſez vous comparer vos frivoles chanſons
Aux nobles aux ſublimes ſons
De l'heroïque Melpoméne?

THALIE.

Hé de grace ma Sœur tréve de vanité.
Vivez en paix avec Thalie.
Vous ſçavez que vingt fois elle a déconcerté
Par une agréable folie
Votre ennuïeuſe gravité.

MELPOMENE.

Ma voix reſſuſcite la gloire
Des plus antiques demi-Dieux:
Et je conſacre la memoire
De ceux qui brillent à nos yeux.

THALIE.

Vos chants par leur lugubre accord
Fatiguent ſouvent leur oreille.
Ma flûte parfois les réveille
Et votre Lire les endort.

MELPOMENE.

Croïez vous poſſeder un talent fort utile
Pour ſçavoir rire à tout propos?

THALIE.

Vous imaginez vous qu'il ſoit ſi difficile
De faire dormir les Heros?

MELPOMENE.

De lauriers immortels je couronne leurs teſtes.

THALIE.

Je ſçai les délaſſer par d'agréables feſtes.

MELPOMENE.

Je vante leurs exploits:

THALIE.

J'amuſe leurs loiſirs.

MELPOMENE.

Je prens ſoin de leur gloire:

THALIE.

Et moi de leurs plaiſirs.

MELPOMENE.

Je m'étonne qu'une Déeſſe
Des vapeurs de l'orgueil ſe laiſſe empoiſonner
L'Amour propre eſt une foibleſſe
Qu'aux aveugles Mortels on doit abandonner.

THALIE.

Ne vous y trompez pas. Jupiter noſtre Pere
De ſon orgueil nous fit préſent:
L'Amour propre au Parnaſſe eſt un vice ordinaire.
Mais le mien eſt vif & plaiſant,
Et le voſtre eſt ſombre & ſevere.

MELPOMENE.

Vous eſtes ma cadette; & le rang entre nous
Doit me donner quelque avantage.

THALIE.

Si je ſuis plus jeune que vous
Ne vous étonnez pas ſi je plais d'avantage.

MELPOMENE.

Apollon porte ici ſes pas.
Et ſes Arreſts bientoſt vont régler nos débats.

APOL-

APOLLON.

Muſes c'en eſt aſſez. Finiſſez des querelles
Qui profanent en vous le titre d'Immortelles.
De jalouſes rumeurs le Parnaſſe agité
Aux Mortels chaque jour offre aſſez dequoi rire,
N'appreſtez point encor à leur malignité
De nouveaux ſujets de Satire.
Que Thalie en faveur des Heros & des Rois
Reſpecte Melpomene & ſes antiques droits.
Et vous qui préſidez au cothurne tragique.
Laiſſez à voſtre Sœur cüeillir quelques lauriers:
Vous aurez votre tour quand l'hiver pacifique
Aura ramené nos Guerriers.

Diſciples renommez des Filles de Mémoire
Chantez; délaſſez vous de vos travaux fameux.
Moiſſonnez dans le Champ des Plaiſirs & des Jeux
Aprez avoir ſemé dans le Champ de la Gloire.
Chantez, reüniſſez vos voix
Eſſaïez d'accorder la lire & le hautbois.

APOLLON, MELPOMENE. THALIE.

Chantez reüniſſez vos voix
Eſſaïez d'accorder la lire & le hautbois

Entrée des Muſes & des Poëtes.

CHANSON d'ANACREON.

De pampres ornons notre teſte
Au Dieu du vin ſoïons conſtans.
Les plaiſirs que Bacchus appreſte
Sont des plaiſirs de tous les tems.
Par lui la brillante Jeuneſſe
Entretient ſes vives couleurs:
Et la pareſſeuſe vieilleſſe
Reprend ſes premieres chaleurs.
De pampres ornons notre teſte
Au Dieu du vin ſoïons conſtans.
Les plaiſirs que Bacchus appreſte
Sont des plaiſirs de tous les tems.

LE CHOEUR.

Chantons reüniſſons nos voix
Eſſaïons d'accorder la lire & le hautbois.

DIALOGUE

SUR L'OPERA DES QUATRE SAISONS.

INTERLOCUTEURS.

COLASSE. — *BABET DU FAUR.*
L'ABBE PIC. — *L'OMBRE DE LULLI.*
DESCHARS — *CHOEUR de Cuiſtres & d'Enfans de Chœur.*

COLASSE.

LE bruit de votre nom remplit toute la Terre.

PIC.

On entend en tous lieux vos éloges divers.

COLASSE.

Chacun eſt charmé de vos Vers.

PIC.

Vos chants enlevent le Parterre.

COLASSE.

Quelle nouveauté! quel bonheur!

PIC.

Voyez comme à grands flots tout le Peuple s'amaſſe.

COLASSE.

C'eſt vous Illuſtre Pic,

PIC.

C'eſt vous docte Colaſſe,

Tous deux.

C'eſt vous qui partagez avec moi cet honneur.

PIC.

Cuiſtres ſoumis à ma ferule
Chantez la gloire de mon nom.

COLASSE.

Choriſtes de ſaint Paul célébrez mon renom,
Qu'il vole par delà les Colonnes d'Hercule.

Entrée de Cuiſtres & d'Enfans de Chœur.

DESCHARS *aux deux Autheurs.*

Arrêtez petits Mirmidons.
De votre vanité reglez mieux la meſure,
Et ſachez que ſans ma figure
Votre maigre Opera tout farci de lampons
Eut paru plus glacé que la Mer des Lapons.
Le Peuple dans mes deux viſages.
Vous a reconnus trait pour trait
Et vous en devez ſes ſuffrages
Qu'à ce ſymbolique portrait.

BABET DU FAUR.

Je ne ſuis point d'humeur chagrine,
Et l'orgüeil n'eſt pas mon défaut.
Mais on ſait qu'avant l'Arlequine
L'auditeur bâilloit aſſez haut.
Ceſſez donc de crier merveille
Sur votre Opera d'aujourd'huy,
Si chacun en ôtoit ce qui peut eſtre à luy
Vous montreriez le cul comme fit la corneille
Qui ſe paroit du plumage d'autruy.

Tous quatre enſemble.

Mais quel objet o ciel! quel ſurprenant miſtere!
Quoi des Eſprits en plein midy.

DESCHARS.

Je tremble.

BABET.

Je fremis.

COLASSE.

J'ay peur, quoique hardi.

PIC.

La crainte me ſert de cliſtere.

DESCHARS.

Ha Monſieur l'Aumoſnier, prenez votre Miſſel
Et conjurez ce ſpectre à nos yeux ſi terrible.

PIC.

PIC.

Helas, il ne m'eſt pas poſſible,
Car je ſuis en péché mortel.

L'OMBRE DE LULLI *à Colaſſe.*

Tremble malheureux plagiaire.
C'eſt l'Ombre de Lulli qui paroit à tes yeux.
Je viens revendiquer les vols audacieux
Que tu m'as oſé faire.
Et toi crains un revers fatal
Rimeur enorgüeilli des ſuccez de ta veine,
Ton Opera dans peu va du Palais Royal
Paſſer à la Samaritaine;
Et la chaiſe percée eſt le digne cercueil
Ou tomberont enfin tes vers & ton orgueil.

LE CHOEUR.

O ſort fatal, O chute affreuſe!
O témérité malheureuſe!

IDYLLE

IDYLLE

Pour les Demoiſelles de St. Cyr.

FUïez loin de ces lieux profanes voluptez.
Malheureux à jamais ceux que vous ſoumettez
A voſtre funeſte puiſſance!
Ne nous étalez point vos charmes dangereux.
Ce ſejour eſt l'azile heureux
Du repos & de l'Innocence.

Ici les frivoles deſirs
Ne meſlent point à nos plaiſirs
L'Impatience & la Triſteſſe.
Nous ne redoutons point l'ennui:
Et chaque jour voit avec lui
Reſſuſciter noſtre allegreſſe.

Quelle main nous a fait ces jours délicieux?

Quelle Divinité nous raſſemble auprès d'Elle?

J'en reconnois les raïons glorieux

Tout eſt ici guidé par cet Aſtre fidelle.

C'eſt la Vertu qui ſe montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble Mortelle.

D'un ſeul de ſes regards Elle embellit ces lieux.

Sa bonté chaque jour pour nous ſe renouvelle

Célébrons à jamais ſes bienfaits précieux

Peut on lui refuſer une amour éternelle?

Chantons. C'eſt la Vertu qui ſe montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble Mortelle.

L'Aſtre du Jour ſortant de l'onde
Répand également ſa lumiere féconde
Sur les Palais des Rois & les toits des Bergers.
Telle du ſein brillant d'une Cour qu'Elle éclaire
Elle vient tous les jours dans ce lieu ſolitaire
Eclairer nos humbles Vergers.

Elle ſoutient noſtre jeuneſſe.
Dans les routes de la Sageſſe
Nos pas ſont par Elle affermis.
Des Vices enchanteurs elle confond l'adreſſe.
Et ſon exemple inſtruit noſtre foibleſſe
A triompher de leurs traits ennemis.

Sans Elle quelle main eut conduit noſtre enfance?
Nous ſerions des troupeaux ſans guide & ſans deffence
Au milieu des loups furieux.

Le Monde eut infecté noſtre foible innocence
De ſon venin contagieux.

Peut eſtre qu'aujourdhui le Menſonge odieux,
L'Orgüeil ou l'aveugle Licence
De noſtre pureté ſeroient victorieux.

O Vertu, de qui la tendreſſe
Prend ſoin du bonheur de nos jours,
Conduiſez nous ſans ceſſe,
Protégez nous toujours.

Faſſe le juſte Ciel qu'avec des traits de flâme
Dans tous les cœurs voſtre nom ſoit écrit:
Puiſſent tous les Mortels vous chérir dans leur ame
Autant que le Ciel vous chérit.

Qu'à jamais le Souverain Eſtre
Vous faſſe un deſtin glorieux.
Et puiſſe le Soleil à nos yeux diſparaiſtre
Avant que vous ceſſiez de paraiſtre à nos yeux.

Nous beniſſons voſtre préſence

Nous chériſſons voſtre aſſiſtance.

Sans vous nos plus beaux jours ſeroient de triſtes nuits.

Vous changez en plaiſirs nos plus mortels ennuis.

O Vertu, de qui la tendreſſe
Prend ſoin du bonheur de nos jours,
Conduiſez nous ſans ceſſe,
Protégez nous toujours.

CANTIQUE.

LA gloire du Seigneur, ſa grandeur immortelle
De l'Univers entier doit occuper le Zéle.
Mais ſur tous les Humains qui vivent ſous ſes loix
Le Peuple de Sion doit ſignaler ſa voix.

Sion, montagne auguſte & ſainte,
Formidable aux audacieux,
Sion, ſéjour délicieux,
C'eſt Toi c'eſt ton heureuſe enceinte
Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.

O Murs, o ſejour plein de gloire!
Mont ſacré, noſtre unique eſpoir,
Ou Dieu fait régner la Victoire,
Et manifeſte ſon pouvoir!

Cent Rois liguez pour nous livrer la guerre
Eſtoient venus ſur nous fondre de toutes parts.
Ils ont veu nos ſacrez remparts.
Leur aſpect foudroïant, tel qu'un affreux tonnerre
Les a précipitez au centre de la Terre.

Le

Le Seigneur dans leurs Camps a ſemé la terreur.
Il parle; & nous voïons leurs Trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglez par l'erreur,
Leurs Soldats conſternez d'horreur,
Leurs Vaiſſeaux ſubmergez, & briſez par la foudre:
Monumens éternels de ſa juſte fureur.

Rien ne ſçauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta ſainte Cité,
Seigneur, Toi-même en as jetté
Les fondemens inébranlables.

Au pié de tes Autels humblement proſternez
Nos vœux par ta clémence ont eſté couronnez.

Des lieux chéris ou le Jour prend naiſſance
Juſqu'aux Climats ou finit ſa ſplendeur,
Tout l'Univers révére ta puiſſance,
Tous les Mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la juſtice
Du Souverain de l'Univers.
Que le bruit de nos chants vôle au delà des Mers.
Qu'avec nous la Terre s'uniſſe.

Que

Que nos voix pénétrent les Airs.
Elevons juſqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous Filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez vous à nos chants ſacrez.
Formez des pas & des ſons d'allégreſſe
Autour de ces murs réverez.
Venez offrir des vœux pleins de tendreſſe
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple de qui l'appui ſur ſa bonté ſe fonde,
Allez dans tous les coins du Monde
A ſon nom glorieux élever des Autels.
Les Siécles à venir beniront voſtre Zéle;
Et de ſes bienfaits immortels
L'Eternel comblera voſtre race fidéle.

Marquons lui noſtre amour par des vœux éclatans.
C'eſt noſtre Dieu, c'eſt noſtre Pere,
C'eſt le Roi que Sion révere.

De ſon Regne éternel les glorieux inſtans
Dureront au delà des Siécles & des Tems.

SON-

SONNET

SUR LA GRACE.

D'UN Pere infortuné portant le chaſtiment
Tout homme eſt aux Enfers ſoumis dès ſa naiſſance,
Si la Grace ne vient terraſſer leur puiſſance
Unie aux ſaintes eaux du premier Sacrement.

L'Arbitre franc & libre à pécher ſeulement,
Devient libre par elle à ſuivre l'innocence;
Et méritant pour nous, elle nous récompenſe
Du bien, dont nos efforts ne ſont que l'inſtrument.

Mais ſi l'ame, ſans elle à périr condamnée,
Ne ſauroit mériter qu'elle lui ſoit donnée,
Dois je donc m'endormir, ou me deſeſperer?

Non: ſans la mériter tous ont droit d'y prétendre.
Elle eſt le prix du ſang qu'un Dieu voulut répandre;
Et c'eſt déja l'avoir que de la déſirer.

Fin des Poëſies diverſes.

LE FLATTEUR.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois en Proſe au mois de Decembre 1696.

Et nouvellement miſe en Vers.

PREFACE.

LE Poeme Dramatique n'eſt autre choſe qu'une Repreſentation de la nature contrefaite dans les mœurs des hommes, & renfermée dans les bornes d'une action. Mais comme les loix de la ſcene ſont ſouvent des différences conſidérables pour les pa-

Rois & les

medie, qui n'imi

des actions ordinai

On voit aiſément par là ce que c'eſt que

meilleurs Poëtes à recourir au dénoüe-

qui paroiſt en effet le plus naturel & le plus accom-

modé à la qualité des perſonnages que la Comé-

die repreſente : mais comme pour ces perſonnages

mêmes, le rang, l'éducation, & les intérêts donnent

d'autres différences particulieres, on ne peut

Tome II. U 2 U

PREFACE.

LE Poëme Dramatique n'eſt autre choſe qu'une imitation de la nature conſiderée dans les mœurs des hommes, & renfermée dans les bornes d'une action. Mais comme les loix de la ſocieté ont établi des differences conſiderables parmi les perſonnes, celles de la Poëſie ont dû établir les mêmes differences dans la maniere de les faire agir & de les faire parler. De là vient le peu de reſſemblance qu'il y a entre le ſtile de la Tragédie qui n'admet que les Rois & les grands Perſonnages, & celui de la Comedie, qui n'imite que des perſonnes communes & des actions ordinaires.

On voit aſſez par là ce qui a obligé quelquefois nos meilleurs Poëtes à recourir au langage de la Proſe, qui paroiſt en effet le plus naturel & le plus accommodé à la qualité des perſonnages que la Comedie repréſente : mais comme parmi ces perſonnages mêmes, le rang, l'éducation, & les interêts forment d'autres differences preſque infinies, on ne peut pas

dire que le même ſtile ſoit toujours également propre à les bien repreſenter, & c'eſt pour cela que les mêmes Poëtes ſe ſont ſervi d'un langage plus ſoutenu lors qu'ils ont eu des actions plus ſérieuſes à décrire, ou des perſonnes plus importantes à faire parler.

Il ſuffit de lire leurs ouvrages pour juger des raiſons qu'ils ont eües d'en uſer ainſi, & il eſt aiſé de ſentir à quel point certaines Comedies paroiſtroient forcées ſi elles eſtoient en Vers, & combien certaines autres perdroient de leur prix ſi elles eſtoient écrites en Proſe. Car on peut dire qu'il en eſt des Vers à l'égard de la Proſe, comme de la Muſique à l'égard des Vers. Ils arreſtent une déclamation qui doit courir, mais ils ſoutiennent celle qui doit marcher plus gravement; & quoi qu'un Auteur Comique qui ſçait ſon métier ſoit obligé le plus ſouvent de rompre à deſſein la cadence de ſes vers, & d'en exténüer la force & l'harmonie, il ne laiſſe pas de leur reſter encore une ſorte de dignité, qui donne tout un autre relief que la proſe à une action reglée, & à des perſonnages au deſſus du commun.

Quoique je fuſſe fort jeune quand je donnai la premiere fois au Public la Comedie du Flatteur, je

ne

ne laiſſai pas de concevoir auſſi-bien que pluſieurs de ceux qui l'ont le plus approuvée, qu'elle eſtoit du genre de celles qui doivent eſtre écrites en vers: mais j'eſtois alors ſi novice dans le métier de la verſification, que le deſeſpoir d'y reüſſir m'empeſcha de l'entreprendre. Je crûs donc que c'eſtoit aſſez pour moi d'avoir fait en proſe une Piece raiſonnable, ſans entreprendre un ſecond travail au deſſus des forces que je me connoiſſois alors. Cependant l'aïant releüe depuis dans le deſſein de la faire imprimer avec mes autres Poëſies, j'ai compris qu'en la tournant en vers, je pourrois la rendre plus digne d'eſtre préſentée au Public, & j'ai continué mon entrepriſe avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'elle m'a donné lieu non ſeulement de corriger diverſes expreſſions négligées ou impropres que j'y avois laiſſées, mais encore de jetter dans pluſieurs endroits une vrai-ſemblance & un feu qui leur manquoit dans la Proſe. J'eſpere donc que ma peine ne ſera point perdüe, & que le Lecteur me ſçaura quelque gré du tems que j'ai emploïé à perfectionner un Ouvrage qui attaque le plus dangereux de tous les Vices, & pour le malheur du Genre humain, le plus à la mode & le mieux récompenſé.

ACTE-

ACTEURS.

CHRISANTE, *Vieux Gentilhomme fort riche.*

ANGELIQUE, *Fille de Chriſante.*

DAMON, *Amant d'Angelique.*

PHILINTE, *Flatteur.*

JUSTINE, *Suivante d'Angelique.*

AMBROISE, *Ancien domeſtique de Chriſante.*

FRANCISQUE, *Valet de Philinte.*

UN LAQUAIS.

La Scene eſt chez Chriſante.

LE

LE FLATTEUR.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE. JUSTINE.

JUSTINE.

QUOI tout de bon Madame? une paix bien fincére
Réünit à la fin Damon & vôtre Pére?

ANGELIQUE.

Ouï, Juſtine.

JUSTINE.

Et tous deux arrivent de la Cour
Réſolus d'achever vôtre hymen dès ce jour?

ANGE-

ANGELIQUE.

Dès ce jour.

JUSTINE.

Et Damon vous mande ce prodige,
Lui-même? en propres mots?

ANGELIQUE.

En propres mots, te dis-je.

JUSTINE.

Par ma foi, ce diſcours me plaiſt fort: & voilà
Un brave homme de Pere. Il eſt par ci par là
Quelquefois un peu fou, noſtre Monſieur Chriſante,
Et ſon humeur ſouvent eſt aſſez mal plaiſante:
Mais dans le fond il eſt bon homme autant qu'on peut:
Et quand on ſçait le prendre on en fait ce qu'on veut.

ANGELIQUE.

Enfin tout eſt d'accord. Et pour ſurcroiſt de joïe.
Damon m'écrit encor par l'homme qu'il m'envoïe
Qu'enfin le Regiment qu'il avoit demandé,
Par ordre de la Cour lui vient d'eſtre accordé.
Ainſi, débaraſſé de toute inquiétude,
Son amour deſormais fait ſon unique étude:
Et cet heureux ſuccez obtenu par ſes ſoins
Me flatte d'autant plus, que je l'attendois moins
Après l'ordre d'un Pere, & l'expreſſe deffenſe
Qui m'avoit interdit juſques à ſa préſence.

JUSTINE.

Pour moi, je n'ai jamais ſceu par qui ni comment
Ils ont pû ſe brouïller: mais naturellement
Je crois qu'à raſſembler toutes les apparences,
On pourroit parier pour l'Homme aux révérences.

ANGELIQUE.

Qui? Philinte?

JUSTINE.

Et qui donc? voſtre Pere aujourd'hui
Ne conſulte, n'entend, ne fréquente que lui.
Lui ſeul dans la maiſon taille, rogne, gouverne.
C'eſt l'ame, le reſſort, & le mobile interne
De tout ce qui s'y fait: que diantre ſcai je moi?
Voulez vous parier une choſe?

ANGELIQUE.

Et bien, quoi?

JUSTINE.

Je pourrois par hazard me tromper: mais je gage
Que le drôle a ſon but, & qu'il vous enviſage
Comme un bien qu'il ſeroit ravi de confiſquer
A ſon tres cher Ami, pour ſe l'hypothéquer.

ANGELIQUE.

Quels contes?

JUSTINE.

Eh, mon Dieu, les yeux comme les nôtres
Sont en fait de Flatteurs moins dupes que les autres;
Et je vous ſoutiens moi, que voſtre Amant tranſi
A fait un pas de clerc en l'amenant ici.

ANGELIQUE.

Tu te trompes te dis-je: & lui-même au contraire
Semble eſtre de Damon l'Interprete ordinaire,
Il me fait tous les jours l'éloge de ſa foi.
Et ſans me prévenir, ſur tout ce que j'en voi
Je n'ai gueres connu d'homme dont les allures
Semblent à cet égard plus nettes & plus pures.

JUSTINE.

Je ſuis voſtre ſervante: & la groſſiereté
D'un bon & franc bourru qui dit la verité,
Me plairoit cent fois mieux que les douceurs polies
De tous ces Complaiſans qui flattant nos folies
Ne ſçavent ce que c'eſt que de penſer tout haut,
Et ſouffient du même air le froid comme le chaut.
Malheur à tout mortel que leur langue apprivoiſe.
Mais voſtre Pere vient. Non c'eſt ſon vieux Ambroiſe.

SCENE SECONDE.

ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

JUSTINE.

TE voilà, mon garçon. Comment va la ſanté?

AMBROISE.

Serviteur.

ANGELIQUE.

Et mon Pere?

AMBROISE.

Il eſt encor reſté....

JUSTINE.

A la Cour?

AMBROISE.

Je vous dis qu'en revenant au giſte...

ANGELIQUE.

Hé bien?

JUSTINE.

Acheve donc.

AMBROISE.

Ho, n'allons pas ſi viſte

L'une après l'autre.

JUSTINE.

Encor, veux tu finir?

AMBROISE.

Tout doux,
Ma mie. A tous Seigneurs tous honneurs, voïez vous.
Madame eſt la maîtreſſe, & vous la chambriere.
Partant, c'eſt à Madame à parler la premiere.

ANGELIQUE.

Qu'as tu fait de mon Pere? eſt il demeuré?

AMBROISE.

Non.
Mais il a rencontré là bas ſon Factoton,
Philinte: & moi j'ai fait trois ou quatre gambades
Pour n'eſtre pas témoin de leurs complimens fades.

JUSTINE.

Cet homme a réſolu d'aſſiéger la maiſon.

ANGELIQUE.

Tu lui veux bien du mal.

AMBROISE.

Elle a morbleu raiſon.
Je ſuis de ſon avis. Ces diſeurs de fadaiſes
Qui chatouïllent les gens pour les faire bien aiſes,
Ne ſont bons qu'a noïer; c'eſt moi qui vous le di.
Je n'ai pas le diſcours éloquent: mais mordi

J'ai

J'ai le cœur bien placé: je ſuis un honneſte homme;
Et je m'appelle Ambroiſe. Un chacun vaut ſa ſomme.
Et baſte.

ANGELIQUE.

C'eſt aſſez. On entre dans la cour.
C'eſt mon Pere lui-meſme.

SCENE III.

ANGELIQUE. JUSTINE. AMBROISE. CHRISANTE. PHILINTE.

CHRISANTE.

AH ma fille bon jour.
Comment ſe porte-t-on ici?

ANGELIQUE.

Fort bien, mon Pere.
Vous voilà quitte enfin de la Cour?

CHRISANTE.

Je l'eſpere.
Voici noſtre tres cher, que j'ai veu devant tous.

PHILINTE.

J'aurois eu grand regret d'arriver après vous.

CHRISANTE.

Ah!

PHI-

PHILINTE.

Quel bonheur pour vous Monſieur ! quelle fortune,
Aprez le long ennui d'une abſence importune,
De vous revoir ici, dans voſtre apartement ;
Et d'y pouvoir jouïr de l'entretien charmant
D'une fille auſſi ſage, auſſi douce, auſſi belle
Auſſi parfaite en tout que cette Demoiſelle.

CHRISANTE.

Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Juſtine ? O quel air ſérieux !
Regardez nous un peu. Malepeſte, quels yeux !
Monſieur, voila la fille, ou je me donne au diable,
Le plus vive de France ; & la plus raiſonnable.

CHRISANTE.

D'accord : mais en revanche, elle a trop de caquet.
Il faut la mettre avec cet autre perroquet.
Quand ils jaſent enſemble, on entendroit à peine
Sonner le carrillon de la Samaritaine.

PHILINTE *éclatant de rire.*

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment ?

PHILINTE.

Ha, ha.

CHRI-

CHRISANTE.

Plaiſt il?

PHILINTE.

Ha, ha.
Ou diantre trouvez vous ces comparaiſons là?

CHRISANTE.

Le mot....

PHILINTE.

Laiſſez moi rire un peu, je vous ſupplie.

CHRISANTE.

Vous trouvez donc?...

PHILINTE.

Comment morbleu? Cette ſaillie
Vaut mieux qu'un apophtégme; & vient très à propos.

AMBROISE *à part.*

Hom, le bon enjoleux.

CHRISANTE.

Ce ſont de petits mots
Qu'on trouve en ſon chemin.... & dont la métaphore...
Me vient ſans y ſonger.... comme la barbe.

PHILINTE *tirant ſes tablettes.*

Encore?
Ah parbleu, celui-ci ne m'échapera pas.

CHRI-

CHRISANTE.

Vous écrivez celà?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Le Judas!

CHRISANTE.

Je ne ſçai pas d'ou vient, mais avec lui me ſemble,
J'ai plus d'eſprit, qu'avec tous les autres enſemble

PHILINTE.

Ma foi, de vos bons mots, un Auteur réjouï
Feroit un excellent Chriſantiana.

AMBROISE *à part.*

Ouï,
Ce ſeroit un beau Livre.

CHRISANTE.

Hai, hai.

JUSTINE *à Angelique.*

La Kyrielle.
Plaiſt aſſez au bon homme.

PHILINTE.

O ça, Mademoiſelle,
Parlons ſans flatterie, avez vous veu jamais
Un teint plus vif, un air plus repoſé, plus frais

Que

Que celui que Monſieur montre ſur ſon viſage?
Imagineroit-on qu'il a fait un voïage?
Et ne ſemble-t-il pas voir un jeune Seigneur
Qui ſort tout parfumé des mains de ſon Baigneur?

CHRISANTE.

J'ai donc bonne couleur?

PHILINTE.

Il faudroit vingt ſaignées
Pour vous pâlir. Je crois, pour moi, que vos années
Vont en rétrogradant; & plus vous avancez
En âge, ſur mon Dieu plus vous rajeuniſſez.

CHRISANTE.

Il eſt vrai que je ſuis d'une paſte aſſez bonne.
Et pourtant certains ſots parlant à ma perſonne,
Sous ombre que j'eſtois Cornette à Saint Godard,
S'en viennent tous les jours me traitter de vieillard.

PHILINTE.

Le beau raiſonnement!

CHRISANTE.

Angelique, Juſtine
Qu'on nous faſſe diſner. Allez.

SCENE IV.

CHRISANTE. PHILINTE. AMBROISE.

PHILINTE.

QUand j'éxamine
Cet adorable objet, il me ſouvient toujours
D'une Sœur qui faiſoit le bonheur de mes jours,
Et de qui la beauté paſſoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'eſt pas mal faite, au moins, noſtre Angélique.

PHILINTE.

C'eſt voſtre vrai portrait. Et depuis quelque tems
Je l'ai fait remarquer à quantité de gens.
C'eſt une reſſemblance auſſi juſte, auſſi rare....

AMBROISE *à part.*

Oui? comme d'une étrille avec une guitare

CHRISANTE.

Eh?

AMBROISE.

Je ne parle pas.

PHI-

PHILINTE.

Une choſe, pour moi,
Que j'admire toujours, c'eſt ce je ne ſçai quoi,
Cet air de qualité, ce feu d'eſprit, qui brille,
Qui diſtingue d'abord toute voſtre famille.
J'ai peine à m'expliquer: mais on s'en apperçoit
Juſqu'aux moindres enfans; & vous touchez au doît
Ce qu'ils ſeront un jour quand l'âge & vôtre exemple
Feront germer en eux une moiſſon plus ample.
Je fus hier au ſoir deux heures environ
Avec voſtre cadet, noſtre petit Baron.
Vous ne croiriez jamais les réponſes jolies,
Les petites raiſons, les petites folies
Dont il nous entretint. Il faut voir, par plaiſir,
Ses thêmes. Dieu me damne, on ne ſçauroit choiſir
De ceux du Précepteur, ou des ſiens.

CHRISANTE.

C'eſt pour rire....

PHILINTE.

Non, la peſte m'etouffe: & ce n'eſt pas trop dire,
Mon Dieu l'aimable enfant, l'aimable enfant!

AMBROISE *à part.*

Fort bien.

Il eſt bégue, & boſſu.

CHRISANTE.

Que chantes tu là?

AMBROISE.

Rien.

PHILINTE.

Mais ma foi, le bon ſang dans les enfans opére.
Et l'on voit bien qu'il eſt le vrai fils de ſon Pére.

CHRISANTE.

Ah point du tout.

PHILINTE.

Mais non: Je parle ingenûment.
Vous ſçavez que je dis aſſez mon ſentiment.
Je ne ſuis point flatteur.

AMBROISE *à part.*

Oh non. Le bon Apôtre!

PHILINTE.

Parmi bien des défauts, & j'en ai plus qu'un autre,
Mon unique vertu, c'eſt d'eſtre un franc gaulois.
Je n'ai point, comme on dit dans noſtre vieux patois,
Le don de ménager les choux avec les chévres,
Et mon cœur, comme on voit, eſt toujours ſur mes lévres.

CHRISANTE.

Il eſt vrai.

PHIL-

PHILINTE.

Je ne fais que recüeillir les voix,
Et dirois vos défauts ſi je vous en ſçavois.
Mais on chante par tout la même litanie.
Et j'eſtois hier encor dans une compagnie
Ou nous convinmes tous qu'il n'eſt point dans Paris
De Gentilhomme orné de talens plus exquis,
Plus leſte.

CHRISANTE.

Ah.

PHILINTE.

Plus ſolide.

CHRISANTE.

Ah, Ah.

PHILINTE.

Plus ſociable,
Plus moderé, plus doux.

AMBROISE *à part.*

Et plus dupe.

CHRISANTE.

Que diable.
Marmotes tu tout ſeul?

AMBROISE.

Je ne dis mot.

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Voilà
Des prodigalitez d'honneur....

AMBROISE.

Mais pour cela
Je n'en penſe pas moins.

CHRISANTE.

Oüais, qu'eſt ceci?

AMBROISE.

J'enrage
Lorſque j'entens mentir avec tant de courage.

CHRISANTE.

Comment traiſtre?

AMBROISE.

Monſieur, quand j'en devrois mourir
C'eſt que, tenez..... enfin je ne ſçaurois ſouffrir
Qu'on ſe moque de vous avec des fariboles,
Et je vois clairement que toutes ſes paroles
Sont des brides à veaux Je n'ai pas la façon
De m'exprimer. Je ſuis un malheureux garçon.
Mais j'ai de la morale; & je fais conſcience
De voir qu'à tout propos un homme vous encenſe,
Et qu'il vous vienne avec des diſcours ſatinez
Bailler de l'encenſoir tout au travers du nez.

Faut

Faut il pas quand on voit les choſes que vous faites
Avoir le diable au corps, pour dire que vous eſtes
Moderé? là, mettez la main ſur le pourpoint.
Nous ne ſommes que trois: ne vous échauffez point.
Je ne dis pas qu'au fond vous ne ſoïez bon homme,
Vous avez un bon cœur, j'en conviens: mais en ſomme,
Vous eſtes quelquefois un vieillard fort ſanguin,
Fort inconſideré, fort brutal.

CHRISANTE.

Ah coquin.
Tu m'oſes dire à moi de ces choſes, en face?

PHILINTE.

Et ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Laiſſez, laiſſez, de grace.
Je ſuis donc un brutal, marouffle?

AMBROISE.

Aſſurément.

CHRISANTE.

Comment belître, encor?

PHILINTE.

Et mon Dieu, doucement.

CHRISANTE.

Non, non; c'eſt un coquin, qui ſans nulle vergogne
S'échappe.... Je ſuis donc un brutal, maiſtre ivrogne?

PHILINTE.

PHILINTE.

Ne voiez vous pas bien que ceci n'eſt qu'un jeu
Pour badiner.

CHRISANTE.

Comment badiner?

AMBROISE.

Non morbleu,
Je ne badine point. Chacun me peut entendre;
Et je dis toujours vrai, quand on me devroit pendre.

CHRISANTE.

Atten, traiſtre, atten moi: Je vai dans un moment
T'apprendre..Allons faquin, qu'on ſorte, & promtement,
Viſte.

AMBROISE.

Vous me chaſſez, parceque je vous nomme
De vos ſurnoms.

CHRISANTE.

Ah traiſtre, il faut que je t'aſſomme.

SCENE

SCENE V.

PHILINTE. CHRISANTE.

CHRISANTE.

CE gueux là me fera malade toſt ou tard ;
Et je ne vis jamais un plus hardi pendard.

PHILINTE.

Il eſt vrai qu'il n'eſt point d'animaux plus ruſtiques
Ni plus impertinens que certains domeſtiques.

CHRISANTE.

C'eſt tous les jours de meſme ; il ne ſçauroit durer
Sans me mettre en colere, & me contrequarrer.

PHILINTE.

Ces petites gens là ſont bien inſupportables.
Plus on les traite bien, plus ils ſont intraitables.

CHRISANTE.

J'ai tous les jours deſſein, depuis prez de vingt ans,
De le mettre dehors.

PHILINTE.

Il en eſt encor tems,
Croïez moi.

CHRISANTE.

Ce coquin! m'oſer dire à moi-même
Que je ſuis un brutal!

PHILINTE.

Ha bon Dieu, quel blaſphême!

CHRISANTE.

Il me ſert aſſez bien, s'il eſtoit mieux reglé.

PHILINTE.

En effet.

CHRISANTE.

Il eſt fou: mais il eſt fort zélé.

PHILINTE.

Perſonne n'eſt parfait.

CHRISANTE.

Il tracaſſe, il diſpoſe,
Il fait tout.

PHILINTE.

Il faut bien ſupporter quelque choſe,

CHRISANTE.

Et, comme je vous dis, je ſerois empeſché,
A trouver un valet qui fut plus attaché.

PHILINTE.

Sans doute. Il faut garder ce garçon là, vous dis-je.
La charité le veut, & le bon ſens l'exige.

D'ailleurs,

D'ailleurs, il eſt fidéle & des plus aviſez.
Mais je vois une porte entr'ouverte. Excuſez.
Voſtre ſanté pourroit en eſtre importunée.
Les rhumatiſmes ſont fort mauvais cette année.

CHRISANTE *à part.*

Voila certainement un bien joli garçon.
Son exemple à chacun doit ſervir de leçon.
Bien-heureux qui pourra devenir ſon Beaupere!

PHILINTE.

Maintenant, tout va bien. Il ſeroit néceſſaire
De mettre un paravent du coſté que voilà.

CHRISANTE.

Vous eſtes trop ſoigneux, trop bon. Laiſſons celà.
Vous connoitrez un jour combien j'y ſuis ſenſible;
Et je ne mourrai pas ingrat, s'il eſt poſſible.
Or ça vous reſterez à diſner avec nous.
Damon doit s'y trouver.

PHILINTE.

Qui? Damon, dites vous?

CHRISANTE.

Oui. J'ai voulu céder aux vœux de ſa famille.
Nous nous ſommes reveus. Je lui donne ma fille.

PHILINTE.

Voſtre fille; fort bien. J'en ſuis tres réjoüi.
à part. Hom, je n'attendois pas ce retour inoüi.

CHRISANTE.

J'avois de cet hymen détourné mes penſées,
Et j'ai toujours trouvé vos raiſons tres ſenſées.
Mais de tous mes amis je me ſuis veu tenter.
Que diantre voulez vous? Je n'ai pû réſiſter
Aux perſécutions de perſonnes que j'aime,
Aux importunitez de ma Fille elle-même.
Elle eſtime Damon: Damon en eſt épris.
Dans ces affaires là le rapport des eſprits
Eſt un point capital.

PHILINTE.

Ouï ſans doute. *à part.* Ah j'enrage.

CHRISANTE.

Mille exemples font voir qu'en fait de mariage
La malédiction ſuit ordinairement
Le peu de ſympatie.

PHILINTE.

Inconteſtablement.

CHRISANTE.

Et lorſque les humeurs compatiſſent entre elles,
Il faut bien ſe paſſer certaines bagatelles.

PHILINTE.

Rien n'eſt plus ſagement conceu ni digéré.
à part. Je créve.

CHRI-

CHRISANTE.

Ainſi je voi que j'ai bien rencontré;
Et que vous approuvez qu'un mariage honneſte...

PHILINTE.

Comment ſi je l'approuve? Il faudroit eſtre beſte.
Et je vous l'aurois, moi, conſeillé, tout de bon,
Si j'avois reconnu.... du coſté de Damon....

CHRISANTE.

Que dites vous?

PHILINTE.

Eh ouï: certain petit langage
Me ſembloit éloigner un peu ce mariage

CHRISANTE.

Comment donc? quel langage?

PHILINTE.

Eh, rien, ſi vous voulez.
Ce ſont des mots en l'air aſſez mal aſſemblez,
Qui ne méritent pas....

CHRISANTE.

Non, non, je ſuis bien aiſe
D'apprendre ce que c'eſt.

PHILINTE.

Mais c'eſt une fadaiſe

Vous

Vous dis-je: & puis qu'enfin vous devez vous unir,
Je ſerois indiſcret de vous en prévenir.

CHRISANTE.

Ma curioſité redouble à ce miſtére.
Je vous conjure encor de ne me plus rien taire.
Vous eſtes mon ami?

PHILINTE.

Je le ſuis; je le doi.

CHRISANTE.

Vous devez donc n'avoir rien de caché pour moi.

PHILINTE.

Puis que vous le voulez, cet ordre m'autoriſe.
Auſſi-bien, dans le fond ce n'eſt qu'une ſottiſe.
Vous ſçavez que je vais en quantité d'endroits,
Et que Damon & moi nous nous trouvons par fois.
En certaine maiſon ou j'eſtois d'aventure,
La converſation tomba ſur la rupture
De l'hymen d'Angélique; & Damon dès l'abord
Nous témoigna tout franc, qu'il s'en conſoloit fort;
Qu'il avoit, il eſt vrai, cherché ce mariage
Parce qu'il y croïoit trouver ſon avantage:
Mais que cela manquant, tout n'eſtoit pas perdu,
Et qu'on répareroit ce malheur prétendu:

Qu'il

Qu'il avoit dès longtems ſi ma memoire eſt bonne,
Certains engagemens avec une perſonne....
Je ne me ſouviens pas comment il l'appella;
Et qu'enfin vous eſtiez d'une humeur..., pour cela,
Diſpenſez moi....

CHRISANTE.

Non, non, l'affaire eſt importante.
D'une humeur?...

PHILINTE.

Mais, mon dieu, d'une humeur ſi flottante,
Si bourrüe... ouï bourrüe, il ſauta le bâton.
Enfin que vous dirai-je? avec ce certain ton
Que vous lui connoiſſez, il nous fit voſtre image
D'un air... qu'eſt il beſoin d'en dire d'avantage?

CHRISANTE.

Ouï dà? Je ſuis charmé de ce petit récit:
Si bourrüe? ah parbleu j'en ferai mon profit.

PHILINTE.

Cela ne vous doit point chagriner, & peut eſtre
A-t-il lâché le mot innocemment.

CHRISANTE.

Le traiſtre!

PHILINTE.

D'ailleurs vous ſçavez bien qu'en fait de Sacrement
Ce n'eſt point à l'amour qu'on s'attache.

CHRI-

CHRISANTE.

Comment?
Dans le tems qu'il me fait parler, qu'il m'amadoüe,
Qu'il paroît tout de feu pour moi?...

PHILINTE.

Ouï je l'avoüe,
Le procédé n'eſt pas des meilleurs qu'on ait veu
Et pour ne point mentir, il faut eſtre pourveu
D'une Philoſophie à la voſtre ſemblable
Pour paſſer de ſang froid...

CHRISANTE.

Non fai de par le diable,
Je ne le paſſe pas de ſang froid. Ah bon dieu!
Que les Hommes ſont faux, & doubles!

PHILINTE.

C'eſt le jeu
Qui ſe joüe à préſent: On ſe flatte, on s'embraſſe,
Et puis... le dos tourné l'on ſe fait la grimace,
Le monde maintenant n'eſt que duplicité.
Vous eſtes plein d'honneur, de foi, de probité.
Défiez vous toujours de la vertu moderne,
Et ſur tout des amis que l'intereſt gouverne.

CHRISANTE.

C'eſt bien dit: & je vois que malgré tous nos ſoins,
Les hommes comme vous...

PHILINTE.

Ne parlez pas au moins
De ce que je vous dis. Je crains fort peu ſa haine
Mais je ſerois fâché...

CHRISANTE.

Ne ſoïez point en peine.
Je ſuis moins imprudent qu'un autre, Dieu merci.
Il vient. Je me retire, & je vous laiſſe ici.

SCENE VI.

DAMON. PHILINTE.

PHILINTE.

HE bonjour, mon ami! bon Dieu que je ſuis aiſe
De vous revoir ici! Comment, par parenthéſe,
S'eſt paſſé le voïage? Embraſſons nous un peu.

DAMON.

De grand cœur.

PHILINTE.

Vous voilà charmant. Comment morbleu?
Cet habit ſemble fait pour ſervir de modéle.
Hé bien, je viens d'apprendre une bonne nouvelle.

DAMON.

Quoi?

PHILINTE.

Que vous épouſez Angélique. Ma foi
Nul n'en eſt, je vous jure, auſſi charmé que moi.
Et d'honneur, en honneur, perſonne à cette affaire
Ne s'intereſſe autant. Je ſors d'avec ſon Pere.
On a parlé de vous de la bonne façon;
Et je ne m'y ſuis pas épargné.

DAMON.

Tout de bon.
Trouvez vous que ſon cœur par ſa bouche s'exprime,
Et vous a-t-il pour moi témoigné quelque eſtime.

PHILINTE.

Mais, ouï dà: je le trouve aſſez de vos amis,
Et ſes diſcours... enfin, je vous avois promis
De vous ſervir. J'ai fait de mon mieux; & mes peines
Comme vous le voïez, n'ont pas eſté trop vaines.

DAMON.

Quelles graces!...

PHILINTE.

Eh fi, vous vous moquez, je croi.
Quand j'agis prez de lui, je travaille pour moi,
Je vous jure; en cela mon mérite eſt modique.
Vous eſtes mon ami: vous aimez Angélique:
Peut-eſtre, avec le tems, pourra-telle à ſon tour
Correſpondre.....

DA-

DAMON.

Comment peut-eſtre? ſon amour
Paroiſt il à vos yeux moins vrai qu'à l'ordinaire?
Et doutez vous?...

PHILINTE.

Eh non, ce n'eſt pas là l'affaire.
Qu'elle vous aime ou non, il s'agit d'épouſer,
C'eſt le point. Le reſtant doit peu vous amuſer.

DAMON.

Mais quoi? Sur le ſoupçon que ce diſcours expoſe,
Il ſemble qu'en ſecret vous ſachiez quelque choſe.
Ne faites point languir mon eſprit affligé,
Parlez. Se pourroit il que le ſien eut changé
Depuis la malheureuſe & bizare deffenſe
Qui m'a de la revoir interdit la licence?
Helas! l'unique bien dont mon cœur ſoit flatté
Dépend je l'avoûerai, de ſa fidelité,
Et ſi je n'ai le cœur, que me ſert la perſonne?

PHILINTE.

Oh, oh, noſtre féal, je crois Dieu me pardonne,
Que vous traittez l'amour ſur le pied des Romans.
Comment diable? Artaméne & tous ſes ſentimens
N'y firent jamais œuvre. Eh mon cher, je vous prie,
De ces rafinemens laiſſons la momerie:

Contentons nous toujours des objets apparens;
Et ne devenons point nous mêmes nos Tyrans.
Qu'eſt il beſoin d'amour quand l'hymen nous aſſemble?
On n'en vit pas moins bien lorſque l'on eſt enſemble.
Au contraire, chacun s'arrange comme il veut:
Et quand on tient la dot, arrive ce qu'il peut.

DAMON.

Ah mon cher, pouvez vous me tenir ce langage?
Penſez vous que ce ſoit l'intereſt qui m'engage?
Non encore une fois, je n'en veux qu'à ſon cœur.
Je ne m'en défens point: je l'aime avec ardeur,
Et ce ſeroit pour moi la plus dure ſouffrance
De ne devoir ſa main qu'à ſon obeïſſance.

PHILINTE.

Mais vraiment, j'ignorois que vous penſiez ainſi.
Et ſi je l'avois ſceu, par mon accez ici
J'aurois pû ſur ce fait découvrir quelque choſe
Entre nous, Angélique à ce que je ſuppoſe,
Voudroit ſe marier pour ſortir de priſon,
Pour eſtre mariée. Elle a de la raiſon,
La contrainte l'ennuïe; & dans ſon eſclavage
Elle ſonge au mari bien moins qu'au mariage.
Ce n'eſt pas qu'après tout cette vocation
Ne puiſſe eſtre un effet de prédilection

Je pourrois me tromper: mais en tout cas, j'eſpére
Qu'il me ſeroit aiſé d'éclaircir ce miſtére.
Vous n'avez qu'à parler: commandez ſeulement.
Car d'en vouloir juger par vous; l'œil de l'Amant
Eſt comme vous ſçavez, plus facile à ſurprendre
Que les yeux d'un Ami qui n'a rien à prétendre.

DAMON.

Ah quel bonheur pour moi, ſi par quelque heureux jour
Vous pouviez de ce doute éclaircir mon amour!
Ce ſeroit m'affranchir du plus cruel ſupplice,
Et je donnerois tout pour païer ce ſervice.

PHILINTE.

Badin! Allez allez, je fais ce que je doi.
Gardons nous le ſecret, & fiez vous à moi.
J'imagine un moïen de ſervir vôtre flame;
Et vous ſçaurez dans peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

DAMON.

Que ne puis-je?....

UN LAQUAIS.

Meſſieurs, on a ſervi.

PHILINTE.

Fort bien.
Allons. Laiſſez moi faire, & ne témoignez rien.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE. FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

OR ſus Monſieur, tandis que dans ſa Galerie
Le bon Chriſante eſt ſeul à rêver, je vous prie
Diſcutons un moment nos petits interêts.
Depuis un an & plus je vous ſers, à mes frais;
Et pour tout entretien, gages & nourriture,
J'ai ſeulement de vous receu l'inveſtiture
De cet honeſte habit, dont vous devez l'argent.
Pour moi, j'ai de finance un beſoin tres urgent,
Je vous l'avoüe; ainſi venons au fait de grace.
Comment prétendez vous que tout ceci ſe paſſe?

PHI-

PHILINTE.

L'Impertinent! voilà ſans doute un beau ſujet
Pour me tirer à part.

FRANCISQUE.

J'ai grand tort en effet.
Ecoutez, j'ai le cœur le plus noble de France
Quand mes appointemens me ſont païez d'avance:
Mais d'abord qu'on me doit, je vous en averti,
Je ſuis un diable, à moins que je ne ſois nanti.

PHILINTE.

Oh tu prens bien ton tems.

FRANCISQUE.

Parbleu ouï, ce me ſemble.
Depuis le jour maudit que nous vivons enſemble,
Je ne vous vois encor de fonds pour ſubſiſter
Que la faveur des ſots qui veulent vous prêter.
Cependant le tems court; les gens s'impatientent,
Le crédit diminüe: & les dettes augmentent.
Entre autres, ce Marchand, pour ces deux mille écus
N'eſt pas homme à vouloir ſe païer de phébus.
Il vous fera coffrer: & dans tous ces orages
Le denoüement ſera que je perdrai mes gages.
Finiſſons. Sauvez moi la ſenſible douleur
De vous faire écroüer, s'il arrivoit malheur.

PHILINTE.

Paix; ne te trouble point, le riche mariage
Qu'ici depuis un mois mon adreſſe ménage,
Va me mettre en état de nous accommoder
Et de marcher par tout ſans rien appréhender.

FRANCISQUE.

Et Monſieur, ce ſont là des contes de grand Mere,
Et vous vous repaiſſez d'une pure chimere.
Vous voulez que Chriſante ait le cerveau perclus
Au point de s'engendrer d'un Cadet, tout au plus,
Qui ne poſſéde rien qu'un peu de bonne mine,
Et dont il ne connoiſt que la ſimple origine?

PHILINTE.

Pauvre eſprit! c'eſt par là, ne le vois tu pas bien,
Que je puis à ſes yeux me parer d'un grand bien,
Et faire, à la faveur de quelques apparences,
Pour des réalitez paſſer mes eſperances.
Mes careſſes, mes ſoins, ma trompeuſe ferveur
M'ont de cet homme là ſceu gagner la faveur;
Et je me vois en droit quand nous ſommes enſemble
De lui perſuader tout ce que bon me ſemble.
A quoi me ſerviroit le talent précieux,
Le don ſurnaturel que j'ai receu des Cieux

De tourner à profit la foibleſſe des hommes?
Tu le ſçais mieux que moi : dans le ſiecle où nous ſommes
L'Amour de la loüange, & l'imbécille orgüeil
De leur foible raiſon ſont l'ordinaire écüeil;
Et j'ai mis le grand art ou je ſuis paſſé maiſtre
A les tromper par là puiſqu'ils le veulent eſtre.
Je ſçai m'accommoder à leurs foibles divers,
Flatter leurs paſſions, encenſer leurs travers.
Sur leurs ſeuls mouvemens je me régle à toute heure,
Sont ils joïeux? je ris: ſont ils triſtes? je pleure.
Et par là, ſans riſquer qu'un peu de bonne foi,
Je les mets hors d'état de ſe paſſer de moi:
J'aſſujettis leurs cœurs, j'aſſervs leur prudence,
Et les enchaîne aux fers de ma condeſcendance.
C'eſt ainſi qu'un eſprit adroit & penétrant
Sçait mettre en intereſt la ſottiſe d'un Grand;
Et cette unique porte, aujourd'hui ſi commune
Sert d'entrée au Palais de la bonne Fortune.
Du métier que je fais tu vois quel eſt le fruit,
Et ce que ma ſoupleſſe au beſoin me produit.
Enfin, qui n'eſt pas né prophéte en ſa patrie,
Doit à ſon mauvais ſort oppoſer l'induſtrie.
Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avoüer.
Mais mille ſots en ont, & je les ſçais loüer

Voilà ma Terre. On doit la cultiver ſoi-même.
Mais le produit en eſt d'une abondance extrême;
Et croi moi mon ami, la vanité des fous
Eſt le fonds le plus ſeur des ſages comme nous.

FRANCISQUE.

J'y conſens: mais malgré voſtre ardeur complaiſante
Voila pourtant Damon d'accord avec Chriſante,
Et mes gages reduits par conſéquent, à rien.

PHILINTE.

Ce raccommodement m'a ſurpris, j'en convien,
Aïant à les broüiller mis toute ma logique
Avant l'éloignement du Pere d'Angélique.
Mais de mon aſcendant je connois le pouvoir.
Nous rajuſterons tout, & je n'ai qu'à vouloir.
N'as tu point remarqué la joïe inexprimable
Qu'il ſentoit, dans le tems que nous eſtions à table,
De mes attentions à conſulter ſon gout,
De mon empreſſement à lui ſervir de tout;
Cette ſérénité lorſque j'ouvrois la bouche,
Et quand Damon parloit, cet air ſombre & farouche.
Je te les garantis plus que jamais broüillez.
Qu'en crois tu?

FRANCISQUE.

Moi? je crois tout ce que vous voulez.
Mais tout cela n'eſt pas de l'argent.

PHI-

PHILINTE.

Oh! que diantre;
Tu te rens importun. Tai-toi. Le bon homme entre.
Nous parlerons d'affaire une autrefois. Adieu.

FRANCISQUE *à part.*

Ma foi, mon cher Patron, ſi ceci dure un peu,
Je ſuivrai le conſeil que m'a donné Juſtine,
Et je vous trahirai, le diable m'extermine.

SCENE SECONDE.

CHRISANTE. PHILINTE.

CHRISANTE.

SANS compliment. Allons: mettez donc s'il vous plaiſt.
O ça nous voici ſeuls; & j'ai grand intereſt
Que voſtre ame à mes yeux ſans nüage s'expoſe.
J'exige donc de vous avant toute autre choſe
Que le cœur ſoit ici ſur les lévres tracé.
Vous ſçavez qui je ſuis voſtre ami.

PHILINTE.

Je le ſçai,
Et ce titre ſur qui tout mon bonheur ſe fonde
M'eſt d'un prix au deſſus de l'Empire du Monde.

CHRISANTE.

Eh, eh, pauvre garçon! Ça parlons entre nous,
Dites, à quel objet vous déterminez vous?
Quel genre de fortune arreſte voſtre envie?
Car encor faut il prendre un parti dans la vie,
Et vous eſtes au tems.....

PHILINTE.

Que ne vous dois-je point,
D'entrer?....

CHRISANTE.

Répondez moi de grace ſur ce point.

PHILINTE.

A vous parler ſans fard, je ſens que mes idées
Ne ſont point là deſſus encor bien accordées,
Et je me trouve meſme en un état moïen,
Qui ne me permet pas de me fixer à rien.
Je ſuis né Gentilhomme, & d'une race antique,
Avec un bien honneſte, il eſt vrai, mais modique.
Aux gens qu'un certain rang tient comme aſſujettis
Pour tenter la fortune, il n'eſt que deux partis,
Le Service & la Cour. Le premier eſt ſtérile
Quand les biens ne ſont pas noſtre premier mobile.
L'autre eſt, vous le ſcavez, gliſſant & périlleux
Pour un homme né franc, ſincére & ſcrupuleux.

Le

Le Ciel ne m'a point fait d'une étoffe aſſez fine
Pour faire un Courtiſan : Je n'en ai ni la mine,
Ni le jeu : je ne ſçai ni mentir, ni ruſer ;
Je fais profeſſion de ne rien déguiſer.
Que voulez vous ? J'ai tort : mais je me rens juſtice ;
Et dans ce païs là, n'eut on que ce ſeul vice,
On ne chemine pas fort viſte aſſurément.
Ainſi, je me renferme à vivre privément.
Trop heureux, de n'avoir à répondre à perſonne
Qu'à quelques vrais Amis que le deſtin me donne.

CHRISANTE.

C'eſt parlé ſenſément : mais un parti plus doux
Pourroit vous convenir : c'eſt l'Hymen. Entre nous,
N'avez vous jamais eu là deſſus rien en teſte.

PHILINTE *à part.*

Ah, ah. *haut.* Non : & tout franc, voici ce qui m'arreſte.
Si j'entrois par l'Hymen dans une autre maiſon,
Je voudrois que l'eſprit de cette liaiſon
Fut un eſprit de paix, de confiance intime,
De cordialité, de tendreſſe & d'eſtime :
Trouver dans un Beaupere un Ami non ſuſpect,
Avoir pour lui d'un fils l'amour & le reſpect.
Point de ces interêts, de ces baſſes vetilles
Qui troublent aujourd'hui tant d'honneſtes familles.

Voilà

Voilà mon caractere. Or vous comprenez bien
Que les tendres douceurs d'un ſi parfait lien
Ne peuvent procéder, pour le rendre durable,
Que d'un fonds d'amitié parfait, inaltérable:
Cela s'en va ſans dire; & moi, j'ai ce malheur,
Je ne ſuis point de ceux qui prodiguent la leur.
Pour vaine qu'elle ſoit, mon cœur en eſt avare,
Je m'attache avec peine; & je vous le déclare
Je ne connois que vous tout naturellement
Pour qui la ſympatie, & quelque jugement
Ait pû faire en mon cœur naître ce qui s'appéle
Veritable reſpect, & veritable zéle.

CHRISANTE.

Ah le bon naturel! Et dites moi, parlez.
Si quelque Ami parfait comme vous le voulez,
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille,
Et vous offroit pour femme ou ſa niéce ou ſa fille,
Que feriez vous?

PHILINTE.

Qui? moi? Mais à vous dire vrai
Comme je n'en ai pas encore fait l'eſſai,
Je ne puis bonnement...

CHRISANTE.

Et non, non, je vous prie
Dites toujours.

PHI-

PHILINTE.

Eh mais, parlant ſans flatterie
J'eſtime qu'on devroit ſe livrer à la foi
D'un veritable Ami.

CHRISANTE.

Bon. Et ſi c'eſtoit moi
Qui d'un pareil deſſein vous fiſſe l'ouverture.

PHILINTE.

Vous?

CHRISANTE *riant.*

Ouï.

PHILINTE.

Vous plaiſantez je croi,

CHRISANTE.

Non, je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver, avoüez le entre nous.

CHRISANTE.

Non, vous dis-je.

PHILINTE.

Comment? vous pourriez, dites vous,
Changer en ma faveur le deſſein politique
De marier Damon & l'aimable Angélique?

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous auriez assez d'autorité
Pour disposer son cœur à cette nouveauté?

CHRISANTE.

Qui m'en empeschoit? Ne suis je pas le maistre?

PHILINTE.

Il est vrai: mais Damon se fâcheroit peut estre.
Vous vous estes encor par de nouveaux sermens
Engagez...

CHRISANTE.

Bon! Voilà de beaux engagemens!
Je n'ai que malgré moi conclu ce mariage.
Ce diable de Damon, pendant nostre voïage
M'a détaché son oncle, un vieillard, qui sous moi
Servoit de volontaire au vieux siége d'Orsoi;
Bon homme: mais j'aurois suivi d'autres mesures
Si je vous avois eu pour régler mes allures.

PHILINTE.

Mon dieu vous vous moquez: vous voïez cent fois mieux
Ce qui convient...

CHRISANTE.

Eh ouï, je suis judicieux
D'accord;

D'accord; je juge aſſez des choſes convenables.
Mais vous voïez de loin vous, de par tous les diables.
Enfin quoi qu'il en ſoit, au fait dont il s'agit
Je dois ſuivre mon gouſt, je crois.

PHILINTE.

Sans contredit.

CHRISANTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'affaire eſt réglée
Là dedans. On ne doit rien faire à la volée.
Et ſans en dire mot, pour un hymen ſi doux
J'avois depuis longtems jetté les yeux ſur vous

PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous plaire;
Et je vous ai toujours honoré comme un Pere:
C'eſt au fils d'obeïr.

CHRISANTE. *tranſporté de joïe.*

Hai, hai. Ça voſtre main.
Allons, embraſſez moi mon Gendre. Dès demain
Vous le ſerez. Je vois par tout ce que j'obſerve
Que vous me chériſſez ſans fard & ſans réſerve.

PHILINTE.

Je ne replique point. Et cet hymen charmant
Me fait plus de plaiſir qu'à vous, certainement

Mais ne craignez vous point qu'en ſecret prévenüe,
Voſtre fille...

CHRISANTE.

Bon bon, ma fille m'eſt connüe
Elle a voulu Damon, quand je l'ai déſiré;
Quand je n'en voudrai plus, elle m'en ſcaura gré.
Tout cela va ſon train. En tout cas, on ſçait faire
Valoir quand il le faut l'autorité de Pere.
Ha, ha. Je vais paſſer chez mon Notaire. Adieu:
Et pour la diſpoſer je reviens en ce lieu.

PHILINTE.

Quelles graces!...

CHRISANTE.

Laiſſons. Dites, je vous conjure,
Qu'on mette mes chevaux. *Seul.* Je viens là de conclure
Un marché qui je crois me fera grand honneur.
Et voilà ce que c'eſt qu'un ſage gouverneur,
Si les Chefs de famille avoient la prévoïance
D'étudier tous ceux dont ils font l'alliance,
Nous verrions, j'en ſuis ſeur, dans les conditions
Régner moins de ſcandale & d'altercations.

SCENE III.

CHRISANTE. ANGELIQUE. JUSTINE.

ANGELIQUE.

EST il permis d'entrer? & ſans eſtre indiſcrete
Mon Pere, oſeroit on troubler voſtre retraite?

CHRISANTE.

Non, je ſongeois...

ANGELIQUE.

Damon nous quitte en ce moment
Le cœur de vos bontez touché ſenſiblement.

CHRISANTE.

Son cœur...

ANGELIQUE.

En vérité vous aime avec tendreſſe,
Et vous ſeriez content de ſa délicateſſe.

CHRISANTE.

Ma ſatisfaction...

ANGELIQUE.

Eſt grande, je le crois,
Et vous avez ſujet d'applaudir voſtre choix.

CHRISANTE.

Mon choix....

ANGELIQUE.

Fait éclater, il faut que je l'avoüe,
La pénétration dont par tout on vous loüe.

CHRISANTE.

Oüais, je vous dis....

ANGELIQUE.

Auſſi, je vous laiſſe aſſez voir
Que je ſouſcris ſans peine aux loix de mon devoir.

CHRISANTE.

Encore?

ANGELIQUE.

Mon aveu, je ne ſaurois m'en taire
A ſuivi de fort près les ordres de mon Pere:

CHRISANTE.

Que diable!

ANGELIQUE.

Et je rens grace, ainſi que je le doi
A toutes les bontez que vous avez pour moi.

CHRISANTE.

Quoi? j'entendrai toujours chanter la même notte?
Mais voïez quelle langue, & comme cela trotte.
Taiſez vous: & laiſſons Damon pour ce qu'il eſt.

ANGELIQUE.

O ciel! & de qui donc parliez vous, s'il vous plaiſt?

CHRISANTE.

D'un homme... qui vaut mieux que lui, ne vous déplaiſe.
Mais nous en réſoudrons tantoſt plus à noſtre aiſe.
Les chevaux ſont ils mis?

JUSTINE.

Ouï.

CHRISANTE.

C'eſt aſſez. Je vais
Sortir pour un quart d'heure. Aïez l'eſprit en paix.
Vous apprendrez tantoſt mes volontez.

SCENE IV.

ANGELIQUE. JUSTINE.

ANGELIQUE.

JUſtine.

JUSTINE.

Madame.

ANGELIQUE.

Voilà donc l'Epoux qu'on me deſtine!

JUSTI-

CHRISANTE.

Mon choix....

ANGELIQUE.

Fait éclater, il faut que je l'avoüe,
La pénétration dont par tout on vous loüe.

CHRISANTE.

Oüais, je vous dis....

ANGELIQUE.

Auſſi, je vous laiſſe aſſez voir
Que je ſouſcris ſans peine aux loix de mon devoir.

CHRISANTE.

Encore?

ANGELIQUE.

Mon aveu, je ne ſaurois m'en taire
A ſuivi de fort près les ordres de mon Pere:

CHRISANTE.

Que diable!

ANGELIQUE.

Et je rens grace, ainſi que je le doi
A toutes les bontez que vous avez pour moi.

CHRISANTE.

Quoi? j'entendrai toujours chanter la même notte?
Mais voïez quelle langue, & comme cela trotte.
Taiſez vous: & laiſſons Damon pour ce qu'il eſt.

ANGELIQUE.

O ciel! & de qui donc parliez vous, s'il vous plaiſt?

CHRISANTE.

D'un homme... qui vaut mieux que lui, ne vous déplaiſe.
Mais nous en réſoudrons tantoſt plus à noſtre aiſe.
Les chevaux ſont ils mis?

JUSTINE.

Ouï.

CHRISANTE.

C'eſt aſſez. Je vais
Sortir pour un quart d'heure. Aïez l'eſprit en paix.
Vous apprendrez tantoſt mes volontez.

SCENE IV.

ANGELIQUE. JUSTINE.

ANGELIQUE.

JUſtine.

JUSTINE.

Madame.

ANGELIQUE.

Voilà donc l'Epoux qu'on me deſtine!

JUSTI-

JUSTINE.

Vos amours ſont ſujets à de grands incidens.

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureuſe!

JUSTINE.

Hom, je crains là dedans
Quelque deſſous de carte, ou je ſuis fort trompée.

ANGELIQUE.

De quel étonnement o ciel! ſuis je frapée!
Quoi? ſans ſe découvrir? ſans me nommer celui
A qui ſa cruauté me deſtine aujourd'hui?
Mais j'apperçoi Philinte; il pourroit m'en inſtruire.

JUSTINE.

Fort bien. Voïons un peu ce qu'il pourra nous dire.

SCENE V.

ANGELIQUE. JUSTINE. PHILINTE.

PHILINTE *à part.*

SON Pere ſort. Il faut un peu l'amadoüer.

ANGELIQUE.

Vous me voïez Monſieur, je puis vous l'avoüer,

Dans

Dans un accablement qui ne ſe peut décrire.

PHILINTE.

Comment donc? Juſte Ciel! Je frémis. Qu'eſt ce à dire?

ANGELIQUE.

Vous ſçavez à quel point Damon m'eſt attaché.
Son amour à vos yeux ne s'eſt jamais caché.
Il ne vous céle rien; vous l'aimez, il vous aime;
Et vous avez cent fois eſté témoin vous même
Des tendres ſentimens que ſon cœur a pour moi,
Et de ceux dont le mien récompenſe ſa foi.

PHILINTE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Le croiriez vous? Tout de nouveau, mon Pere
Dans ſon inimitié contre lui perſévere.

PHILINTE.

Comment diable?

ANGELIQUE.

Et de plus, voilà mon deſeſpoir
D'un autre Epoux, dit-il, il prétend me pourvoir.

PHILINTE.

Encor? Et cet Epoux vous l'a-t-il fait connaiſtre.

ANGELIQUE.

Non pas: mais vous pouvez juger, quel qu'il puiſſe eſtre

Que

Que juſques à ſon nom tout m'en eſt odieux,
Que je le hais à mort, & qu'il n'eſt à mes yeux
Qu'un monſtre qui s'oppoſe à ma plus chére envie,
Et qui fait ſeul obſtacle au bonheur de ma vie.

JUSTINE.

Sans doute. Vous verrez que c'eſt quelque pié-plat
Quelque faux Complaiſant, qui par des airs de fat
Aura de voſtre Pere empaumé la cervelle.
Ah ouï, ma foi, c'eſt bien une fille comme elle
Qu'il faut ſacrifier à ces animaux là?
Qu'en dites vous Monſieur?

PHILINTE.

Eh ouï: j'entens celà.
C'eſt parlé de bon ſens: mais....

ANGELIQUE.

Eh je vous conjure
Au nom de l'amitié, dites: ſur quelle injure
Fonde-t-il un couroux auſſi prompt que le ſien?
Quelles ſont ſes raiſons?

PHILINTE.

Ma foi je n'en ſçai rien.
Vous ſçavez qu'en ſon ſens volontiers il abonde,
Et qu'il agit aſſez ſans conſulter le monde.
Ce que je puis vous dire, & j'oſe l'avancer,

C'eſt

C'eſt qu'il vous aime plus qu'on ne ſçauroit penſer ;
Et que ſur pareil fait non plus que ſur tout autre
Il ne conſultera d'intereſt que le voſtre.
Sa tendreſſe pour vous eſt ſans comparaiſon.

JUSTINE.

Quoi? vous ne trouvez pas hors de toute raiſon
De vouloir engager une fille ſenſée
Dans un maudit hymen contraire à ſa penſée,
Aprez avoir formé par ſon conſentement
Lui-même, tous les nœuds d'un autre engagement.

PHILINTE.

Il a tort.

ANGELIQUE.

Ah Monſieur, ce coup me deſeſpére.

PHILINTE.

Ne craignez rien, allez, vous avez un bon Pére,
Un homme raiſonnable, & qui ne fera rien,
Croïez moi, qu'il ne ſçache y trouver voſtre bien.
Il m'a parlé cent fois de ſa chére Angélique,
C'eſt ſon mot, mais d'un ton ſi fort, ſi pathétique,
Avec des mouvemens ſi doux, ſi gracieux,
Que les larmes ſouvent nous en venoient aux yeux.

JUSTINE.

J'entens-vous voudriez par pure bonté d'ame
La faire renoncer à ſa premiere flame.

PHILINTE.

Eh non: je ne mets point ſa flame en compromis:
Au contraire: Damon eſt trop de mes amis.

ANGELIQUE.

Helas que je le plains! quelle douleur crüelle
Va jetter dans ſon cœur cette triſte nouvelle!

PHILINTE.

Ecoutez, il auroit grand tort aſſurément
S'il n'en témoignoit pas un vif reſſentiment.

ANGELIQUE.

Son cœur ne s'attend guére au coup qui le menace.

PHILINTE.

Pour moi, je me connois, j'en mourrois à ſa place.

ANGELIQUE.

J'en juge par moi même, & ne m'en défens point,
Je ſuis de ce malheur touchée au dernier poinct.

PHILINTE.

Quelle fidelité! quelle nobleſſe d'ame!
Quelle douceur charmante! En verité Madame,
C'eſt une belle choſe, & bien rare en ce jour
De voir dans voſtre ſéxe un courage, un amour,
Dont le noſtre entre nous, ne fut jamais capable;
Et rien à mon avis ne ſeroit plus coupable,
Qu'un homme qui pourroit par ſa légéreté
Trahir tant de conſtance & de ſincerité.

ANGELIQUE.

J'entens rentrer mon Pere. Avant qu'il me déclare
Ses derniers ſentimens ſur cet hymen bizare,
Daignez le prévenir. Je ſçai voſtre pouvoir,
Et vous avez déja relevé noſtre eſpoir.
De grace arrachez lui cette funeſte envie.
Je m'en reſſentirai tout le tems de ma vie.

PHILINTE.

Helas vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Sur tout n'oubliez pas
De lui repréſenter le tort, que ce faux pas
Lui feroit dans le monde, après les aſſurances
Dont il a de Damon flatté les eſpérances.

PHILINTE.

Je ferai tout au mieux.

ANGELIQUE.

Je vais me retirer
De peur qu'il ne me vienne encor déſeſperer
Je laiſſe à voſtre zéle à regler toute choſe,
Et ce n'eſt qu'en vous ſeul que mon eſpoir repoſe

PHILINTE.

Laiſſez faire.

JUSTINE *à part.*

Voilà ce qu'on appelle ailleurs
Donner ſon coffre fort à garder aux voleurs.

PHILINTE *ſeul.*

Par ma foi, tout ceci n'eſt pas mal ridicule.
Pour l'intereſt de quatre il faut que je ſtipule,
Un Rival, un Beaupére, une Maitreſſe, & moi.
Tout homme en pareil cas doit commencer par ſoi.
Le bon eſprit le veut & la raiſon l'ordonne.
Du coſté que voici la chance n'eſt pas bonne.
Mais de celui du Pére, on peut ſe ménager
Quelque honneſte Traité qui puiſſe l'engager.
En cas de changement, ce ſera ma reſſource;
Et ſi je n'ai la fille, au moins j'aurai la bourſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHRISANTE. ANGELIQUE.

CHRISANTE.

JE vous le dis encor ſans tant parlementer,
Ce n'eſt plus ſur Damon que vous devez compter,
Et pour nous expliquer en parole ſuccinte
Je veux que dès demain vous épouſiez Philinte.
C'eſt un joli garçon celui là; vertubleu!
J'ai le don Dieu merci de m'y connoiſtre un peu.
L'autre eſt un farfadet, qui ſans ceſſe s'admire,
Et ne regarde pas les gens, pour ainſi dire.
Quand il vient en viſite, ou qu'il diſne chez nous,
Il croit que tout conſiſte à jaſer avec vous.
Il ne parle qu'à vous, n'a d'yeux que pour les voſtres,
Et n'écoute jamais ce que diſent les autres.
Mais celui ci, ha, ha; c'eſt un homme arreſté,
Et qui remarque tout; garçon de qualité

De

De plus. Enfin, demain je prétens....

ANGELIQUE.

Quoi, mon Pere?

C'eſt Philinte pour qui....

CHRISANTE.

Tout beau: point de colére,
S'il vous plaiſt: N'allez pas vous figurer au moins
Que le deſſein que j'ai ſoit l'effet de ſes ſoins.
Je ne dois ſon aveu qu'à ſa tendreſſe extrême:
Car c'eſt le meilleur cœur!... Il m'a ſoutenu même
Que je devois choiſir Damon pluſtoſt que lui.
Mais aprez les propos que j'ai ſçeus d'aujourdhui
Je ne ſuis pas ſi ſot.

ANGELIQUE.

Ah daignez le connaiſtre
Il m'aime, & je ſçai bien qu'il ne ſera pas maiſtre
De ſon chagrin mortel.

CHRISANTE.

Oui ouï de ſon chagrin.
Vous ne connoiſſez pas encor le pélerin.
Son deſſein eſt tout pris; & pareille fadaiſe
Ne l'empeſchera pas de dormir à ſon aiſe.

ANGELIQUE.

Quoi mon Pere?....

CHRI-

CHRISANTE.

Voila comme l'on vous endort,
Jeuneſſe téméraire, & vous prenez d'abord
Pour de l'argent comptant les ſornettes frivoles,
D'un blondin ſéducteur qui n'a que des paroles.
Mais moi je vais au fait. Les barbons comme nous
Ne prennent point le change, &...

ANGELIQUE.

Damon, dites vous?...

CHRISANTE.

Eſt engagé d'ailleurs à certaine perſonne,
Il s'en vante tout haut, & ne vous trouve bonne
Qu'au deſſein d'arrondir le peu de bien qu'il a.

ANGELIQUE.

Lui, qui tantoſt encor?....

CHRISANTE.

Chanſons qui tout celà
Il ſe moque de nous; & dans ce mariage
Il ne cherchoit, dit-il, que ſon pur avantage.
Mais je lui ferai voir, ou je veux eſtre nul,
Qu'il s'eſt morbleu trompé dans ſon petit calcul.
J'attens à cet effet qu'Ambroiſe ici m'ameine
Le Banquier qui demeure à la place prochaine

Allez:

Allez: préparez vous à m'obeïr.

ANGELIQUE.

Ah ciel!

SCENE II.

CHRISANTE. PHILINTE.

CHRISANTE.

LA voila diſpoſée, & douce comme miel.
Je ne ſçai ſi Philinte.... Ah c'eſt lui qui s'avance
Oüais, il me paroiſt bien plongé dans le ſilence
Il rêve. Qu'eſt ce donc mon Gendre? qu'avez vous?

PHILINTE.

Par ma foi; voulez vous que je diſe? Entre nous
J'ai l'eſprit inquiet plus qu'à mon ordinaire

CHRISANTE.

Comment donc? & ſurquoi?

PHILINTE.

Je ſongeois à l'affaire
Dont nous parlions tantoſt. Dites moi: voſtre eſprit
Sur cet engagement ne vous a-t-il rien dit?

CHRI-

CHRISANTE.

Quoi donc? que voulez vous que mon eſprit me diſe?

PHILINTE.

Je ne ſçai: mais je crains que dans cette entrepriſe
Voſtre amitié pour moi ne vous ſéduiſe un peu,
Et je vois, puiſqu'il faut vous en faire l'aveu,
D'invincibles raiſons contre cette alliance.

CHRISANTE.

D'invincibles raiſons?

PHILINTE.

Ouï: quelque violence
Que je doive me faire, à tout conſiderer,
Je crois que le plus court eſt de me retirer.

CHRISANTE.

Vous retirer? pourquoi?

PHILINTE.

Mille choſes, vous dis-je,
Impoſent à mon cœur une loi qui l'afflige.
Premierement, il faut ſe mettre à la raiſon,
Angélique a l'eſprit prévenu pour Damon;
Et vous ſçavez qu'un cœur que ſon amour poſſéde....

CHRISANTE.

Ouï? n'eſt ce que cela? J'y ſçais un bon reméde.
Je ne la prétendois marier que demain;

Et dès ce ſoir je veux que vous aïez ſa main.
Voila comme je fais, moi.

PHILINTE.

Mon dieu, je vous prie,
Ne précipitons rien. Voulez vous qu'elle crie
Qu'on la rend malheureuſe, & que voſtre pouvoir...

CHRISANTE.

Bon, malheureuſe! Oh, oh, je lui ferai bien voir
Que quand un Pere parle, il faut qu'on obeiſſe.

PHILINTE.

Sans doute: c'eſt un droit fondé ſur la juſtice.

CHRISANTE.

Je voudrois bien pour voir qu'elle eut la viſion
De croire s'oppoſer à ma déciſion.

PHILINTE.

La régle le défend, & la régle eſt fort bonne.

CHRISANTE.

Je ſçai ce qu'il lui faut beaucoup mieux que perſonne,
Et ce n'eſt point à moi de prendre ſes leçons.

PHILINTE.

Il eſt vrai; ce ſont là de tres fortes raiſons,
Et vous montrez en tout un bon ſens que j'adore:
Mais enfin....

CHRI-

CHRISANTE.

Comment, mais? Voudriez vous encore
Me parler de Damon, après le beau portrait...

PHILINTE.

Eh, veritablement, ce n'eſt pas trop le fait
D'un homme tel que vous, je le ſçai, je l'avoüe.

CHRISANTE.

Il ne ſera pas dit qu'un homme qui me joüe
Soit l'Epoux de ma fille; & je dois prudemment
La faire revenir de ſon égarement
Les Enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible
Que l'imbécillité d'un Pere trop fléxible.

PHILINTE.

Que ce mot eſt bien dit! quelle ſolidité.
Quel ſens, quelle énergie! Ah ſi j'avois eſté
Dans ma jeune ſaiſon conduit par un tel Pere,
Mort de ma vie!...

CHRISANTE *riant.*

Allez, allez, laiſſez nous faire.
Si jamais la raiſon régle ſes ſentimens,
Je vous ſuis caution de ſes remercimens.

PHILINTE.

Je le crois comme vous: ouï la choſe eſt probable,
Auſſi n'eſt ce pas là le point inſurmontable.

Mais parlons: mettez vous en ma place un moment.
L'honneur eſt delicat. Puis je civilement
M'oppoſer au deſſein que Damon fait paraiſtre?
C'eſt à lui que je dois l'honneur de vous connaiſtre:
Honneur, plus eſtimable & plus doux à mes yeux
Que tout ce que la Terre a de plus precieux.
Et j'irois, pour le prix d'un ſi rare ſervice
De ſes prétenſions traverſer la juſtice?
C'eſt ce que concevroit, ou pourroit concevoir
Le Monde, qui ſouvent décide ſans ſçavoir.
On diroit que je ſuis un Ami peu fidelle.

CHRISANTE.

On diroit mal. La choſe eſt toute naturelle,
Et chacun ſur cela doit penſer comme nous.

PHILINTE.

Ouï, mais chacun eſt il auſſi ſenſé que vous?
Ne connoiſſez vous pas le monde & ſes uſages?
Les fous parlent plus haut quelquefois que les Sages.
Pour moi je donnerois la moitié de mes jours
Pour nous mettre tous deux à couvert des diſcours.
Car enfin je me ſens pour vous, je le confeſſe,
De ces tranſports qui vont juſques à la foibleſſe;
Et c'eſt ſur quoi mon cœur ne peut ſe raſſurer,
S'il falloit que le ſort vint à nous ſéparer,

Je ne ſongerois plus, dans ma douleur profonde
Qu'à quitter pour jamais le commerce du Monde.

CHRISANTE.

Je ſuis preſt â pleurer, tant je ſuis attendri.
Allez vous ſçavez peu combien je vous chéri,
Et vous m'affligeriez plus que je ne puis dire
Si vous ne conſentiez à ce que je déſire.

PHILINTE.

Helas de tout mon cœur. Pour moi je ne veux rien
Que ce que vous voulez. Cherchons quelque moïen
D'ajuſter cette affaire avec la bienſéance,
Vous jugerez de moi par mon obéïſſance.

CHRISANTE.

Hé bien voïez, cherchez. Ce que c'eſt que d'avoir
L'ame trop attachée aux régles du devoir!

PHILINTE.

A tout prendre, on pourroit s'il eſtoit néceſſaire
Trouver une façon de colorer l'affaire.

CHRISANTE.

Et quelle?

PHILINTE.

Quand Damon me fit venir ici
Vous n'eſtiez point encor, ce me ſemble, éclairci
Du deſſein qu'il avoit d'épouſer Angélique.

CHRI-

CHRISANTE.

Non.

PHILINTE.

Ainſi je pourrois prévenir la critique
En diſant que j'eſtois avec vous engagé
Avant qu'à cet Hymen lui-même il eut ſongé.

CHRISANTE.

Eh oüi; cela répond à tout.

PHILINTE.

Non, je m'abuſe
Car on me repondroit: c'eſt une foible ruſe
Quels témoins avez vous pour nous le garentir?
Quelle preuve? A cela qu'aurois-je à repartir?
Je paſſerois encor pour un menteur à gage;
Et ce ſeroit bien pis. A moins qu'un témoignage
Irrécuſable, & franc de toute objection
Ne ſervit à prouver cette allégation.

CHRISANTE.

Hé bien, ceux qui diront que c'eſt un ſtratagême
Renvoïez les à moi. J'appuïerai tout moi-même.

PHILINTE.

Vous y voilà. Jamais rien ne fut mieux ſauvé.

CHRISANTE.

Eh? ce petit détour n'eſt pas trop mal trouvé.

PHI-

PHILINTE.

L'Invention ſans doute eſt toute des meilleures.

CHRISANTE.

Je ne vais point chercher minuit à quatorze heures.

PHILINTE.

Dans un Conſeil d'Eſtat, ou je m'y connois peu,
Deux teſtes comme vous nous feroient voir beau jeu.

CHRISANTE.

La peſte!

PHILINTE.

Ce n'eſt pas, qu'on ne pût encor dire,
Car vous ſçavez juſqu'ou va l'eſprit de ſatire,
Que ce ſeroit un mot entre nous concerté,
Une excuſe forgée, un trait prémedité
Dont nous voulons tous deux éblouïr le vulgaire.

CHRISANTE.

Oh dame, je ne ſçai donc plus comme il faut faire.

PHILINTE.

Attendez Le ſecret conſiſte ſeulement,
Comme vous avez dit, à prouver hautement
Que j'eſtois engagé pour l'hymen d'Angélique
Long tems avant Damon.

CHRISANTE.

La choſe eſt ſans réplique.

PHI-

PHILINTE.

Et ſi je vous faiſois quelque billet.... hé là
De ces billets.... mon dieu comment dit on celà?
Quand pour faire une choſe on traitte avec un homme
Sous la condition de païer une ſomme.

CHRISANTE.

Un dédit?

PHILINTE.

Eſt celà ce qu'on nomme un dédit?
Je ne ſçai. Dédit ſoit. Si donc par un écrit
Datté de tems là pour fuir toute vetille
Je m'obligeois à vous d'épouſer voſtre fille,
A peine de païer, dix mil écus en or
Par exemple?

CHRISANTE.

Il eſt vrai: mais il faudroit encor
Que j'en fiſſe un pareil: Si non....

PHILINTE.

Voilà le diable;
Et je ne penſois pas au plus indiſpenſable
J'ai la teſte ſi lourde en fait d'affaire.

CHRISANTE.

Eh mais
Ce que vous dites là ne ſeroit pas mauvais.

En

En effet, en montrant ma promeſſe & la vôtre
Dans un double dédit, ſigné de part & d'autre
Avant que j'euſſe appris les deſſeins de Damon,
Nous ſerions en repos ſur le qu'en dira-t-on.

PHILINTE.

Croïez vous?

CHRISANTE.

Comment donc? la ruſe eſt admirable.

SCENE III.

CHRISANTE. PHILINTE. AMBROISE.

AMBROISE *à part.*

CE diable de Banquier eſt un homme introuvable.
Mais que vois je? Toujours ici, matin & ſoir?
Quels diantres de ſecrets peuvent ils donc avoir?

CHRISANTE.

Je ſuis ravi d'avoir attrapé cette idée.
Et ma fille en ſera bien mieux perſuadée
D'abandonner Damon ſelon mon juſte arreſt,
Quand on lui fera voir un ſi grand intereſt.

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Comment diable? En voici bien d'une autre.

CHRISANTE.

Je veux dès aujourd'hui chaſſer ce bon Apôtre
Et faire l'autre hymen demain tout au plus tard.

PHILINTE.

C'eſt fort bien dit: mais chut.

CHRISANTE.

Que fais tu là pendart?

AMBROISE.

Ce que j'y fais? Je vous écoute.

CHRISANTE.

Ah miſérable!
Coquin! traiſtre!

AMBROISE.

Eh ouï, ouï, faites bien l'agréable.
Je vien d'entendre là des diſcours fort jolis.
Monſieur, Monſieur, ſçachez que qui ſe fait brebis
Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
D'avoir eu ſi long tems des Flatteurs à vos trouſſes.

PHILINTE.

Vous perdez le reſpect, bon homme.

AMBROISE.

Le reſpect?

Je

Je ne vous en dois point. Si je vous ſuis ſuſpect
C'eſt parce que j'inſtruis ce bon vieux Gentil-homme
Qui ne voit pas plus loin que ſon nez le pauvre homme.

CHRISANTE.

Si je prens un bâton.....

AMBROISE.

Morbleu je ne crains rien,
Et je fais mon devoir comme un homme de bien.
Vous eſtes le Seigneur le plus ingrat....

CHRISANTE.

Le traiſtre!

PHILINTE.

Mais on ne parle point de la ſorte à ſon maiſtre.
Mon cher.

AMBROISE.

Eh maugrébleu! je ſçai ce que je dis;
Et je n'ai pas beſoin de prendre vos avis.

CHRISANTE.

Encor?

AMBROISE.

Tout ſon babil n'eſt qu'une hapelourde
Pour vous faire en douceur avaler quelque bourde.

CHRISANTE.

Tien ſi tu ne te tais....

PHILINTE.

Mon dieu, point de couroux.
Achevons noſtre affaire, & tranquilliſez vous.

CHRISANTE.

Oui, c'eſt bien dit. Entrons. Rens grace a ton bon Ange
Que j'aïe affaire ailleurs.

SCENE IV.

AMBROISE.

C'Eſt une choſe étrange
De voir comme mon Maiſtre a l'eſprit mal tourné!
Au lieu de profiter de mon ſens rafiné,
Il ſe fâche toûjours, il s'échauffe, il tempeſte.
C'eſt ce maudit Flatteur qui lui tourne la teſte.
Ah que ce Philoſophe avoit un bon cerveau
Qui diſoit qu'un Flatteur eſt comme le Corbeau
Qui cageole un Renard pour avoir ſon fromage.
Morbleu, je ne veux plus rien lire d'avantage.
J'ai trop d'eſprit.

SCENE V.

AMBROISE. DAMON.

DAMON.

VOïons ſi Philinte eſt ici,
Et ſachons ſi pour moi ſes ſoins ont réüſſi.

AMBROISE.

Ah c'eſt vous. J'en reſſens une joïe incroïable.

DAMON.

N'as tu point veu Philinte?

AMBROISE.

Eh ouï de par le diable,
Je l'ai veu; je l'ai veu vous dis-je, & qui pis eſt,
Entendu.

DAMON.

Comment donc?

AMBROISE.

Couvrez vous s'il vous plaiſt.
Je vais vous régaler d'un ſecret....

DAMON.

Qu'eſt ce a dire?

AM-

AMBROISE.

Je vous le diſois bien qu'il vouloit vous ſéduire,
Et que ce gaillard là n'avoit ni foi ni loi.

DAMON.

Je ne te comprens point.

AMBROISE.

Je me comprens bien moi.
J'entens ce que je dis, & je ſuis un vieux Reiſtre....
Eh ouï, riez, riez. Philinte avec mon Maiſtre
Vous préparent enſemble un petit inpromptu
Qui vous fera bien rire autrement.

DAMON.

Que dis tu?

AMBROISE.

Je dis que je les ai ſurpris en conférence
Qui faiſoient leur complot, parlant par révérence
Affin de vous ſouffler votre femme.

DAMON.

Comment?

AMBROISE.

Et pour l'accomoder d'un autre, inceſſament.

DAMON.

O ciel!

AMBROISE.

J'ai voulu même avec un cœur ſincére

Donner

Donner quelques conſeils à ſon bourru de Pére:
Mais il a pris ſon pli, dit l'autre, & je voi bien
Que toutes mes leçons n'en feront jamais rien.

DAMON.

Philinte trameroit une action ſi noire!
Cela n'eſt pas poſſible, & je n'en puis rien croire.
As tu bien entendu?

AMBROISE.

Parbleu s'il eſtoit là
Je le lui ſoutiendrois à lui-même.

SCENE VI.

DAMON. AMBROISE. PHILINTE.

PHILINTE *tenant un papier.*

VOilà
Ce que je demandois. Mais que vois je? La peſte
Ceci n'eſt pas mon compte.

AMBROISE.

Ah, ah, voici le reſte
De noſtre écu. Je veux n'eſt pas faire à demi.
Tenez Monſieur, voila voſtre dupe d'Ami
A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille

Comme

Comme vous lui voulez débaucher noſtre fille.

DAMON.

Quoi? vous me trahiſſez? vous mon ſeul confident?
Vous de tous mes amis l'ami le plus ardent?

PHILINTE *ſe prenant à rire.*

Ah, ah, ah.

DAMON.

Dans le tems qu'à ſervir ma tendreſſe
Voſtre feinte amitié devant moi s'intéreſſe
Vous ménagez pour elle un autre engagement?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

DAMON.

Plaiſt il?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

DAMON.

Comment?
Prétendez vous tourner la choſe en raillerie?
Et croïez vous?...

PHILINTE.

Ah, ah, permettez que j'en rie.
L'homme le plus ſenſé que j'aïe encor connu
De cette force là ſe montrer prévenu?

Ah, ah, ah: par ma foi je ne ſçai que vous dire
Mais je ne puis ſonger à celà ſans en rire.

DAMON.

Comment? vous prétendez juſtifier....

PHILINTE.

Fort bien.
Juſtifier. Le mot eſt fort bon, j'en convien.
Juſtifier. Parbleu j'en ai l'ame ravie:
Et je voi bien qu'il faut que je me juſtifie.

AMBROISE.

Nous aurons encor tort nous autres, ſur ma foi.
Vous eſtes bas Normand volontiers?

DAMON.

Donnez moi
Quelque éclairciſſement du moins, je vous conjure.

PHILINTE.

Ah pour cela d'accord: vous ſçaurez l'aventure.
Mais le lieu n'eſt pas propre à ſemblable entretien.
Il eſt certains ſecrets ou.... vous m'entendez bien:
Et le Seigneur Ambroiſe a trop de complaiſance
Pour vouloir qu'un ſecret s'explique en ſa préſence
Nous paſſerions chez lui pour gens trop indiſcrets.

AMBROISE.

Palſanbleu, je n'ai pas beſoin de vos ſecrets.

Vous pouvez en uſer tout comme bon vous ſemble.
Qui veut eſtre trompé le ſoit. Faites enſemble
Comme vous l'entendrez. Je ſuis voſtre valet.
Je vous baiſe les mains.

SCENE VII.

PHILINTE. DAMON.

PHILINTE.

Ça, venons au fait.
Dites: n'eſt il pas vrai que voſtre promtitude
M'a preſque ſoupçonné de peu d'exactitude?

DAMON.

Eh parbleu, quand un homme affirme ſans détour...

PHILINTE.

Doucement. Permettez que je gronde à mon tour.
Vous eſtes trop ſenſé, trop clairvoïant, trop ſage,
Je le ſçai, pour rien croire à mon deſavantage:
Mais à gens comme nous, il n'eſt jamais permis
D'écouter ce qu'on dit contre de vrais Amis;
Et je méritois bien que ſur l'état des cauſes
Vous priſſiez un peu ſoin d'approfondir les choſes.

DAMON.

Mais enfin.....

PHILINTE.

Mais enfin, je crois que juſqu'ici
Vous ne m'avez point pris en défaut, Dieu merci;
Et je vous ai, je penſe, aſſez donné de preuves
Que j'ai pour vous un cœur à toutes les épreuves.

DAMON.

Je m'étonnois auſſi qu'aprez tant de bienfaits
Vous puſſiez démentir....

PHILINTE.

Au contraire; & jamais
Je n'ai pour vous ſervir fait voir tant d'induſtrie.

DAMON.

Comment donc?

PHILINTE.

Vous l'avez oublié, je parie.
Mais que diable eſt celà? Comme ces gens d'eſprit
Sont diſtraits? Ce matin ne m'avez vous pas dit
Que ce ſeroit pour vous la plus dure ſouffrance
De devoir Angelique à ſon obeïſſance,
Pluſtoſt qu'à ſon amour? Et ne m'avez vous pas
Chargé de vous tirer de ce tendre embarras?

DAMON.

Sans doute: il m'en ſouvient.

PHILINTE.

Eh bien voilà l'affaire.
J'ai de ce petit doute entretenu ſon Pere,
Entendez vous. J'ai cru lui faire voſtre cour
En lui prouvant par là l'excez de voſtre amour.
Le bon homme a paru tout ravi de m'entendre.
Parbleu je ſuis charmé, m'a-t-il dit, que mon Gendre
Sçache accorder ainſi l'amour & la raiſon.
Voilà comme j'aimois dans ma jeune ſaiſon.
Ce que vous dites là m'eſt d'un fort bon augure
Pour la félicité de leur chaîne future;
Et cet hymen doit eſtre en douceurs tres fécond.
J'en ſuis ſeur. Là deſſus j'ai pris la bale au bond:
Et j'ai dit franchement que l'amour d'Angélique.
Me paroiſſoit pour vous un peu problématique.
Il s'eſt trouvé piqué de ce diſcours. Et moi,
A-t-il repris dabord, j'engagerois ma foi
Que toute ſa vertu, que toute ma puiſſance
Ne pourroient rien gagner ſur ſon obéïſſance,
Si j'obligeois ſes vœux à quelque autre lien.
J'ai parié que non, comme vous jugez bien.
Dans le moment, j'ai veu monter ſur ſon viſage

Un feu... vous connoiſſez l'humeur du perſonnage.
Bref, je veux, m'a-t-il dit, vous en rendre certain.
Et nous avons conclu que juſques à demain
Il feroit fort ſemblant de vous eſtre contraire,
Et lui propoſeroit l'hymen imaginaire
D'un Epoux prétendu, dont ſans doute il fera
Un Heros, un.... enfin tout ce qu'il vous plaira:
Affin que ſon refus dont je vois qu'il ſe flatte
Nous faſſe voir, dit-il, qu'elle n'eſt point ingrate,
Et qu'elle n'en doit rien à voſtre loïauté
En fait de ſentimens & de fidélité.

DAMON.

Eſt-il poſſible? O ciel! que ce récit me charme!
Et que mal à propos j'aurois la moindre allarme
D'une ſi généreuſe & ſincére amitié!

PHILINTE.

Vous voïez; quand on ſçait les choſes à moitié,
On juge toujours mal. Ce vieux rêveur d'Ambroiſe
Eſt venu juſtement ſur la fin de la noiſe:
Et n'aïant attrapé que quelques mots confus
Qu'il a pris de travers peut eſtre, là deſſus
Le bon homme a bâti ſon idée indigeſte.
Car c'eſt le meilleur fou du monde: mais du reſte
Petit eſprit.

DAMON.

Sans doute; auſſi dans un inſtant
J'ai reconnu l'erreur....

PHILINTE.

Eh ouï, ouï; mais pourtant
Vous avez balancé quelque tems en vous même.
J'ai des yeux. Ecoutez c'eſt un mauvais ſyſtême
Que de juger du cœur des autres par le ſien,
Et l'homme bien ſenſé croit tout, & ne croit rien.
Parceque l'on ſe ſent un cœur plein de droiture,
On croit que tous les cœurs ſont de même nature:
Et ce n'eſt pas celà. Ce que je vous en dis
N'eſt pas dans le deſſein de troubler vos eſprits:
Mais je vois bien des gens qui vous font bonne mine,
Et qui ne ſont rien moins que ce qu'on s'imagine.
Baſte: ſongez ſur tout que le pire venin
Eſt celui des ſerpens du genre féminin.

DAMON.

Comment? eſt ce quelqu'un que voſtre eſprit ſoupçonne?
Et Juſtine?....

PHILINTE.

Mon dieu, je ne nomme perſonne:
Mais je connois le monde, & j'entens les diſcours.
Du reſte, s'il eſt vrai que vous ſoïez toujours

Dans

Dans le tendre deſſein d'éprouver Angélique,
Je vous demande en grace un peu de politique.
Car vous concevez bien qu'un ſecret éventé
Romproit tout le miſtére entre nous concerté.

DAMON.

Je n'ai garde vraîment. J'ai trop d'impatience...

PHILINTE.

Chriſante m'avoit fort ordonné le ſilence
Mais je n'ai pas le don de rien falſifier.

DAMON.

Vous eſtes un ami qu'on ne peut trop païer;
Et je ne vois que vous....

PHILINTE.

Mon dieu, voici Juſtine.
Sauvons nous, croïez moi. Cette fille eſt trop fine
Pour des gens comme nous, & je gagerois bien
Qu'elle vient pour ſonder voſtre eſprit & le mien.

SCENE VIII.

DAMON. PHILINTE. JUSTINE.

JUSTINE.

AH vous voilà, Meſſieurs: le cas eſt favorable.

Hé

Hé bien, Monſieur Damon, voſtre ami charitable
Des nouvelles du jour vous a-t-il informé?

PHILINTE *bas à Damon.*

Paix.

DAMON.

Non, je ne ſçai rien.

JUSTINE.

J'en ai le cœur charmé.
Ho bien, apprenez donc qu'un Rival vous ſupplante,
Et que tout de nouveau le bon Monſieur Chriſante
De ſa fille, prétend que vous vous ſépariez.

PHILINTE *à Damon.*

Que vous avois je dit?

DAMON.

Diable!

JUSTINE.

Vous en riez?
C'eſt bien-fait. Demandez à cet Ami ſincére.
Il ſera mon garant: car c'eſt lui...

PHILINTE.

Ouï, ma chére,
C'eſt moi-même. Damon le ſçait tout comme vous.
Et l'amitié n'en eſt pas moins vive entre nous,
Comme vous le voïez.

JUSTINE.

La choſe eſt héroïque,
Et je n'aurois pas crû qu'il fut ſi pacifique

DAMON.

Mais non vraiment. J'en ſuis au deſeſpoir au moins.

PHILINTE.

Allons, venez, venez. Nous avons d'autres ſoins.

DAMON.

Adieu, ma chere Enfant. Ne perdez point courage.

PHILINTE.

Belle Juſtine, adieu. Soïez toujours bien ſage.

SCENE IX.

JUSTINE. ANGELIQUE.

JUSTINE.

QUE diantre eſt tout ceci? Par ma foi je m'y pers.
Rêvai-je? J'ai pourtant les yeux aſſez ouverts
Voici pour ma Maitreſſe un fort vilain problême.

ANGELIQUE.

N'ai-je pas veu Damon?

JUSTINE.

Il ſort à l'inſtant même

Madame, & m'a laiſſée à ne vous point mentir,
Dans un étonnement dont je ne puis ſortir.

ANGELIQUE.

Ah, tu n'as pas encore appris à le connaiſtre.
Le croirois tu ma fille? Il me trompoit le traiſtre.
Mon Pere me l'a dit. Il aime en d'autres lieux.

JUSTINE.

Ah le méchant coquin! J'ouvre à preſent les yeux;
Et ne m'étonne plus s'il eſtoit ſi tranquille.

ANGELIQUE.

Et quels ſont ſes diſcours? La feinte eſt inutile;
Et s'il croit m'impoſer par un zéle apparent,
Il ſe trompe.

JUSTINE.

Ah ma foi, de l'air dont il s'y prend
Je ne vois dans ſon fait apparence ni feinte.
Je viens de le trouver tout ſeul avec Philinte;
Et j'ai pris ce tems là pour mettre l'entretien
Sur le nouveau travers de voſtre Pére.

ANGELIQUE.

Hé bien?

JUSTINE.

Ils ſe ſont mis à rire; & m'ont tous deux quittée
En ſe moquant de moi, comme d'une hébêtée.

ANGELIQUE.

L'infidéle! voilà mon doute décidé.

JUSTINE.

Pour moi, je n'entens rien à tout ce procedé.

ANGELIQUE.

Ah Juſtine! il n'eſt rien d'aſſuré dans le Monde,
Et le cœur le plus ferme eſt moins ſtable que l'onde.

JUSTINE.

Ouï: mais nous avons beau connoiſtre le terrain.
Les hommes en amour marchent toujours leur train,
Et ne peuvent non plus, quand nous ſommes gripées,
Se paſſer de tromper, que nous d'eſtre trompées.

ANGELIQUE.

Rentrons. Je mets au pis leurs diſcours captieux;
Et les hommes ſont tous des monſtres à mes yeux.

Elle rentre.

JUSTINE.

Ouï, ouï. Nous connoiſſons ces ardeurs inquietes.
Hom. Voſtre cœur n'eſt pas ſi diable que vous faites.
La ſotte paſſion que celle des Amans!
Que d'imbécillitez! de chagrins! de tourmens!
Si la fiévre d'Amour avoit quand il nous berce
Ses jours intermittens comme la Fiévre tierce,
On feroit ces jours là honteux juſqu'à l'excez
Des ſottiſes qu'on fait quand on eſt dans l'accez.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE. JUSTINE.

ANGELIQUE.

CEſſe de m'en parler. Ta peine eſt ſuperflüe

JUSTINE.

Mais Madame....

ANGELIQUE.

Non, non, me voilà réſolüe
J'épouſerai Philinte avec tranquillité.

JUSTINE.

Vous rêvez que je croi.

ANGELIQUE.

Le ſort en eſt jetté

JUSTINE.

Et ſi Damon venoit à rentrer dans lui-même?

ANGELIQUE.

Ah c'eſt ou je l'attens. Ma paſſion ſuprême

Eſt de lui faire voir ſur quel ton je le prens,
Et combien ſes mépris me ſont indifferens.
Il n'apprendra jamais à quoi je me deſtine,
Sans venir s'expliquer: & c'eſt alors Juſtine
Que j'aurai le plaiſir de me vanger de lui
De braver ſes chagrins, d'irriter ſon ennui,
Et de lui témoigner par un mépris tranquile
Que je ſuis inſenſible autant qu'il eſt fragile.
Si tu le vois au moins, fai lui bien concevoir
Que je ſuis reſolüe à ſuivre mon devoir,
Que j'obéïs ſans peine aux ordres de mon Pere,
Et que loin de céder à la moindre colére,
Mes ſens ne t'ont jamais paru moins ébranlez.

JUSTINE.

Il faudra donc mentir, puiſque vous le voulez.

ANGELIQUE.

Ah!

SCENE

SCENE II.

ANGELIQUE. JUSTINE. CHRISANTE. PHILINTE.

PHILINTE.

NOn Monſieur ſouffrez que je vous le redise:
Je vous parle peut eſtre avec trop de franchiſe.
Mais je mourrois pluſtoſt que d'avoir le malheur
D'expoſer voſtre fille à la moindre douleur.
Je me ſens là deſſus des fraieurs ridicules.

CHRISANTE.

Bon, bon, vous vous moquez d'avoir de tels ſcrupules.

PHILINTE.

Mais ouï, j'ai ſur celà, j'en demeure d'accord,
Des principes outrez, qui m'ont ſouvent fait tort.
Duſſai-je m'expoſer à perdre une Couronne,
Je ne puis eſtre heureux aux dépens de perſonne.

CHRISANTE.

Quels ſentimens d'honneur! Aucun ne penſe ainſi.

PHILINTE.

Je ne ſuis pas fâché de me trouver ici

Pour

Pour pouvoir m'expliquer devant Mademoiſelle.
Car enfin, je le ſens, je ſuis indigne d'elle.

CHRISANTE.

Fi donc.

PHILINTE.

Mais point du tout. Damon eſt gracieux.
Il a des qualitez: voſtre fille a des yeux....

ANGELIQUE.

Moi, Monſieur? Trouvez bon que l'on vous déſabuſe.

PHILINTE.

Ah parbleu, ſur celà je vous demande excuſe
Je ne ſçais pas ſur quoi vous fondez vos dégouts:
Mais nos Dames n'ont pas le cœur fait comme vous;
Et.....

ANGELIQUE.

Mon dieu ouï, je ſçais ſa conqueſte nouvelle;
Il eſt fort à la mode.

PHILINTE.

Oh tant, Mademoiſelle
Ma foi ce garçon là réüſſira partout,
Et la ville & la Cour ſeront du même gout.

ANGELIQUE.

Qu'il réüſſiſſe ou non, pour moi je l'abandonne.
Qui cherche à plaire à tous ne doit plaire à perſonne.

PHI-

PHILINTE.

Ah, Monſieur, que ce mot eſt divinement dit!
En comprenez vous bien la fineſſe & l'eſprit?
Qui cherche à plaire à tous ne doit plaire à perſonne.
Quelle force! Pour moi voila ce qui m'étonne.

CHRISANTE.

Je vous le diſois bien, ma fille a l'eſprit fort.

PHILINTE.

Elle tient bien de vous de ce coſté.

CHRISANTE.

D'accord.

PHILINTE.

Enfin Mademoiſelle, il eſt bon de s'entendre.
De voſtre bonheur ſeul mon bonheur peut dépendre
Premierement. Du reſte, à quoi bon ſe flatter?
Je me connois. Par où puis-je vous mériter?
Que trouve-t-on en moi? quelque peu de franchiſe,
Une ame à ſes devoirs parfaitement ſoumiſe,
Des ſentimens, un cœur tendre & paſſioné:
Voila tout. Au ſurplus, je ſuis aſſez borné.

JUSTINE *à part.*

Le fourbe!

CHRISANTE.

Vous voïez comme la modeſtie
Avec le vrai mérite eſt toujours aſſortie.

PHI-

PHILINTE.

De dire que mon cœur ſans en eſtre jaloux
Pourroit vous voir paſſer dans les bras d'un Epoux
Dont la félicité me rendroit miſerable,
Il ne faut point mentir, je n'en ſuis pas capable.
Car enfin, ce n'eſt point pour dire une fadeur,
Quand je vis de vos yeux éclater la ſplendeur
Je me rendis d'abord: je l'avoüerai ſans honte.

CHRISANTE.

Entendez vous cela? hé?

PHILINTE.

Mais au bout du compte
S'il faut que l'infortune accable l'un de nous,
J'aime infiniment mieux que ce ſoit moi que vous.

CHRISANTE.

Ah l'honneſte garçon! Hé bien que vous en ſemble?

ANGELIQUE.

Helas, il s'en faut bien que Damon lui reſſemble.

CHRISANTE.

Ah c'eſt un petit fourbe, un petit animal.....

PHILINTE.

Ha mon Dieu, devant moi n'en dites point de mal.
Croïez moi, l'apparence eſt ſouvent peu fidelle.
On vous aura forgé.... tenez Mademoiſelle

Je crois que dans le fond il vous aime toujours.

ANGELIQUE.

Vous l'a-t-il dit, Monſieur?

PHILINTE.

Mais ouï: dans le diſcours
Je vois qu'il ſe ménage aſſez, je vous aſſure.
Et ce ſeroit vouloir combler toute meſure....

JUSTINE.

Mais vous qui nous parlez avec tant de bonté?
Puis je vous demander ſi c'eſt par charité
Que vous feignez d'aimer celle qu'on lui deſtine.

PHILINTE.

Quoi vous me querellez, adorable Juſtine?
Moi qui ſuis voſtre ami, moi que vous connoiſſez...

CHRISANTE.

Taiſez vous, s'il vous plaiſt, ſotte.

PHILINTE.

Laiſſez, laiſſez.
Vous ne l'entendrez point parler à la volée.
Je vous la garantis fille auſſi deſſalée....
Je connois quelque peu mes gens, en général.

JUSTINE.

Il eſt vrai, mais vos gens vous connoiſſent fort mal.

PHI-

PHILINTE.

Ah, ah, ah. Sur mon Dieu voilà de ces ſaillies
Qu'on ne ſçauroit païer, tant elles ſont jolies.
Vous trouverez fort peu de filles, croïez moi,
Avec tant d'agrément & tant de bonne foi.

CHRISANTE.

Ouï, mais je ne veux point de tant de gentilleſſe.

JUSTINE.

Moi? Je n'ai d'interêts que ceux de ma Maîtreſſe.

PHILINTE.

Vous voïez: c'eſt le cœur qui parle. Oh pour cela
Vous pouvez vous fier à cette fille là.

CHRISANTE.

Suffit. Je ſuis ravi, ma fille, de connaître
Qu'enfin vos ſentimens ſont tels qu'ils doivent eſtre.
Allez. Dans quelque tems vous ſçaurez mieux encor
Combien un Pere ſage eſt un rare tréſor.
Mais Damon vient. Il faut que je le congédie

PHILINTE.

J'y veux eſtre préſent, pour voir la Comédie.

SCENE III.

CHRISANTE. PHILINTE. DAMON.

DAMON.

QUE ne puis-je, Monſieur, aquitter mon devoir
De toutes les bontez que vous me faites voir?

CHRISANTE.

Qu'eſt ce à dire?

DAMON.

Ouï, Monſieur, cette épreuve authentique
Que vous faites pour moi de l'amour d'Angélique
Eſt de tous vos bienfaits....

CHRISANTE.

Quel galimathias
Faites vous là de grace?

PHILINTE.

Eh ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Je voudrois bien ſcavoir...

PHILINTE.

Vous vous ferez malade.

CHRI-

CHRISANTE.

Parlez donc s'il vous plaiſt? quelle eſt cette boutade?

PHILINTE.

La colére eſt un mal mortel à la ſanté.

DAMON.

Oüais, je ne comprens pas....

PHILINTE.

Ouï, c'eſt la verité.
Et j'ai veu de couroux cent perſonnes ſaiſies
Gagner en s'échauffant de bonnes pleureſies.

CHRISANTE *fort en colere.*

Ho bien, ſans m'échauffer ni m'émouvoir le ſang,
Monſieur me permettra de lui dire tout franc
Qu'il me fera plaiſir de ceſſer ſes pourſuites,
Et de nous épargner l'honneur de ſes viſites.

DAMON.

Moi, Monſieur?

CHRISANTE.

Ouï vous-même en propre original.

DAMON.

Qu'ai-je donc fait Monſieur, pour me traitter ſi mal?

PHILINTE.

Hé mon Dieu l'un pour l'autre aïons quelque indulgence.
Faut il vivre toujours en meſintelligence?

CHRI-

CHRISANTE.

Ce que vous avez fait?

PHILINTE.

C'eſt un ſi grand bonheur
De s'entendre, & de vivre enſemble en gens d'honneur.

DAMON.

Je ne mérite point un compliment ſi rude;

PHILINTE.

C'eſt ce que je diſois: tout n'eſt qu'incertitude.

DAMON.

Et perſonne, je crois, n'oſeroit ſoutenir...

PHILINTE.

Sans doute. On ne doit point ſe laiſſer prévenir.
Le Monde n'eſt rempli que de mauvais génies,
Et tout n'eſt aujourd'hui que fourbe & calomnies.

CHRISANTE.

Parbleu, vous m'avez dit vous-même...

PHILINTE.

Eh ouï vraiment
Je l'ai dit. Il ſe peut trouver certainement
De fideles Amis, des gens de conſcience
A qui l'on peut donner toute ſa confiance.
Mais ils ſont peu communs, je vous le dis encor;
Et tout ce qui reluit, croiez moi, n'eſt pas or.

à Damon.

à Damon.

Je fais ce que je puis pour deſenfler ſa rate

à Chriſante.

C'eſt aſſez. Vous avez parlé comme un Socrate.

à Damon.

Ne lui répondez rien, & laiſſez faire à nous.

à Chriſante.

Suffit. Tous ces détails ſont au deſſous de vous.

CHRISANTE.

C'eſt fort bien dit. Adieu Monſieur: on vous dégage
Des nœuds embaraſſans d'un fâcheux mariage.
Ma fille ne veut plus d'un tel adorateur.
Prenez voſtre parti là deſſus. Serviteur.

SCENE IV.

DAMON. PHILINTE.

DAMON.

QU'eſt ce donc que j'entens, & quel eſt ce miſtére?

PHILINTE.

Vous m'en voïez ſaiſi d'une telle colére
Que je ne puis parler: & je ne vous dis rien
De ce que j'ai ſouffert durant cet entretien.

DA-

DAMON.

Quoi? dans le même jour, dans l'inſtant ou vous même
Vous venez m'exalter ſa bienveillance extrême....

PHILINTE.

Vraiment vous n'avez eu que des fleurs; & tantoſt
J'ai ſoutenu pour vous un furieux aſſaut.

DAMON.

Mais encor, quel motif, quelle raiſon l'oblige?...

PHILINTE.

C'eſt ce que je travaille à découvrir, vous dis-je
Vous avez près de lui des ennemis fâcheux.

DAMON.

Ciel! verrai-je toujours traverſer tous mes vœux?

PHILINTE.

On vous trahit.

DAMON.

Quoi donc?

PHILINTE.

Sous ombre de ſervices
On vous rend en ſecret de fort mauvais offices.

DAMON.

Allons, je veux ſçavoir d'Angélique....

PHILINTE.

Ah vraiment,

Vous

Vous feriez un beau coup. Gardez vous bien....

DAMON.

Comment
Que je m'en garde bien?

PHILINTE.

N'eſt ce pas aſſez faire
D'eſſuïer en un jour tout le travers du Pére?
Sans expoſer encor vos mouvemens jaloux
Au mépris de la Fille.

DAMON.

Ah que me dites vous!

PHILINTE.

Ah mon ami, que c'eſt un étrange Protée
Croïez moi, que le cœur d'une fille éventée!

DAMON.

Qu'ai-je ouï? Juſte ciel!

PHILINTE.

Je vous le diſois bien
Que qui veut bien compter ne doit compter ſur rien;
Et j'avois quand ſoupçon de tout ce qui ſe paſſe,
Quand je vous en parlois.

DAMON.

Expliquez vous de grace.

PHILINTE.

Son Pére eſtoit tantoſt, comme je vous ai dit,
Le plus content du monde, & même dans l'eſprit,
La croïant un bijou d'amour & de conſtance,
De voir juſqu'ou pourroit aller ſa réſiſtance
En feignant un moment de renoncer à vous,
Et de l'aſſujettir au choix d'un autre Epoux.

DAMON.

Hé bien?

PHILINTE.

Je ne ſçai pas quelle mouche nouvelle,
Ou pluſtoſt quel Démon a piqué leur cervelle;
Mais le Pére, la Fille, & vous l'avez pû voir,
En un moment, tout a changé du blanc au noir.
Je les ai rencontrez qui ſe donnoient carriere,
Et qui dauboient ſur vous de la bonne maniere;
Le Pere fulminant en homme tranſporté,
La fille ricanant auſſi de ſon coſté.
Somme toute, elle l'a prié juſques aux larmes
De bannir de ſes yeux l'objet de ſes allarmes;
Et ſur le premier mot d'un autre engagement,
Elle a dabord tôpé tres amiablement.

DAMON.

Quel coup de foudre, o ciel! quelle affreuſe ſurpriſe!

PHI-

PHILINTE.

Excuſez ſi je parle avec trop de franchiſe.

DAMON.

La perfide!

PHILINTE.

Il eſt vrai.

DAMON.

Me cacher ſans remors
Des ſentimens ſi bas ſous de ſi beaux dehors!

PHILINTE.

C'eſt une choſe horrible.

DAMON.

Aprez tant de conſtance,
De tendreſſe, de ſoins, & de perſéverance!

PHILINTE.

C'eſt elle. Car pour lui je le connois tres fort.
C'eſt un homme quinteux; mais qui revient dabord;
Et peut eſtre demain après tout cet eſclandre
Viendra-t-il vous prier de devenir ſon gendre.

DAMON.

Moi? je n'en ferai rien, je ſuis trop offenſé,
Et l'ingrate...

PHILINTE.

Ecoutez, ce n'eſt pas mal penſé.

Ceci ſe denoûera: mais pour finir l'hiſtoire
Faites un peu le fier ſi vous me voulez croire.
Que diable! un galant homme, eſtimé comme vous,
Approuvé dans le Monde, & bien venu de tous,
Eſt il fait pour ſouffrir l'éternelle bouraſque
D'une jeune Coquette & d'un Vieillard fantaſque?
Vous avez voſtre part dans ce qui s'eſt paſſé:
Mais j'y ſuis proprement le plus intereſſé.
Auſſi, dans mes diſcours ils ont pû le connaiſtre
J'en ſuis ſcandaliſé plus qu'on ne ſçauroit l'eſtre;
Et ſoit dit entre nous, je n'attens plus ici
Qu'un prétexte à ſortir d'avec tous ces gens ci.

DAMON.

Il eſt vrai: mais helas, je me ſens pour ma peine
Engagé dans les nœuds d'une trop forte chaîne.
Toute indigne qu'elle eſt d'un cœur comme le mien,
Je l'aime.

PHILINTE.

En verité, mon cher, je vous plains bien.

DAMON.

Il faut que de ce pas j'aille me ſatisfaire
Je m'en vais la trouver, la confondre.

PHILINTE.

Au contraire.

Gardez

Gardez vous de marquer le moindre déſeſpoir;
Et ſoïez s'il ſe peut quelques jours ſans la voir.
Vous connoiſſez l'humeur des femmes : mépriſantes
Quand on leur laiſſe voir trop d'amour : complaiſantes
Des qu'on lâche le pied : qui veut les retenir
Doit paroiſtre toujours preſt à les prévenir.
Tendreſſe empreſſemens, ardeurs toujours nouvelles,
Tout cela va fort bien, tant qu'elles ſont fideles
Mais dès que la douceur engendre le mépris,
Alors faites leur voir que chacun vaut ſon prix,
Que l'on ſcait de ſon cœur ménager l'équilibre,
Et que pour eſtre Amant on n'en eſt pas moins libre.

DAMON.

Ouï vous avez raiſon, je l'avoüe, & je voi
Que c'eſt le ſeul parti qui ſoit digne de moi.

PHILINTE.

Si vous voulez pourtant lui faire quelque avance,
Je le veux bien.

DAMON.

Non, non, j'en vois la conſéquence,
Et je lui veux montrer que mes vœux ſuſpendus...
Elle vient.

PHILINTE.

Ah fuïez, ou nous ſommes perdus..

SCENE

SCENE V.

PHILINTE. DAMON. ANGELIQUE.

DAMON.

VOus ne m'attendiez pas en cette conjoncture,
Madame?

ANGELIQUE.

Ah, ah, c'eſt vous? Non Monſieur, je vous jure.

PHILINTE.

Oh, oh, vous le prenez ſur un ton bien aigri;
Et voilà ſur un rien bien du charivari.
On diroit, à vous voir cet eſprit de chicanne
Que vous eſtes brouïllez tout de bon, Dieu me damne.

DAMON.

Moi? non. Madame a pris ſon parti ſur ce point.
J'ai pris le mien auſſi.

PHILINTE.

Je n'en diſconviens point.
Mais pour ne vouloir pas s'épouſer, il me ſemble
Qu'on ne doit pas laiſſer de vivre bien enſemble.
Cela ſeroit plaiſant ſi l'on eſtoit ſoumis
A s'unir par l'hymen, parce qu'on eſt Amis.

On

On ne pourroit s'aimer que par devant Notaire.
Et cependant, on voit que c'eſt tout le contraire.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas mon deſſein, ſi vous m'avez compris
D'acheter l'amitié de Monſieur à ce prix.

DAMON.

J'entens. C'eſt s'expliquer ſans détour ni menſonge.
Et l'on ne m'avoit dit que trop vrai....

PHILINTE.

Quand j'y ſonge
C'eſt peut eſtre le cas le plus particulier
Qui puiſſe ſe trouver dans tout le Monde entier,
De voir que deux eſprits égaux en politeſſe,
En merite, en douceur, en vertus, en ſageſſe,
Ne puiſſent toutefois avec tout leur effort
Sympatiſer enſemble & ſe trouver d'accord.

DAMON.

D'autres cœurs n'auront pas la même antipatie.

ANGELIQUE.

Sans doute; & c'eſt de quoi je ſuis bien avertie.

PHILINTE.

Pour celà, j'ai cent fois fait mes reflexions
Sur ce bizare effet des conſtellations.
Car enfin, le rapport d'humeur & de genie

Semble

Semble devoir des cœurs établir l'harmonie;
Et cependant...

DAMON.

Non, non, le Ciel entre nous deux
Ne mit aucun rapport: j'en ſerois bien honteux.

ANGELIQUE.

De ces conformitez mon ame eſt garentie
Grace au Ciel. Je ſerois indigne de la vie.

PHILINTE.

Oui dà? vous prétendez vous quereller? Fort bien.
Oh ma foi, pour cela je n'en ſouffrirai rien.

DAMON.

De grace apprenez moi, comme il faut que j'excuſe...

PHILINTE.

Non, non, je ne veux point que le monde m'accuſe
De vous avoir laiſſé venir en ce débat
A des extrémitez qui feroient de l'éclat.

DAMON.

Je voudrois ſeulement ſçavoir....

PHILINTE.

Eh non, vous dis-je
Entre gens du commun tout cela ſe corrige:
Mais diable! chez des gens comme vous élevez
Les paroles vont loin, ſi vous ne le ſçavez.

ANGE-

ANGELIQUE.

Monſieur peut dire tout ſans me faire d'injure.

PHILINTE.

Ah ma foi, je devine à préſent l'encloüeure,
Et je n'ai pas beſoin d'appeller les Docteurs
Pour voir ce qui produit ces petites hauteurs.
Vous agiſſez en gens qui ſongent de plus belle
A ſe rapatrier en ſe cherchant querelle.
Madame, convenez que le fait eſt ainſi,
Et que c'eſt le ſeul but qui vous retient ici.

ANGELIQUE.

Moi, vous m'accuſeriez d'une telle baſſeſſe?
Il faut vous détromper. J'ai tort, je le confeſſe;
Et je rentre chez moi pour guérir pleinement
Ceux qui pourroient avoir le même ſentiment.

Elle s'en va.

DAMON.

Ah cruelle....

PHILINTE *le retenant.*

Laiſſez. Point de plainte frivole.
Noſtre ruſe a joüé ſon jeu ſur ma parole..
Vous voïez quel chagrin vient de ſaiſir ſon cœur
Lorſqu'elle vous a veu parler avec froideur.

DAMON *à part.*

Oüais, quel ſoupçon cruel s'éleve dans mon ame!

SCENE VI.

DAMON. PHILINTE. JUSTINE.

JUSTINE *a Philinte.*

CHriſante vous attend. Il eſt avec Madame.

PHILINTE.

Où ſont ils?

JUSTINE.

Au jardin. Ils vous font appeller.

PHILINTE.

Ouf, reſpirons. Adieu, je m'en vais leur parler,
Et ce ſoir vous ſçaurez quel deſtin eſt le vôtre.
Sortez de ce coſté, je vais entrer de l'autre. *Il ſort.*

JUSTINE.

Oh par ma foi, Monſieur le fourbe, c'eſt aſſez,
Et vous n'en eſtes pas encore ou vous penſez.
Demeurez, vous, avec voſtre petit air rogue.
J'ai oüi de la dedans tout voſtre dialogue,
Et j'ai compris d'abord par tous ſes mouvemens
Qu'il tâchoit d'éluder les éclairciſſemens.
J'ai voulu l'écarter pour vous tirer de preſſe,
Et vous donner moïen d'appaiſer ma Maitreſſe.

DAMON.

J'ai bien peur que mes yeux ne s'ouvrent à la fin.

JUSTINE.

Certainement il faut eſtre un homme bien fin
Pour traitter ſon Rival comme un ami ſolide.

DAMON.

Mon Rival! Juſte Ciel qu'entens je? Ah le perfide!

JUSTINE.

Modérez vos tranſports. Noſtre homme aura ſon fait.
Nous le démaſquerons. Il a certain valet
Qui me fait les doux yeux, & qui volontiers cauſe.
J'ai déja commencé d'en tirer quelque choſe:
Et puisqu'il faut flatter, nous flatterons auſſi.
C'eſt un fort bon métier: mais il eſt Dieu merci
D'un pratique aiſée; & telles que nous ſommes
Nous nous en eſcrimons encor mieux que les Hommes.
Mais nous perdons ici noſtre tems à jaſer.
Voſtre Maiſtreſſe eſt ſeule; allez vous excuſer.
Tâchez par vos ſermens de diſſiper ſa crainte.
J'entens monter. Entrez, vous dis-je. C'eſt Philinte.

SCENE VII.

JUSTINE. PHILINTE.

PHILINTE.

CHriſanre, m'a-t-on dit, ſortoit dans le moment.

JUSTINE.

Il ſe ſera laſſé d'attendre, apparemment.

PHILINTE.

Et Damon?

JUSTINE.

Je ne ſçais. Il eſt parti, je penſe.
On s'embarraſſe ici fort peu de ſa préſence.

PHILINTE.

Les Amans ne ſçauroient vivre ſans ſe gronder.
Je revenois exprès pour les raccommoder.

JUSTINE.

Oh vous n'y feriez rien, que de l'eau toute claire.

PHILINTE.

Eſt il poſſible?

JUSTINE.

Oh ouï.

PHI-

PHILINTE.

C'eſt une étrange affaire.
Angélique eſt fâchée à ce que je puis voir?

JUSTINE.

Horriblement. Cela ne ſe peut concevoir

PHILINTE.

L'obligeante Juſtine appaiſera l'orage.

JUSTINE.

Moi, Monſieur? Point du tout. Je le hais à la rage.

PHILINTE.

Ouï dà? Mais en effet, j'ai ouï certains rapports.

JUSTINE.

Aſſurément. Je vais redoubler mes efforts
Pour tacher d'affermir ſon ame chancelante.
Adieu, mon cher Monſieur, je ſuis voſtre ſervante

PHILINTE *ſeul.*

Oh parbleu, maintenant tout le monde eſt pour nous.
Et les choſes ont pris un chemin aſſez doux.
Pourſuivons: & tandis que le ſort eſt propice,
Par noſtre activité prévenons ſon caprice.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE. UN LAQUAIS.

PHILINTE.

CHrisante n'est donc pas encore de retour?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur, il a dit qu'il alloit faire un tour
Auprès de son Banquier.

PHILINTE *seul.*

Bon, voilà nostre affaire.
Et moi, je suis d'avis d'aller chez le Notaire,
Et de faire signer le Contract dès ce soir.
Dans le cas où je suis on ne peut trop prévoir;
Et souvent le hazard jaloux de la prudence
Des plus sages projets démonte la cadence.

SCENE

SCENE II.

PHILINTE. FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

AH Monſieur, vous voilà. Je vous cherche en tous lieux.

PHILINTE.

Qu'eſt ce donc? d'où te vient cet air miſterieux?

FRANCISQUE.

Je vien vous avertir comme c'eſt mon office,
Que ce Juif de Marchand vous pourſuit en Juſtice,
Et que ce bourru là ſans aucune pitié
De ſes deux mille écus prétend eſtre païé!

PHILINTE.

Au diable l'animal! Eſt ce là ta nouvelle?

FRANCISQUE.

Patience. En voici d'une autre bien plus belle.
En vertu d'un papier, il cherche les moïens
De ſe faire païer ſur vous & ſur vos biens.
Et comme vous n'avez d'autre effet ſaiſiſſable
Que voſtre individu, ce Corſaire implacable
A réſolu, dit-on, avec ſes Conjurez

De

De vous faire ſaiſir par tout ou vous ſerez.

PHILINTE.

La peſte! Je voi bien qu'il faut changer de game.
D'ou tiens tu cet avis?

FRANCISQUE.

Son Facteur, dont la femme
Entre nous, a pour moi quelque peu de bonté,
M'eſt venu raconter le fait par charité.

PHILINTE.

Fort bien. Et n'as tu pas eu l'eſprit de lui dire
Qu'après le mariage....

FRANCISQUE.

Eh vous me faites rire.
Ils ſont tous là deſſus plus mécréans que moi.

PHILINTE.

Il faut pourtant calmer ce faquin là, ma foi.
Qu'en dis tu mon enfant?

FRANCISQUE.

Et vous?

PHILINTE.

Oh ouï ſans doute,
Il le faut appaiſer, abſolument. Ecoute.
Va le voir, & di lui qu'il faut inceſſament
Qu'il te donne pour moi, cent piſtoles.

FRAN-

FRANCISQUE.

Comment?

PHILINTE.

Je dis que j'ai beſoin de quelque cent piſtoles.

FRANCISQUE.

Ah, ah, l'invention eſt toute des plus foles
Sont ce là vos ſecrets pour appaiſer les gens?

PHILINTE.

Parbleu comment veux tu qu'on prenne mieux ſon tems?
Chriſante veut ce ſoir terminer ſon ouvrage.
Il faut bien quelque argent un jour de mariage,
Et quand on n'en a point, je crois ſans héſiter
Que le plus grand ſecret eſt celui d'emprunter.

FRANCISQUE.

Ouï vous avez raiſon. On ne peut mieux conclure.
Allez donc le trouver: & ſi par aventure
Vous revenez ici par le même chemin,
Je vous tiens des mortels le mortel le plus fin.

PHILINTE.

Oh vraiment, aujourd'hui j'ai bien plus d'une affaire.
Il faut premierement aller chez le Notaire:
Et d'ailleurs je n'ai pas à perdre un ſeul moment.
Va le trouver, te dis-je; & pour nantiſſement
Voila certain dédit de trois mille piſtoles

Qui lui garantira l'effet de mes paroles.
C'eſt de l'argent comptant. Remets lui cet écrit.
Entens tu? C'eſt ainſi que les hommes d'eſprit
Sçavent ſe démeſler des rencontres diverſes,
Et du ſort inconſtant prévenir les traverſes.

FRANCISQUE *apres avoir leu.*

Dix mil écus morbleu! Mais, Monſieur, ce billet...

PHILINTE.

Quoi?

FRANCISQUE.

Ne feroit il point quelque peu contrefait?
Vous amuſeriez vous à ce métier funeſte.

PHILINTE.

Le ſot! va, cours, te dis-je, & j'aurai ſoin du reſte.

SCENE III.

FRANCISQUE.

DIX mil écus! Ceci m'eſt diablement ſuſpect.
Le Patron du logis eſt homme circonſpect:
Qui plus eſt, ce billet ſi je ſçai m'y connaiſtre
Paroiſt eſtre datté de deux mois; & mon Maiſtre
Pendant tout ce tems là ne m'en a ſonné mot.

Hom,

Hom, ceci pourroit bien n'eſtre encor qu'un brûlot.
Ce diable d'homme là fait tant de perſonnages.
Baſte: mais je crains fort d'en eſtre pour mes gages.
Ah que ſi je trouvois maintenant quelque emploi,
Ou quelque occaſion qui fut digne de moi!
Mais ma foi je vois bien qu'en ce ſiécle hypocrite
Le bonheur n'eſt point fait pour les gens de mérite.

SCENE IV.

FRANCISQUE. JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

C'Eſt lui. Tâchons un peu de le faire cauſer.
Bonjour Monſieur Franciſque.

FRANCISQUE.

Ah daignez m'excuſer.
Je ne vous voïois pas trop aimable cruelle.

JUSTINE.

Quel papier tenez vous? un billet?

FRANCISQUE.

Non, ma Belle,
J'ai rompu tout commerce avec les billets doux.
Et je n'en prétens plus recevoir que de vous.

JUSTINE.

Eh oui, je vous entens. Voilà de vos fleurettes.
Folle qui s'y fieroit. Nous ſçavons que vous eſtes
Un vert-galant.

FRANCISQUE.

Hai, hai.

JUSTINE.

Je ſuis gréque en ce poinct.
O ça de vous à moi, je n'en parlerai point,
Racontez nous un peu vos fredaines galantes
On m'a dit qu'elles ſont toutes des plus brillantes
Et que vous en pourriez faire, tout bien compté
Un fort joli Roman.

FRANCISQUE.

Eh, eh, ſans vanité
Nous avons mis par fois les jaloux en campagne.

JUSTINE.

Vous voiez que je ſçai les foires de Champagne.
Dites donc.

FRANCISQUE.

Je n'ai pas tout le tems qu'il faudroit.
Mon Maiſtre m'a prié d'aller dans un endroit....

JUSTINE.

Que vous eſtes preſſé! Voila comme vous faites.

Vous

Vous ne ſçauriez jamais demeurer ou vous eſtes,
Petit ingrat. Nos yeux ne ſont point aſſez doux
Pour fixer les deſirs d'un homme tel que vous.
Voſtre cœur eſt uſé, volage.

FRANCISQUE.

Ah ma Déeſſe
Ce ſoupçon fait injure à ma délicateſſe.
Vos beaux yeux m'ont percé juſques au fond du cœur....
D'une atteinte impréveüe, & de qui la rigueur
Enchante tous mes ſens; & m'agite de ſorte...
C'eſt la verité pure ou le diable m'emporte.

JUSTINE.

Ah! que ce tour de phraſe eſt juſte, & bien écrit!
Quel meurtre qu'avec tant de talens & d'eſprit
Vous ſoïez condamné d'eſtre pour tout potage
Un faquin de laquais du plus petit étage!

FRANCISQUE.

Que voulez vous? Il faut vouloir ce que l'on peut
Lors que l'on n'eſt pas né pour pouvoir ce qu'on veut?

JUSTINE.

C'eſt fort bien dit. Voila certes un beau paſſage.
Mais je vous le répete encor, c'eſt grand dommage.
Un garçon comme vous, bien-fait.

FRAN-

FRANCISQUE.

Vous me flattez

JUSTINE.

Galant,

FRANCISQUE.

C'eſt trop d'honneur.

JUSTINE.

Sage,

FRANCISQUE.

Vous plaiſantez.

JUSTINE.

Sacrifier ainſi par pure politeſſe
Au ſervice d'autrui la fleur de ſa jeuneſſe!

FRANCISQUE.

Il eſt vrai que jamais on n'a fait, que je croi,
Le métier de Valet, plus noblement que moi;
Et depuis que je ſers il eſt encor à naiſtre
Que j'aïe eu trente ſols de l'argent de mon Maiſtre.

JUSTINE.

Ah le ladre! Ma foi vous avez très grand tort.
Que ne le quittez vous?

FRANCISQUE.

Il eſt vrai, mais d'abord
Je voudrois m'aſſurer de quelque autre fortune.

JUS-

JUSTINE.

Bon, voilà bien dequoi. J'en ſçais mille pour une.

FRANCISQUE.

Mille pour une? Eſt il poſſible?

JUSTINE.

Aſſurément.

Attendez: ſçavez vous lire?

FRANCISQUE.

Paſſablement.

JUSTINE.

C'eſt aſſez. Je connois un riche Homme d'affaire
Qui vous fera chez lui ſon premier Sécretaire.
Vous eſtes trop heureux.

FRANCISQUE.

Morbleu voilà mon fait.
Et ſi toſt que mon Maiſtre aura fait & parfait
Le bien-heureux hymen ou ſon eſprit s'applique...

JUSTINE.

Quel hymen? Contre qui?

FRANCISQUE.

Contre voſtre Angélique.

JUSTINE.

Ah, ah, le beau projet que vous nous contez là!

FRAN-

FRANCISQUE.

Parbleu, mes gages ſont aſſignez ſur celà.

JUSTINE.

Vous eſtes un pauvre homme, il faut que je le diſe.
N'eſt ce pas à Damon qu'Angélique eſt promiſe?

FRANCISQUE.

Ouï: mais mon Maiſtre dit que tout eſt renverſé.

JUSTINE.

Voſtre Maiſtre eſt un fat, & vous un inſenſé.
Sur quoi fondez vous donc une erreur ſi plaiſante?

FRANCISQUE.

Sur un dédit ſigné de la main de Chriſante.

JUSTINE.

Un dédit? Sur cela vous fondez ſon crédit?
Vous eſtes trop plaiſant avec voſtre dédit.

FRANCISQUE *à part.*

Oüais, aurois-je mal fait de vaincre mon ſcrupule,
Et ſeroit ce en effet une fauſſe cédule?

JUSTINE.

Comme vous plaiſantez! Vous eſtes un conteur.

FRANCISQUE.

Je ne plaiſante point, & j'en ſuis le porteur.

JUSTINE.

Vous en eſtes porteur? Vous?

FRAN-

FRANCISQUE.

Oui dà, ſans reproche!

JUSTINE.

Vous avez ce billet?

FRANCISQUE.

Sans doute: dans ma poche.

JUSTINE.

Ah fort bien. Vous voilà dans de fort beaux draps blancs.

FRANCISQUE.

Comment donc?

JUSTINE.

Sçavez vous ce que l'on fait aux gens
Que l'on trouve ſaiſis de fauſſe ſignature?

FRANCISQUE.

Et quand c'eſt ſeroit une, eſt ce mon écriture?

JUSTINE.

D'accord. Mais comme on fait brancher les receleurs
Des meubles & joïaux ravis par les voleurs;
On fait brancher auſſi tous les dépoſitaires
Des écrits & billets ſignez par les Fauſſaires.

FRANCISQUE.

Je tremble.

JUSTINE.

J'en aurois bien de l'affliction.

Mais la loi là deſſus eſt ſans exception.
Croi moi, pren ton parti de bonne heure, & pour cauſe.
Tire toi d'un ſervice ou tu n'as autre choſe
Que honte à recevoir, gages à chicaner
Gueuſerie à prétendre, & gibet à gagner.
Je veux faire aujourd'hui ta fortune & la mienne.

FRANCISQUE.

Voilà, je vous l'avoüe, une bonne Chrêtienne.

JUSTINE.

J'entens venir quelqu'un; paſſons dans le jardin.
Nous acheverons là de régler ton deſtin.

SCENE V.

DAMON. ANGELIQUE.

DAMON.

QUOI, Madame? un perfide, avec effronterie
M'aura fait le joüet de ſa noire induſtrie?
Et vous voulez encore enchaîner mon couroux?
Ah j'atteſte le Ciel....

ANGELIQUE.

Non, Damon, calmez vous.

La

La fureur eſt toujours un guide peu ſincere.
Croïez moi, ne ſongeons qu'à détromper mon Pere.
Juſtine ſe fait fort de deſſiller ſes yeux.
Elle eſt zélée, elle a l'eſprit ingénieux.
Faiſons qu'avec douceur l'affaire s'éclairciſſe.
Vous eſtes innocent, on vous rendra juſtice.

DAMON.

Vous l'ordonnez, Madame; il faut bien le vouloir.
Mais voſtre égalité me met au déſeſpoir;
Et vous ne ſentez pas la honte ou je dois eſtre
D'avoir eſté joüé ſi longtems par un Traiſtre.

ANGELIQUE.

Et n'avons nous pas eu tous deux le même ſort?
Cette mépriſe, allez, ne vous fait pas grand tort.
On n'eſt point à l'abri d'une fauſſe tendreſſe,
Et tel homme, à la Cour où l'on voit tant d'adreſſe,
Fait tout le jour tomber ſon Maiſtre en ſes filets,
Qui tombe le premier dans ceux de ſes valets.

SCENE VI.

DAMON. ANGELIQUE. JUSTINE. AMBROISE.

ANGELIQUE.

TU nous quittes Juſtine? As-tu l'ame aſſez dure.

JUSTINE.

Je ne vous quitte point, & je viens de conclure...
Mais Chriſante paroît; commencez le diſcours;
Et s'il ne ſe rend pas, comptez ſur mon ſecours.

AMBROISE.

Oh parbleu, nous irons, s'il en eſt néceſſaire,
A l'appui de la boule auſſi, laiſſez nous faire.

SCENE VII.

ANGELIQUE. DAMON. JUSTINE. AMBROISE. CHRISANTE.

CHRISANTE.

QU'eſt ce donc? quel Conſeil tenez vous tous ici?
C'eſt vous, Monſieur? Je crois vous avoir éclairci

De mon intention; & j'oſois me promettre
Qu'elle ſeroit ſuivie un peu plus à la lettre.

DAMON.

Oui, Monſieur, ſans ſçavoir par ou j'ai mérité
Cet excez de colére & de ſévérité,
Je voi de quelle main part le coup qui m'aſſomme.
J'ai donné le premier dans les piéges d'un homme
Dont je croïois le cœur & la bouche d'accord.
Mais de ma bonne foi le déplorable ſort
Devroit, pour mon malheur j'en parle mieux qu'un autre,
Vous faire en verité craindre un peu pour la vôtre.

AMBROISE.

Je ſuis content de vous: c'eſt fort bien commencé.
Vous avez plus d'eſprit que je n'aurois penſé.

CHRISANTE.

Monſieur, je ne ſuis pas homme à vous contredire.
Mais vous me permettrez cependant de vous dire
Qu'à mon âge on n'a pas beſoin de gouverneur,
Que mon Gendre futur eſt un garçon d'honneur,
Dont je connois l'eſprit, les mœurs, le caractere;
Et que je ne crains rien de ſa part.

ANGELIQUE.

Eh, mon Pere,
Craignez, tout d'un eſprit qui n'a rien de ſacré

Que

Que le ſeul intereſt donc il eſt enivré,
Qui ſous de beaux ſemblans déguiſant ſon audace
Peut trahir ſes amis pour ſe mettre en leur place,
Et qui vous impoſant par d'indignes ſoupçons....

CHRISANTE.

Taiſez vous. Je ſuis las d'entendre vos chanſons.

DAMON.

Mais, Monſieur, écoutez.

CHRISANTE.

Je ne ſuis pas ſi beſte.

JUSTINE.

Vous ne comprenez pas....

CHRISANTE.

Ho tu me romps la teſte.

AMBROISE.

Je vais vous raconter.....

CHRISANTE.

Tai toi.

JUSTINE.

Que diantre auſſi
Vous querellez toujours avant d'eſtre éclairci.
Vous croïez qu'on vous dit que ce pauvre Philinte
A trahi ſon Ami par une indigne feinte:
Qu'il l'a calomnié ſans honte ni reſpect:

Qu'à

Qu'à voſtre fille, à vous, il le rendoit ſuſpect,
Tandis qu'avec douceur contre vous & contre elle
De mille faux ſoupçons il brouïlloit ſa cervelle:
Mais on n'en parle pas; on vous dit ſeulement
Qu'un homme convaincu d'un tel emportement
Seroit un impoſteur, un ſcélérat, un traiſtre,
Un coquin, qu'il faudroit jetter par la feneſtre.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur?

CHRISANTE.

Ouï: mais pour tout celà,
Philinte n'a rien fait de ce que tu dis là.

JUSTINE.

Ce n'eſt pas ce qu'on dit. Mais ſi par aventure
On pouvoit lui prouver une telle impoſture;
Tout Philinte qu'il eſt, vous nous permettrez bien
De dire qu'il ſeroit un inſigne Vaurien.

CHRISANTE.

Sans doute. Mais ſon cœur n'en fut jamais coupable.

JUSTINE.

Eh non, on ſait fort bien qu'il n'en eſt pas capable.
Mais ſi quelqu'un pouvoit l'en convaincre à l'inſtant.

CHRISANTE.

Cela ne ſe peut pas.

JUSTINE.

Il eſt vrai: mais pourtant...

CHRISANTE.

Diſcours. Contes en l'air. La choſe eſt nicroïable,
Impoſſible.

AMBROISE.

Impoſſible? Oh je me donne au diable,
Je l'en convaincrai bien moi, je vous en répon;
Car c'eſt la vérité.

CHRISANTE.

Comment, maiſtre fripon?

JUSTINE.

Eh ne vous troublez point, Monſieur; laiſſez le dire.
Philinte eſt un mouton: & chacun le déchire.
Tout le monde le hait.

CHRISANTE.

Ouï: c'eſt une pitié.
Il fait careſſe à tous, il eſt plein d'amitié.
Cependant contre lui tout le monde fulmine.

JUSTINE.

Voilà comme on eſt fait. Parce qu'on s'imagine
Qu'il eſt perfide, ingrat, né pour le mal d'autrui,
Et qu'effectivement les faits ſont contre lui;
On ſe met dans l'eſprit ſans remords ni ſcrupule

Qu'il

Qu'il faut s'en défier ; voïez le ridicule.

CHRISANTE.

Cela me fait frémir.

JUSTNIE.

C'eſt un garçon d'honneur
Qui ſur voſtre bien ſeul fonde tout ſon bonheur,
J'en ſuis ſeure. Ouï Madame, il ne faut point ſoûrire.
Parce que chacun ſçait que c'eſt un pauvre Sire,
Sans fortune & ſans biens, on voudroit ſuppoſer
Que c'eſt par intereſt qu'il vous veut épouſer.
Et moi, je gagerois que ce qu'il en veut faire
N'eſt que pour l'amitié qu'il porte à voſtre Pere.

AMBROISE.

Morbleu ce n'eſt point là raiſonné comme il faut,
Vous le prenez fort mal, & je vous dis tout haut
Que vous ne valez vien, ma commere Juſtine.

CHRISANTE.

Si je t'entens, marouſle....

AMBROISE.

Et moi je vous obſtine
Que cet homme eſt un fourbe & des plus ſignalez.

JUSTINE.

Ce que c'eſt que l'envie! Allez, Monſieur, allez,
Vous avez plus d'eſprit que tous tant que nous ſommes.

Quand Philinte feroit le plus méchant des hommes,
Dès que vous l'approuvez, je le tiens tout parfait.

CHRISANTE.

Cette fille a du sens.

JUSTINE.

Par exemple, on lui fait
Un crime capital de certaine promesse
Qu'il a tiré de vous par excez de tendresse.
On veut qu'il m'ait de vous exigé ce dédit
Qu'affin de vous lier par voſtre propre écrit.
Et moi je ſuis certaine, & j'y mettrois ma vie,
Qu'il vous le remettroit ſi c'eſtoit voſtre envie.

CHRISANTE.

Sans doute. Je ſuis ſeur qu'il le feroit ainſi.

AMBROISE.

Je gage bien que non.

JUSTINE.

Moi, je gage que ſi.
Eſſayons. Il faudroit qu'il fut un homme à pendre,
Un perfide achevé, pour ne vous le pas rendre.
Qu'en dites vous, Monſieur?

CHRISANTE.

Il eſt vrai. J'en convien.
Mais je ſçai le contraire, & j'en jurerois bien,

Comme

Comme je jurerois que tout ce qu'on lui préte,
N'eſt que noire impoſture & fureur indiſcréte.

DAMON.

Vous me connoiſſez mal. Il me connaiſtra mieux.
Je l'attens. Nous verrons s'il ſoutiendra mes yeux.
Mon honneur attaqué veut que je le confonde.

CHRISANTE.

Oh bien, bien; tout cela ſera le mieux du monde.
Mais rien n'ira pourtant que ſelon mon vouloir.
Ma fille épouſera Philinte dès ce ſoir.
A cela près Monſieur, vous ſerez toujours maiſtre
De reſter noſtre Ami, s'il vous convient de l'eſtre.
Autrement; ſerviteur; je ne m'en pendrai pas. *Il ſort.*

JUSTINE.

L'attaque a bien eſté. Ne quittez point ſes pas.
Je vous ſuis. Toi demeure: & ſi tu vois Philinte
Di lui que tout le monde eſt inſtruit de ſa feinte.

AMBROISE. *Elle ſuit.*

Ouï, ouï. Nous allons voir un homme bien confus.
Parbleu, je n'en voudrois pas tenir vingt écus.

SCENE VIII.

AMBROISE, PHILINTE.

PHILINTE *à part.*

LE Notaire me ſuit, & nôtre affaire eſt faite.
Me voilà, grace au Ciel au but que je ſouhaite.

AMBROISE.

Ah le voilà. Bonjour, Monſieur; venez chez nous.
La farce eſt commencée, on n'attend qu'après vous.

PHILINTE.

Bonjour mon vieil Ami. Comment vont les harangues?

AMBROISE.

Elles vont aſſez mal pour les mauvaiſes langues.

PHILINTE.

Ambroiſe eſt plein d'eſprit, on ne peut le nier.

AMBROISE.

Riez donc; rira bien qui rira le dernier.

PHILINTE.

Les jolis quolibets! les phraſes naturelles!

AMBROISE.

Oh, Damon là dedans en dit de bien plus belles.

PHI-

PHILINTE.

Que dis tu?

AMBROISE.

Le miſtére eſt ma foi découvert;
Et vous n'en tâterez non plus que Jean de Vert.

PHILINTE *à part.*

Malepeſte!

AMBROISE.

Entrez donc. Ils content voſtre hiſtoire,
Et font de fort beaux vers à voſtre honneur & gloire.

PHILINTE *bas.*

Comment faire? Morbleu! ce revers me confond.
Haut. Ils ſont là tous les deux?

AMBROISE.

Je le crois qu'ils y ſont.
Ah, ah, vous penſiez donc nous prendre pour des buſes?
Tudieu! nous connoiſſons un peu toutes vos ruſes.
Je vais les avertir de voſtre étonnement,
Nous allons voir beau jeu. Ne bougez ſeulement.

SCENE IX.

PHILINTE *seul.*

QUel contretems fatal! quelle triſte avanie!
Un quart d'heure plus tard l'affaire eſtoit finie.
C'en eſt fait; & je vois qu'en ce preſſant danger
A l'hymen d'Angélique il ne faut plus ſonger.
Car quelque prévenu que ſon Pere puiſſe eſtre,
Aux regards de Damon je ne ſçaurois paraiſtre.
Ma foi, ſans mon dédit je ne ſerois qu'un ſot,
Et j'ai prudemment fait d'attacher ce grelot.
Je prévoi que leurs ſoins vont tout mettre en uſage
Pour me tirer des mains un ſi précieux gage.
Mais je ne ſuis pas homme à rendre un tel billet.
Allons viſte chez nous attendre mon Valet.
Je ne ferois ici qu'une ſotte figure.
Mais ils viennent. Tenons du moins bonne poſture.
Coupons court: & prenons un ton plus impoſant.

SCENE

SCENE DERNIERE.

PHILINTE. CHRISANTE. DAMON. ANGELIQUE. JUSTINE. AMBROISE.

CHRISANTE.

OUï, ouï, nous vous verrons quand il ſera préſent.
Vous venez propos pour m'aider à combattre
Des gens qui contre vous ſont les diables à quatre;
Qui diſent qu'eux & moi vous nous avez ſéduits,
Eux par de faux ſoupçons, moi par de mauvais bruits;
Que c'eſt pour m'attraper que vous m'avez fait faire
Un Dédit qui n'eſtoit rien moins que néceſſaire;
Et que ſi je venois à le redemander
Vous créveriez pluſtoſt que de me le céder
Que ſçai je? ils ſont de vous une image ſi noire
Que j'en deviendrois fou ſi je les voulois croire.

PHILINTE.

J'entens, Monſieur, j'entens. Ces mots ſont ſpécieux,
Et je vois bien d'où part ce détour captieux.
Mais je ne ſuis pas homme à m'y laiſſer ſurprendre,
Et d'un paneau ſi doux nous ſçaurons nous défendre.

CHRI-

CHRISANTE.

Comment donc? Je ne fais que parler d'après eux.
Et bien loin de donner dans tous leurs contes bleus
Je crois préciſément le contraire, vous dis-je.

PHILINTE.

Fort bien. De ce diſcours je connois le preſtige,
Et je voi ceux qu'ici j'en dois remercier.
Mais croïez moi, Monſieur, l'appas eſt trop groſſier.
Je ſuis ſimple, il eſt vrai, mais quoique ſans malice,
Je ſçai de certains traits démeſler l'artifice.

CHRISANTE.

Oüais! je vous dis encor que je ne penſe à rien....

PHILINTE.

Non, Monſieur, finiſſons un fâcheux entretien.
Et puis que vous croïez tout ce qu'on vous rapporte....

DAMON.

Vous eſtes bien hardi de parler de la ſorte.
Oſerez vous nier?....

PHILINTE.

Briſons là, s'il vous plaiſt,
Et que chacun de nous demeure comme il eſt.
Les explications ſur un pareil miſtere
Ne ſont ni de mon gout ni de mon caractere.

CHRISANTE.

Je ne ſçai que penſer de tout ce que j'entens.

PHI-

PHILINTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les gens.
Mais je ne ſuis pas fait pour ſouffrir des injures,
Et de noſtre côté nous prendrons nos meſures.

CHRRISANTE.

Qu'entendez vous par là?

AMBROISE.

Je vous l'avois bien dit
Qu'il vouloit contre vous emploïer cet écrit.
Que vous avez ſigné mal à propos.

CHRISANTE.

Qu'entens-je?
Vous auriez contre moi fait ce projet étrange?

PHILINTE.

Je ne ſçai: mais on peut faire valoir ſes droits.

CHRISANTE.

O ciel! ou ſommes nous, & qu'eſt ce que je vois?
Après m'avoir marqué des tendreſſes ſi vives,
Un Impoſteur?...

PHILINTE.

Tout beau, Monſieur; point d'invectives.
Nous nous verrons ailleurs. Je ſuis voſtre valet.

CHRISANTE.

Traiſtre, te voila fier, & ton crime eſt complet.
Ce ſont dix mil écus que j'y perdrai, peut eſtre.

Mais pour dix mil écus on eſt trop heureux d'eſtre
Détrompé pour jamais d'un ſcélérat maudit.

JUSTINE.

Vous le ſerez à moins. Voila voſtre dédit.

PHILINTE *ſortant avec précipitation.*

Je ſuis trahi!

CHRISANTE.

Voïons. Ouï, c'eſt là ma promeſſe.

AMBROISE.

Au bien de vous revoir, Monſieur.

CHRISANTE.

Par quelle adreſſe
As tu pû rattraper ce billet ſouhaité?

JUSTINE.

En flattant ſon valet, comme on vous a flatté.

CHRISANTE.

Tu recevras le prix d'un ſervice ſi rare.
Venez, Damon. Je veux qu'un promt Hymen répare
Les maux que vous ont fait mes ſoupçons ſéducteurs.
Allons; & déſormais puiſſent tous les Flatteurs
Par l'exemple du noſtre apprendre à reconnoiſtre
Qu'enfin la trahiſon retombe ſur le Traiſtre.

F I N.

LE

CAPRICIEUX;

OU

LES APPARENCES TROMPEUSES.

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois aux mois de Decembre 1700, & de Janvier 1701.

PREFACE

PREFACE.

QUelque reſpect que j'aïe toujours eu pour le Public, & quelque attention que j'aïe à recueillir ſes jugemens pour m'y conformer; j'avouë que je les ai trouvé ſi partagez ſur ce dernier ouvrage, que je n'ai pû ſçavoir encor ce que je dois en penſer moi-même. Ceux à qui ma Comedie n'a pas eu le bonheur de plaire l'ont condamnée ſans reſtriction, & ceux à qui elle a plû l'ont loüée, pour ainſi dire, ſans réſerve. De ſorte qu'il n'a preſque pas eſté queſtion de ſçavoir ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais dans cette Piece, mais ſeulement ſi elle eſtoit tout à fait bonne ou tout à fait mauvaiſe.

Cependant lorſque j'ai comparé le jugement des uns avec celui des autres, j'ai trouvé, ſi je l'oſe dire, que ceux qui l'ont ſi exceſſivement blâmée lui ont fait preſque autant d'honneur que ceux qui l'ont ſi obligeam-

ligeamment applaudie. En effet, j'ai veu que toute la mauvaiſe humeur des premiers ne s'eſt jettée que ſur cinq ou ſix expreſſions qui, quand elles ſeroient mauvaiſes, ne ſuffiroient pas pour décrier un Ouvrage de dixhuit cens vers, ſuppoſé qu'il n'y eut que cela à reprendre. Encore s'eſt-il trouvé heureuſement pour moi que l'uſage avoit déja établi ces meſmes expreſſions chés les Ecrivains les mieux receus, & chés les perſonnes les plus polies, entre leſquelles je compte meſme la plus grande partie de ceux qui les ont deſaprouvées.

J'ai donc crû qu'il y auroit une eſpece d'injuſtice à moi de conſentir, que l'on retranchât de noſtre Langue un petit nombre de façons de parler, protegées d'ailleurs par tant d'honneſtes gens. Et c'eſt ce qui m'a fait reſoudre à les faire imprimer dans cette édition; non pas pour inſulter à ceux qui les condamnent, que je n'ai pas deſſein d'offenſer: mais pour déférer à ceux qui les approuvent dont il ne m'apartient pas de mépriſer les déciſions.

Je conviendrai pourtant que quelques perſonnes de beaucoup d'eſprit m'ont fait une objection plus conſiderable, & à laquelle veritablement il faut un

peu

peu plus de tems pour répondre. Ils m'ont reproché de n'avoir pas marqué aſſez nettement le caractere du Capricieux, & d'en avoir fait un homme agiſſant le plus ſouvent par eſprit de contradiction. Mais au fond je ne puis mieux répondre à leur objection que par leur objection meſme, & j'ai toujours compris que la marque la plus eſſentielle du caprice eſtoit d'agir par humeur, & de s'obſtiner à ne vouloir pas faire ce qu'un autre ſouhaite par cette ſeule raiſon qu'un autre le ſouhaite. C'eſt ſur cette idée que j'avois compoſé une Fable que quelques uns de mes amis ont veuë, & que j'aurois inſérée dans ma Piece, ſi j'avois crû ces ſortes d'embelliſſemens convenables au caractere de la Poëſie Dramatique. La voici.

FABLE.

UN jour un Villageois ſur ſon Aſne affourché
Trouva par un ruiſſeau ſon paſſage bouché.
Tandis que pour le prendre un Batelier s'apreſte,
Il approche du bord, ſaute en bas de ſa beſte,
S'embarque le premier; & ſur le pont tremblant
Tire par ſon licou l'animal nonchalant.

Le

Le griſon qui des flots redoute le caprice,
Tire de ſon coſté, fait le pas d'écrevicé,
Et du Maiſtre eſſouflé déconcertant l'effort,
Lutteur victorieux, demeure ſur le bord.
Enfin tout épuisé d'haleine & de courage
L'homme change d'avis, redeſcend au rivage,
Prend l'Aſne par la queüe, & tire de ſon mieux.
L'Animal auſſi-toſt s'échape furieux,
Et du bras qui le tient forçant la violence,
D'un ſaut précipité dans le bateau s'élance.

Voila ſi je ne me trompe la veritable image d'un Perſonnage capricieux. Je ſçai bien que chacun s'en forme une à ſa maniere, & qu'à prendre tous les hommes en particulier il s'en trouveroit peu qui en fiſſent une meſme définition. Ces ſortes de caracteres à la verité ſont moins ſimples que celui d'un Avare, d'un Jaloux, d'un Menteur, dont le nom eſt plus clair que toutes les définitions. C'eſt ce qui les rend beaucoup plus difficiles à traitter que les autres, & celui ci ſur tout qui n'avoit pas meſme de nom chez les Anciens, & qui n'en a un parmi nous que depuis environ ſix vingts ans. C'eſtoit pour prévenir

 en

en quelque ſorte les difficultez que je prévoïois qu'on me feroit là deſſus, que j'avois pris ſoin de faire le portrait de mon Heros dès le commencement de la Piece; & ne m'étant engagé qu'à repreſenter un homme tel que je l'avois annoncé d'abord, j'avois lieu de croire que pourveu que je tinſſe parole ſur la perſonne, on ne me chicaneroit pas ſur le nom. En effet, s'il n'y a pour nous mettre tous d'accord qu'à lui en donner un autre, j'abandonne de tout mon cœur les quatre ſyllabes dont le mien eſt compoſé, & je conſens que chacun l'appelle du nom qui lui plaira le mieux; pourvû que l'on convienne que le Perſonnage que j'ai repreſenté eſt dans la nature; ce que l'on ne ſçauroit je penſe me diſputer raiſonnablement.

Il eſt vrai que j'aurois pû mettre dans ma Comédie une infinité de traits de caprice, autres que ceux que j'ai dépeints. Mais mon deſſein n'a pas eſté de faire une compilation de toutes les ſortes de caprices dont un homme eſt capable. Ce projet auroit eſté trop vaſte. J'ai dû ſeulement y faire entrer ceux qui avoient du rapport à ma Fable. Les mœurs doivent eſtre faites pour la Comédie, & non pas la

Comédie pour les mœurs; & ſi j'avois fait rouler les inégalitez d'Albert ſur autre choſe que ſur le mariage de Lucile & d'Hortenſe, on m'auroit pû reprocher juſtement d'avoir fait pluſtoſt un longue digreſſion, qu'un Poëme uniforme & égal dans toutes ſes parties.

Mais me dira-t-on, vous voulez que voſtre Capricieux ſoit un homme qui agiſſe par humeur; cependant vous introduiſez une Fille qui le méne, qui le conduit, qui tourne ſon eſprit de maniere que ce n'eſt pas tant par lui meſme qu'il ſe détermine, que par la dexterité de cette Fille. Cela eſt certain. Auſſi les hommes fantaſques ne ſont pas ſouvent les plus difficiles à gouverner. Et mon but n'a pas eſté ſeulement de faire voir ce que c'eſt qu'un Capricieux: mais d'enſeigner de quelle maniere il faut ſe conduire avec les gens d'une humeur capricieuſe. Si la Comédie a quelque utilité, ce n'eſt pas tant de corriger les hommes, que de montrer ce qu'il faut faire pour vivre avec les hommes incorrigibles. Il n'arrive pas toujours que l'on ſorte meilleur du Théâtre: mais au moins il eſt ſeur que l'on en peut ſortir mieux inſtruit

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. J'ajoûterai ſeulement que ſi j'ai conſenti à faire cette Preface, ce n'a point eſté par la vanité de vouloir confondre mes cenſeurs ſur une matiere auſſi peu importante que celle-ci: mais pour tâcher à les perſuader, tout prêt à me ranger de leur coſté ſi mes raiſons ne leur paroiſſent pas valables. C'eſt là tout ce que j'avois à dire aux Lecteurs ſenſez & judicieux.

Car pour un certain nombre de perſonnes d'un gout malade, à qui rien ne plaiſt que ce qui eſt outré, que rien ne frappe que ce qui eſt giganteſque; je n'entrependrai point de les guerir; je leur conſeillerai ſeulement d'emploïer leur tems à quelque choſe de meilleur qu'à voir des Comedies. Il y a trop d'ennüi à eſſuïer pour eux à celles qui ne leur plaiſent point, & trop peu de profit à faire à celles qui leur plaiſent. Ils trouveront froidement écrit ce qui eſt écrit ſagement, commun ce qui n'eſt que naturel. Leurs ſemblables ont fait il y a long-tems le procès à Terence. Ils ont deux fois interrompu à grands cris une de ſes meilleures Comédies, pour faire venir un Saltinbanque & des Gladiateurs. Ils l'ont accuſé de

froideur, quoique jamais Auteur n'ait exprimé plus vivement les paſſions, ſur tout celle de l'Amour. Et tout cela ſans doute parce qu'il imitoit un peu trop la juſteſſe de Ménandre, & qu'il ne faiſoit point paroiſtre, *un jeune homme yvre, qui s'imagine voir une* * *Biche éplorée fuïant dans les foreſts, & implorant ſon ſecours contre les chiens qui la pourſuivent.* Je ſuis bien éloigné de vouloir me comparer à ce grand homme. Mais je ſuis ſeur que j'aurois plû bien davantage aux gens dont je parle ſi j'avois fait de mon Capricieux un perſonnage toujours dans les délires d'une fiévre chaude, un fou, plus propre à faire pitié dans les petites maiſons qu'à divertir d'honneſtes gens ſur le Theatre. Si pourtant ils ont quelque envie de s'inſtruire de bonne foi, je les avertirai de jetter les yeux ſur la Preface qu'un des plus éclairez critiques de noſttre ſiécle vient d'ajoûter à la tête de ſes Poëſies. Ils y apprendront que rien n'eſt beau que ce qui eſt vrai. Et delà ils pourront conclure s'ils ont un peu de jugement que pour faire que les mœurs d'une Comedie ſoient vraïes, il faut qu'elles ſoient priſes dans la nature; que ce n'eſt point dans les exemples ſinguliers qu'il faut chercher cette

* *Phormion. Prol.*

cette nature, mais dans les exemples généraux; & qu'ainſi un Fou, qui cherche à faire rire par des choſes outrées & extravagantes, eſt proprement ce qui doit s'appeller un Perſonnage froid & inſipide; auſſi peu digne d'entrer dans une bonne Comédie, qu'un Valet bouffon qui fait le pendu ſur une table, ou le mauvais plaiſant dans un fauteüil.

ACTE

ACTEURS.

ALBERT, PAMPHILE,	*Amis.*
HORTENSE,	*Fille d'Albert.*
LUCILE,	*Fille de Pamphile,*
VALERE,	*Amant d'Hortenſe.*
DAMIS,	*Amant de Lucile.*
JACINTE,	*Suivante d'Hortenſe.*

La Scene eſt à Paris dans la chambre d'Hortenſe.

LE

LE CAPRICIEUX.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE. LUCILE. JACINTE.

HORTENSE.

VOUS ſoupirez Lucile? Et je ne puis ſçavoir
La cauſe du chagrin que vous me faites voir.
C'eſt trop en verité s'obſtiner au ſilence;
Et d'un ſi long refus mon amitié s'offenſe.

LUCILE.

Non je ne prétens pas vous rien diſſimuler.
Mes propres intereſts m'engagent à parler,

Je

Je ſuis venue exprès pour cette confidence,
Et je n'ai que ſur vous fondé mon eſperance.
Mais je voudrois ſçavoir ſi ſans trop ſe riſquer;
Aux yeux de cette fille on ſe peut expliquer.

JACINTE.

Ecoutez, c'eſt ſelon. Je ſçais fort bien me taire
Quand quelqu'un ſans détour me confie une affaire,
Mais quand ce quelqu'un là biaiſe & parle à regret,
Si par malheur pour lui j'attrape ſon ſecret,
Une maligne humeur dans mes veines s'allume,
La fiévre de parler me brûle, me conſume,
Et je n'en gueris point, que pendant quinze jours,
Je ne l'aille corner dans tous les carrefours.

HORTENSE.

C'eſt une folle allez, & je vous répons d'elle.

LUCILE.

Mon avanture Hortenſe eſt biſarre & nouvelle,
Je devrois la cacher pour beaucoup de raiſons,
Et je crains....

JACINTE.

Eh mon Dieu, parlez, que de façons.
J'ai déja pénétré la moitié du miſtere:
Quelque jeune homme a part, je gage, à cette affaire,
Eh? vous ne dites mot? Bon, je l'ai deviné.

Ce jeune homme eſt galant & fort paſſionné?
Comment? vous rougiſſez? Fort bien c'eſt celà meſme.
Vous voulez l'épouſer, vous l'aimez, il vous aime:
Mais Monſieur voſtre Pere ami de ſon argent,
A couronner vos vœux, eſt un peu négligent,
Et c'eſt là juſtement le point qui vous afflige.
Plaît-il? Vous vous taiſez? Je ſuis au fait vous dis je,
Et voilà Dieu merci voſtre ſecret connu,
Reſte à l'aller conter droit au premier venu.

LUCILE.

Ah? gardez-vous en bien.

HORTENSE.

Soïez en aſſurance.
Quel ſort à cet amour a pû donner naiſſance?
Vous n'eſtes à Paris que depuis quinze jours,
Et c'eſt depuis ce temps ſi j'en crois vos diſcours,
Que vous avez quitté ce Couvent, ce me ſemble,
Ou nous avons paſſé près de cinq ans enſemble.

LUCILE.

Et c'eſt depuis ce temps qu'un coup inopiné
A deſarmé ce cœur à l'amour deſtiné.

JACINTE.

Je vous le diſois bien. Nous ſommes pénétrantes.

LUCILE.

Je venois à Paris, ou l'une de mes Tantes,
Au ſortir du Couvent me venoit ramener,
Lors qu'un gros de voleurs vint nous environner.
Jugez....

JACINTE.

Bon c'eſt ici que le Roman commence.

LUCILE.

La fraïeur ou j'étois m'eut fait mourir, je penſe,
Si le Ciel n'eut conduit preſque un moment après,
Un jeune Cavalier ſuivi de deux valets.

JACINTE.

Fort bien. Tome premier.

LUCILE.

Nos voleurs à ſa veüe,
Du bois dont ils ſortoient regagnent l'avenuë.
Noſtre Liberateur s'offre à nous eſcorter,
Et dans le Bourg prochain nous force d'arreſter:
Que vous dirai je enfin? Ce que l'on attribuë
Au pouvoir enchanteur de la premiere veuë,
Accomplit ſur nos coeurs ſes effets merveilleux;
Et dans ce peu d'inſtans nous ſentîmes tous deux
Que les impreſſions que le hazard fait naiſtre,
Sont celles ou l'Amour ſe fait le mieux connaiſtre,

JACINTE.

Tome ſecond.

HORTENSE.

La fin ſe conçoit aiſément,
Il va chés voſtre Tante, & naturellement
Inſtruit de voſtre nom, & de voſtre naiſſance...

LUCILE.

Il n'en ſçait rien encor. J'ai voulu, belle Hortenſe,
Avant de me commettre à ſa diſcretion,
M'aſſurer de ſes vœux & de ſa paſſion.
L'humeur des jeunes gens dont j'ai veu des peintures
A porté mon amour à prendre ces meſures;
Et j'ai mis tant de ſoins à me cacher de lui,
Qu'il n'a pû me connoiſtre encor juſqu'aujourd'hui.

JACINTE.

Et noſtre chere Tante eſt elle un peu traitable?

LUCILE.

Oüi, ma Tante a trouvé mon deſſein raiſonnable;
Et ſans vous fatiguer d'un fâcheux compliment,
Je pourrois diſpoſer de ſon appartement,
Si certain intereſt à déduire inutile
Ne l'eut depuis deux jours fait partir de la Ville.

HORTENSE.

Vous pouvez commander chés moi comme chés vous.

Et puiſque voſtre Amant aſpire au nom d'Epoux,
Il faut ingenûment lui dire qui vous eſtes,
Et fournir à ſes ſoins les meſures ſecretes
Par ou de voſtre Pere il vous peut obtenir.

LUCILE.

C'eſt l'unique deſſein qui m'avoit fait venir.
Puiſque vous conſentez à ce que je deſire,
Je reviendrai tantoſt; & je lui vais écrire
Qu'on l'attend, & que c'eſt en cette maiſon ci
Que de ma deſtinée il doit eſtre éclairci.

HORTENSE.

Fort bien. Je dois ſortir pour certaines emplettes,
Vous pouvez diſpoſer de la chambre ou vous eſtes.

JACINTE.

Et moi je conduirai vos affaires ſi bien,
Que perſonne au logis ne ſe doute de rien.

LUCILE.

Que ne vous doi-je point! Adieu ma chere Hortenſe,
Soïez ſeure à jamais de ma reconnoiſſance.

HORTENSE

JACINTE.

SCENE II.

HORTENSE. JACINTE.

JACINTE.

Elle n'eſt pas trop ſotte en matiere d'amour.

HORTENSE.

Or ça parlons un peu d'affaire à noſtre tour.
Tu me diſois tantoſt que l'Oncle de Valere
Eſt venu propoſer mon Hymen à mon Pere.

JACINTE.

Je ne jure de rien. Mais enfin je le croi.

HORTENSE.

Et comment penſes-tu que mon Pere...?

JACINTE.

Ma foi,
A parler ſur ce point ſans beaucoup d'artifice,
Je doute que ſi-toſt cet hymen s'accompliſſe.

HORTENSE.

Et ſur quelle apparence encor...

JACINTE.

Premierement

Voſtre

Voſtre Pere a reçû l'Oncle de voſtre Amant...

HORTENSE.

Avec quelque froideur n'eſt-ce pas?

JACINTE.

Au contraire

Avec toute l'ardeur d'une amitié ſincere.

HORTENSE.

Hé bien?

JACINTE.

Ils ſont ſortis au bout de quelque tems;

Et ſe ſont ſéparez...

HORTENSE.

Sans doute mécontents.

JACINTE.

Point du tout, fort joïeux.

HORTENSE.

Et tu crois que mon Pere...

JACINTE.

Moi? je croi qu'il conſent à l'Hymen de Valere.

HORTENSE.

Pourquoi donc....

JACINTE.

Et poſé ce prompt conſentement,

Je croi pouvoir conclure aſſez conſéquemment;

Que

Que vous ne verrez point cette affaire accomplie.

HORTENSE

Es-tu folle?

JACINTE.

Comment folle? Hé mort de ma vie,
Depuis près de vingt ans que pour voſtre bonheur,
Albert vous mit au monde, ou qu'il s'en fit honneur,
N'avez-vous pas encor apris tout à voſtre aiſe,
Que c'eſt aſſez de voir qu'une choſe lui plaiſe,
Pour gager à coup ſeur qu'il ne la fera pas?
Ne connoiſſez-vous plus ſon eſprit haut & bas,
Sans ceſſe poſſedé de nouvelles penſées,
Qui ſont au meſme inſtant par d'autres effacées;
En moins d'un tour de main paſſant du blanc au noir,
Le matin raiſonnable, impertinent le ſoir,
Tantoſt faiſant le fou, tantoſt le Politique,
Aujourd'hui querelleur, & demain pacifique,
Sans raiſon ſatisfait, ſans ſujet irrité,
Contrariant, bourru, chimerique, éventé,
Homme dont la cervelle inceſſament voltige,
Enfin perſécuté d'un éternel vertige.
Combien d'états divers, ſi les gens en ſont crus,
Depuis qu'on le connoît n'a-t-il pas parcourus?
Compagnard, Citadin, Voyageur, Solitaire,

Courtiſan, Financier, Magiſtrat, Mouſquetaire,
Enfin que vous dirai je? Il m'a vingt-fois ſemblé
Aux combats differens de ſon cerveau troublé,
De voir un bataillon d'Ames de toute eſpéce,
Qui mutuellement voulant ſe faire piéce,
Se chamaillent ſans ceſſe & le jour & la nuit;
Et dont l'une défait ce que l'autre a conſtruit.

HORTENSE.

Tu me le dépeins là d'une étrange figure,
Il eſt homme d'eſprit cependant.

JACENTE.

Choſe ſeure.
Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit.
Chacun pour eſtre fou n'a pas aſſez d'eſprit.
Tout bien examiné les plus grands perſonnages
Ne ſont pas, croïez-moi, quelquefois les plus ſages.
Des gens d'eſprit ſouvent la folie eſt le lot,
Et par fois la ſageſſe eſt la vertu d'un ſot.

HORTENSE.

Le voici qui paroît. Tai-toi je t'en conjure.

SCENE

SCENE III.

ALBERT. HORTENSE. JACINTE.

ALBERT, *à part.*

NON il n'en ſera rien. C'eſt une choſe ſure,

JACINTE.

De quoi s'entretient-il?

ALBERT.

Que je ſois lapidé
Si cet hymen jamais eſt par moi décidé.

JACINTE.

Oh oh l'entendez vous?

ALBERT.

Je ne ſuis point capable,
De faire grace au Ciel, de ſottiſe ſemblable.

JACINTE.

Que vous avois-je dit?

ALBERT.

J'ai vêcu juſqu'ici,
En homme raiſonnable & ſenſé Dieu merci.

JACINTE.

Fort bien.

ALBERT.

Et qui me fait des ſemonces pareilles
Merite d'eſtre mis dehors par les oreilles.

JACINTE.

Bonjour, Monſieur.

ALBERT.

Bonjour.

JACINTE.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait,
Vous voilà tout fâché qu'avez-vous?

ALBERT.

Un ſujet
Le plus juſte du monde.

JACINTE.

Et quel ſujet encore?

ALBERT.

Un ridicule.

JACINTE.

Hé bien?

ALBERT.

Une franche pécore,

JACINTE.

Eſt-ce tout?

ALBERT.

Qui tantoſt eſt venu me parler,
D'un chien de mariage à me faire ſifler,

HORTENSE.

O ciel!

ALBERT.

D'un mariage, à me mettre en tutelle
Si j'avois pour le faire aſſez peu de cervelle.

JACINTE.

Je croïois tout perdu. Quoi ce n'eſt que celà?
Bon bon, vous reviendrez de ces ſentimens là.

ALBERT.

Je n'en reviendrai point.

JACINTE.

C'eſt une raillerie.

ALBERT.

Je veux eſtre pendu ſi je me remarie.

JACINTE.

Vous?

ALBERT.

Moi.

JACINTE.

Très volontiers je n'y reſiſte en rien,

ALBERT.

Je ſuis veuf, grace à Dieu, je m'en trouve fort bien.

JACINTE.

Qui vous dit de changer d'état?

ALBERT.

Un imbecille
Que j'ai vû quelquefois au logis de Pamphile,
Et qui préſentement, j'ignore à quel ſujet,
M'eſt venu ſottement taſter ſur ce projet.

JACINTE.

Ah, j'entens à preſent, & c'eſt une autre affaire.
J'ai crû que vous parliez d'Hortenſe & de Valere.

ALBERT.

Non pas diantre, non pas. Ce n'eſt point de celà.

HORTENSE, *à Jacinte.*

Tu vois.

ALBERT.

C'eſt un parti ſortable celui-là.

HORTENSE.

Voilà de tes ſoupçons.

ALBERT.

Un hymen honorable,

Et

Et qui n'a rien en ſoi qui ne ſoit très faiſable.

HORTENSE.

Je te le diſois bien.

ALBERT.

J'en ai tantoſt reçû
La propoſition, ainſi que je l'ai dû.

HORTENSE.

Que t'en ſemble?

ALBERT.

Et l'affaire eût été terminée,
Si mes vœux au Couvent ne l'avoient deſtinée.

JACINTE.

Bon.

HORTENSE.

Au Couvent, mon Pere? Hé, vous n'y ſongez pas.

ALBERT.

Oüi, je ſuis dégouſté des choſes d'ici bas.

JACINTE.

Fort bien. Monſieur, du monde a l'ame dégouſtée,
Vous en eſtes un peu dans le cœur entêtée.
Pour ſe régler ſur vous, il y reſte aujourd'hui,
Et vous en ſortirez, pour vous régler ſur lui.

ALBERT.

A propos de Couvent. On m'a dit que Pamphile

A depuis peu chez lui fait revenir Lucile.

JACINTE.

Vraiment oüi. Tout à l'heure elle vient de ſortir.

ALBERT.

Oh, oh, vous deviez bien ſonger à m'avertir;
Elle a depuis cinq ans dû changer de figure,
Et doit eſtre à preſent grande comme nature.

JACINTE.

Oh, Monſieur, de la voir vous ſeriez enchanté;
Vous ne croiriez jamais comme elle a profité.
Le Couvent forme bien l'eſprit, ſur ma parole.
Pour moi, je ne ſçai pas ſi c'eſt en cette école
Quelle a pris les leçons qu'on lui voit pratiquer;
Mais à voir les talens qu'elle fait remarquer,
Il faut que l'on ait pris grand ſoin de ſa conduite;
Et je n'ai jamais vû de fille mieux inſtruite.

ALBERT.

Comment diable?

JACINTE.

Oüi vraiment, vous ſeriez ſtupéfait,
Si vous eſtiez inſtruit de tout ce qu'elle a fait,
Et peut-eſtre qu'elle a depuis quinze journées
Mieux emploïé le temps qu'une autre en ſix années.

ALBERT.

Parbleu tu me ravis de me dire celà.
Hom. Ma fille jamais n'aura cet eſprit là.
A ce que je puis voir c'eſt un petit prodige.

JACINTE.

Comment? c'eſt une fille admirable, vous dis-je.

ALBERT.

Elle eſt belle ſans doute.

JACINTE.

Ho, je vous en repon.

ALBERT.

Elle a de la douceur,

JACINTE.

Comme un petit mouton.

ALBERT.

De la ſageſſe.

JACINTE.

Ah, ah.

ALBERT.

De la vertu?

JACINTE.

De reſte.

ALBERT.

Et de l'eſprit ſur tout?

JA-

JACINTE.

Comme vous.

ALBERT.

Malepeſte.

Il faut aſſurément qu'on me l'ait faite exprès,
Dieu me damne, je veux la voir un peu de près.

JACINTE.

Vous pourriez bien ſentir en voïant ſa figure
Quelques deſirs d'hymen.

ALBERT.

Tu le crois?

JACINTE.

J'en ſuis ſeure.
Vous ne connoiſſez pas encor tous vos beſoins,

HORTENSE.

Jacinte, parlez mieux.

ALBERT.

Ma fille, parlez moins.

HORTENSE.

Je ſçai l'averſion que l'hymen vous inſpire
Mon Pere, & je voulois l'empêcher....

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire?

HOR-

HORTENSE.

J'ai craint que ſon diſcours ne vous mît en couroux,
Et que le mot d'hymen....

ALBERT.

Dequoi vous meſlez vous?

HORTENSE.

De rien.

ALBERT.

Oüais, je vous trouve encor bien téméraire
De vouloir pénétrer les ſentimens d'un Pere.

HORTENSE.

Si je vous ai déplû, j'en ſuis au deſeſpoir.

ALBERT.

Je crois qu'à mes deſſeins vous n'avez rien à voir.

HORTENSE.

Sans doute.

ALBERT.

C'eſt de moi que vous devez dépendre,
Et je n'ai, que je penſe, aucun compte à vous rendre.

HORTENSE.

D'accord.

ALBERT.

Je puis vouloir ce qu'il me ſemblera.

HORTENSE.

Je l'avoüe.

ALBERT.

Et penſer tout ce qu'il me plaira.

HORTENSE.

Fort bien.

ALBERT.

Finiſſez donc des ſottiſes pareilles;
Et ne me venez point échauffer les oreilles.

HORTENSE.

Je ne vous dis plus mot.

ALBERT.

Vous faites ſagement.
Laiſſez-nous; & rentrez dans voſtre apartement.

SCENE IV.

ALBERT. JACINTE.

ALBERT.

MOrbleu, les Peres ſont de grands fous, quand j'y penſe,
De s'enterrer tous vifs par pure complaiſance,

Et

Et de fuir de l'hymen l'agréable lien,
Pour des enfans parfois qui ne leur ſont de rien.

JACINTE.

En effet, c'eſt avoir un gouſt bien ridicule;
Et je ne conçois pas ce bizarre ſcrupule,
De ſacrifier tout au bien de ſes enfans,
D'eſtre pour l'amour d'eux ſages malgré ſes dents;
Et par un ſot égard fondé ſur des chiméres,
Se priver du plaiſir de leur donner des fréres.

ALBERT.

Pour moi je ne vois point d'état plus ennuieux,
Que celui d'eſtre veuf, quand on peut faire mieux.

JACINTE.

Sans doute, & pour paſſer joieuſement la vie,
Rien n'eſt tel que d'avoir une femme jolie,

ALBERT.

Vous ne voïez qu'enfans qui vous font enrager.

JACINTE.

Ce ne ſont que voiſins preſts à vous obliger.

ALBERT.

Que fripons de valets qui vous font mille pieces.

JACINTE.

Qu'amis officieux qui vous font cent careſſes.

ALBERT.

Tout eſt triſte chés vous.

JACINTE.

On y rit nuit & jour.

ALBERT.

Perſonne ne vous voit.

JACINTE.

Chacun vous fait la cour

ALBERT.

Ma foi, puiſque Lucile eſt ſi bien mon affaire,
J'en veux dire deux mots à Pamphile ſon Pere.

JACINTE.

Fort bien, vous ne pouvez ſuivre plus beau projet.
Ah, que vous allez eſtre heureux & ſatisfait.
Pour vous faire un grand nom, quel moïen plus fertile?
On parlera de vous aux deux bouts de la ville:
Vos éloges d'abord répandus en cent lieux
Sur vous de tout Paris attireront les yeux.
Mille gens qui pour l'heure ignorent qui vous eſtes
De vos vertus bientoſt publieront des gazettes;
Et dans mille chanſons voſtre mon exalté
Paſſera glorieux à la poſterité.

ALBERT.

Ah que c'eſt bien parlé! J'admire ta ſageſſe;
Et je me ſens déja rajeunir d'allegreſſe. AL-

JACINTE.

Après ce mariage, ou meſme auparavant,
Sans doute vous mettrez voſtre fille au Couvent,
Pour aſſurer ſa joie auſſi-bien que la voſtre;
La voſtre dans ce monde, & la ſienne dans l'autre.

ALBERT.

Oüi, je décide ainſi.

JACINTE.

C'eſt fort bien décidé.

ALBERT.

Elle enragera fort, j'en ſuis perſuadé.

JACINTE.

Elle? oh que point du tout. Elle en ſera ravie.
Elle aime les Couvents Monſieur, à la folie.

ALBERT.

Les Couvents?

JACINTE.

Oüi vraiment, & je vous en repond.
Elle ne fait ſemblant de rien; mais dans le fond
Elle a pour le Couvent un penchant admirable.

ALBERT.

Oüais.

JACINTE.

Et pour l'hymenée une haine effroïable.

ALBERT.

Quoi....

JACINTE.

Il
C'eſt la verité, Monſieur, je vous promets,

ALBERT.

Que Diable?

JACINTE.

Mais ſur tout vous ne croiriez jamais
L'excès d'averſion qu'elle ſent pour Valere.

ALBERT.

Encore?

JACINTE.

Et tout cela parce qu'il ſçait vous plaire.

ALBERT.

L'effrontée?

JACINTE.

A vos yeux elle s'en cache fort,
Mais dans le fond du cœur elle le hait à mort.

ALBERT.

Elle le hait? Vraiment je la trouve plaiſante.
C'eſt une bonne ſotte, une bonne impudente,
Il vaut cent fois mieux qu'elle, & lui fait trop d'honneur,
De vouloir l'épouſer.

JACINTE.

L'épouſer? ſerviteur.

Il

Il ne l'épouſera jamais, j'en ſuis bien ſeure.

ALBERT.

Il ne l'épouſera jamais?

JACINTE.

Non, je vous jure.

ALBERT.

Comment non?

JACINTE.

Non, Monſieur, je la connois fort bien.
Son cœur repugne trop à former ce lien.

ALBERT.

Oüi-dà. Je ſuis vraiment ravi de la connaiſtre.

JACINTE.

Quand vous le voudriez, vous n'en feriez pas maiſtre.

ALBERT.

Oh, oh! je n'en ſerois pas le maiſtre? moi?

JACINTE.

Vous.
Rien ne la forcera d'accepter cet époux.
Sans ſon conſentement vous ne pouvez rien faire;
Et c'eſt d'elle en un mot que dépend cette affaire.

ALBERT.

D'elle? oh je finirai bien-toſt cet embarras,
Et lui ferai bien voir qu'elle n'en dépend pas;
Je veux que dès demain à Valere liée,

Pour

Pour la faire enrager elle ſoit mariée.

JACINTE.

Vous voulez dites-vous demain la marier,
A Valere?

ALBERT.

Oüi morbleu pour la mortifier.

JACINTE.

Pourrez vous bien lui faire un chagrin ſi funeſte?
Seriez vous aſſez dur?

ALBERT.

Ho je le ſuis de reſte.
Il faut morigener ces cerveaux éventez,
Et rabaiſſer un peu leurs petites fiertez.
Je m'en vais chés Pamphile, & ſans aucune pauſe,
Je reviens en ce lieu terminer toute choſe.

Il ſort.

JACINTE.

Grace au ciel mon adreſſe a fort bien reüſſi;
Et voilà noſtre affaire en bon train Dieu merci,
Ces eſprits voltigeans ont celà d'agréable,
Qu'avec eux la reſſource eſt toujours immancable.
Chez eux le changement eſt toujours de ſaiſon,
Et parfois la folie y produit la raiſon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

HORTENSE. VALERE.

VALERE.

CRoirai-je belle Hortenſe un changement ſi doux?
M'eſt-il permis de vivre & de vivre pour vous?
Quoi? lorſque mon amour croit ſa perte aſſurée,
Mon abord en ces lieux la trouve réparée,
Un meſme inſtant voit naiſtre & finir mes ennuis,
Et mes vœux ſont comblez auſſi-toſt que deſtruits?
Mais parlez. C'eſt à vous de couronner Madame,
Le bonheur éclatant d'une ſi belle flame.
Souffrez que je vous voïe en cet heureux moment
Meſler un peu de joïe à mon raviſſement,
Et donner aux tranſports de ma reconnoiſſance
Quelque autre objet plus doux que voſtre obéïſſance.

HORTENSE.

Oüi Valere, mon cœur assuré de vos feux
Veut bien d'un libre aveu favoriser vos vœux.
Je permets à vos yeux de lire dans mon ame
Tout ce qui peut servir à flater vostre flame.
Mais lors qu'un doux hymen s'offre à vos vœux constans,
Songez que c'est à vous d'en avancer le temps.
Bien que de vostre amour la preuve me soit chere,
Il vaut mieux emploïer un temps si necessaire
A presser un bonheur qui n'est pas en nos mains,
Qu'à nous prouver des feux dont nous sommes certains:
En un mot vous sçavez les humeurs de mon Pere.
Je ne dois point ici tracer son caractere:
Mais Jacinte a pris soin de vous faire sçavoir
Quel retour a tantost rétabli nostre espoir;
Prévenez par vos soins un retour plus funeste,
Qui pourroit nous ravir cet espoir qui nous reste.

VALERE.

Oüi Madame, & je vais de ce pas l'exciter,
A combler le bonheur dont j'ose me flatter.

HORTENSE.

Ne perdez point de temps. Quelqu'un vient ce me semble,
C'est lui mesme. Je sors, & je vous laisse ensemble,

SCENE

SCENE II.

ALBERT. VALERE.

ALBERT *à part.*

JE ne l'ai point trouvé, mais j'irai tant de fois.

VALERE.

Monſieur....

ALBERT.

Ah ah mon gendre eſt-ce vous que je vois?

VALERE.

Je viens....

ALBERT.

Embraſſons nous mon cher, & que ce gage
Soit de noſtre union le premier témoignage.

VALERE.

L'honneur....

ALBERT.

J'avois tantoſt quelque autre intention:
Mais ſur celà depuis j'ai fait attention.

VALERE.

L'ardeur....

ALBERT.

Oüi je prétens en vous donnant ma fille,
Vous voir dans peu de jours entrer dans ma famille.

VALERE.

Je dois....

ALBERT.

Je vous le dis, je ne ſçache entre nous,
Aucun homme qui ſoit plus à mon gré que vous.

VALERE.

Monſieur....

ALBERT.

Perſonne ici, ni dans toute la France
Dont je chériſſe plus l'eſtime & l'alliance.

VALERE.

Je vous ſuis...

ALBERT.

Et je veux ſans aucun examen,
En dépit de ma fille achever voſtre hymen.

VALERE.

Il faut...

ALBERT.

La bonne beſte à ce deſſein s'oppoſe,
Et voudroit bien pouvoir faire changer la choſe.

VALERE.

J'eſpere....

ALBERT.

Oüi je le ſçais le Couvent fait ſes ſoins,
Et vous lui déplaiſez comme la peſte au moins.

VALERE.

Je voudrois....

ALBERT.

Mais tant mieux, j'en ai l'ame ravie;
Et vous l'épouſerez j'en répons ſur ma vie.

VALERE.

J'aurois....

ALBERT.

Laiſſez moi faire encor un coup.

VALERE.

Enfin....

ALBERT.

Si vous ne l'épouſez que je ſois un coquin.

VALERE.

Rien ne peut m'allarmer après cette aſſurance,
Mais daignez m'accorder un moment d'audiance.

UN LAQUAIS.

Monſieur Pamphile eſt là qui demande à vous voir.

ALBERT.

Pamphile? bon qu'il entre. Adieu juſqu'au revoir.

VALERE. *à part.*

Il ne faut rien preſſer de peur de lui déplaire,
Remettons à tantoſt à lui parler d'affaire.

SCENE III.

ALBERT. PAMPHILE.

PAMPHILE. *à part.*

VOyons comme il prendra la propoſition.

ALBERT. *à part.*

Tachons de l'engager à compoſition.

PAMPHILE.

Je donne le bonjour à mon ancien confrere.

ALBERT.

Tres humble ſerviteur à noſtre vieux compere.

PAMPHILE.

Ma foi je ſuis charmé de vous trouver ici.

ALBERT.

Et moi je ſuis ravi de vous y voir auſſi.

PAMPHILE.

Comment va la ſanté? Vous avez bon viſage.

ALBERT.

Et vous? Vous avez l'air bien fleuri pour voſtre âge.

PAMPHILE.

Parbleu, oüi je me porte aſſez bien franchement.

ALBERT.

C'eſt fort bien fait. Pour moi je vis tout doucement.

PAMPHILE.

Je n'ai graces au ciel nul ſouci dans la vie.

ALBERT.

Je ne ſuis tourmenté d'aucune maladie.

PAMPHILE.

Je me trouve auſſi verd comme dans mon Printemps.

ALBERT.

Et moi tout auſſi frais qu'à l'âge de trente ans.

PAMPHILE.

Je ſuis veuf, j'ai du bien & fort peu de famille.

ALBERT.

Grace à Dieu je ſuis riche & je n'ai qu'une fille.

PAMPHILE.

Vous ſçavez quel j'étois dans ma jeune ſaiſon.

ALBERT.

Vous m'avez veu jadis aſſez bon compagnon.

PAMPHILE.

Je me ſens comme alors d'une vigueur extreme.

ALBERT.

A quelque choſe près je ſuis toujours le meſme.

PAMPHILE.

Ma foi Seigneur Albert je ne ſçai pas pourquoi,
Nous ſommes reſtez veufs ſi long-temps vous & moi.

ALBERT.

En effet, c'eſt pitié d'endurer qu'à noſtre âge
Nous ſéchions ſur le pied faute de Mariage.

PAMPHILE.

L'hymen, quoi qu'on en diſe a ſon utilité,

ALBERT.

Sans doute. l'Homme eſt né pour la ſociété.

PAMPHILE.

Il a ſes embarras, mais on y remédie,
Quand ce ſont des amis avec qui l'on s'allie.

ALBERT.

Oüi l'hymen peut avoir ſes dégouſts quelquefois,
Mais on s'en garantit en faiſant un bon choix.

PAMPHILE.

Pour moi ſi jamais femme entre dans ma famille,
De mon meilleur ami je veux choiſir la fille.

ALBERT.

Et moi je veux auſſi quand je me marierai,
Connoiſtre à fonds les gens à qui je m'allierai.

PAM-

PAMPHILE.

Mais à propos d'hymen, de fille & d'alliance,
Comment gouvernez vous Mademoiſelle Hortenſe?

ALBERT.

Et Lucile? On m'a dit que ſans m'en avertir,
Vous l'aviez du Couvent fait depuis peu ſortir.

PAMPHILE.

Il eſt vrai. J'ai pour elle un mariage en veuë.

ALBERT.

J'eſpere auſſi dans peu voir ma fille pourveuë.

PAMPHILE.

Vous connoiſſez Damis ce jeune homme bienfait.

ALBERT.

Damis? non.

PAMPHILE.

C'eſt à lui que je ſonge en ſecret.

ALBERT.

Valere eſt voſtre ami, ſi j'en crois l'apparence.

PAMPHILE.

Sans doute.

ALBERT.

C'eſt à lui que j'ai promis Hortenſe.

PAMPHILE.

Hom. Valere eſt encor bien jeune à mon avis.

ALBERT.

Je n'ai pas grande foi pour voſtre beau Damis.

PAMPHILE.

Ecoutez. Voulez vous mettre à part tout miſtere.

ALBERT.

Parbleu de tout mon cœur, nous ne ſçaurions mieux faire.

PAMPHILE.

J'avois quelque deſſein à l'égard de Damis,
Il eſt vrai: mais je n'ai ni parlé ni promis.
D'ailleurs depuis un temps il ſemble fuir ma veuë;
Et j'ai oüi murmurer de certaine inconnuë
Qui ſur lui franchement jette un méchant vernis.
Enfin depuis long-temps nous ſommes fort unis,
Uniſſons nous encor de plus près l'un à l'autre,
Je vous donne ma fille, accordez moi la voſtre.

ALBERT.

Ma foi je ſuis charmé de la condition,
Et de bon cœur je tope à voſtre intention.
J'avois auſſi donné ma parole à Valere,
Mais... c'eſt un fat. Touchez. Je ſuis voſtre beaupere.

PAMPHILE.

Et moi je ſuis le voſtre.

ALBERT,

Il faut ſans differer

Que

Que j'aille à ce deſſein ma fille préparer.

PAMPHILE.

Je vais trouver auſſi la mienne en diligence;
Et je veux, ſous couleur de viſiter Hortenſe,
Pour vous la faire voir l'envoïer en ce lieu.
Adieu Seigneur Albert.

ALBERT.

Seigneur Pamphile adieu.

SCENE IV.

ALBERT. HORTENSE.

ALBERT.

FAiſons valoir un peu la raiſon paternelle
Holà.

HORTENSE.

Plaît-il mon Pere.

ALBERT.

Approchez vous la belle.
On dit que le Couvent eſt voſtre unique objet,
Et que vous romprez tout ſi l'on ne vous y met.

HORTENSE.

Moi mon Pere?

ALBERT.

Vous meſme. On a ſçeu m'en inſtruire.
Et là deſſus je ſuis bien aiſe de vous dire
Que j'ai d'autres deſſeins touchant voſtre intereſt ;
Et qu'il faut vous réſoudre à l'hymen s'il vous plaît.

HORTENSE.

Toutes vos volontez me doivent eſtre cheres.

ALBERT.

Et pour ne point traîner en longueur les affaires,
Je prétens que ce ſoit au plus tard dès demain.

HORTENSE.

Un Pere a ſur nos vœux un pouvoir ſouverain

ALBERT.

C'eſt fort bien dit à vous. Et pour preuve éclatante
Du grand deſir que j'ai de vous rendre contente,
Après avoir long-temps conſulté, balancé,
Voici l'Epoux enfin ou je me ſuis fixé.

HORTENSE.

Quel qu'il ſoit, de vos mains il m'eſt fort agréable.

ALBERT.

Oüi c'eſt un perſonnage illuſtre, vénérable,
Un homme conſommé, grave, judicieux,
En un mot le Seigneur Pamphile.

HORTENSE, *à part.*

Juſtes dieux!

ALBERT.

Allons, témoignez moi voſtre reconnoiſſance

HORTENSE *à part.*

Quel changement!

ALBERT.

Plaiſt-il? Vous murmurez, je penſe.

HORTENSE.

Ah mon Pere, excuſez ſi ſur un pareil choix
Mon reſpect ſe dément pour la premiere fois.
Voſtre bonté pour moi ſi ſouvent éprouvée
Dans le fond de mon cœur ſera toujours gravée:
Mais permettez qu'ici ce cœur épouvanté
Apelle à ſon ſecours cette meſme bonté;
Et que dans un péril dont frémit ma conſtance
J'arme voſtre amitié contre voſtre puiſſance.

ALBERT.

Oüais.

HORTENSE.

Si c'eſtoit à moi de me donner des loix,
A vivre auprès de vous je bornerois mon choix:
Mais ſi vous enviez ce prix à ma tendreſſe,
Daignez au moins, daignez confier ma jeuneſſe

A la loi d'un Epoux dont j'aime les liens,
Et dont l'âge & l'humeur ſoient conformes aux miens

ALBERT.

Erreur. Un bon eſprit jamais ne ſe hazarde
De donner la jeuneſſe à la jeuneſſe en garde.
C'eſt ce qui doit ſur tout eſtre conſideré.
Le Monde eſt un chemin d'abîmes entouré:
Et lors qu'en ce chemin ou le plus ferme héſite
Un fou de ſon ſemblable entreprend la conduite,
Chacun deçà, delà, guidé ſans ſçavoir ou,
Court riſque à tout moment de ſe rompre le cou.

HORTENSE.

Hé quoi? De ce deſſein rien ne peut vous diſtraire?
Je ne vous parle point de m'unir à Valere:
Mais vous meſme en ce jour, du moins ſi je l'en croi,
Vous avez à ſes vœux engagé voſtre foi;
Et l'eſpérance enfin que cet aveu lui donne...

ALBERT.

L'eſpérance? Ah vraiment vous me la baillez bonne,
Et vous me parlez là d'un plaiſant étourneau.
Ah parbleu s'il prétend dans ſon petit cerveau,
Ne ſe perpétuer que par cet hyménée,
Il court fort grand hazard de mourir ſans lignée.
Enfin il faut tenir ce qu'on promet aux gens.

Pamphile

Pamphile eſt mon ami depuis plus de trente ans:
Et pour le couper court, en un mot comme en douze,
Il faut abſolument qu'un de nous deux l'épouſe.
Je ne ſçaurois pas moi, l'épouſer, bonnement.
Ergò. Vous m'entendez, tréve de compliment.

HORTENSE. *à part.*

Ciel! d'un ſi rude coup allons parer l'atteinte,
Et courons de ce pas en avertir Jacinte.

SCENE V.

ALBERT. *ſeul.*

CHoſe étrange de voir le peu d'entendement
Qui chez les jeunes gens régne preſentement.
Pour moi je ne vois point de plus ſotte foibleſſe
Que cet enteſtement qu'on a pour la jeuneſſe;
Et ſi j'en étois crû, ce caprice maudit
Par un Edit exprès ſe verroit interdit:
Car enfin le bon ſens en toute autre pratique
S'oppoſe clairement à cette politique.
Plus un malade eſt foible, imbécile, mal ſain;
Et plus il a beſoin d'un ſage Medecin.
Plus un cheval eſt neuf, ombrageux, indocile;

Plus

Plus la main qui le guide a beſoin d'eſtre habile.
Tout le monde en convient. Et par comparaiſon
Plus une fille eſt jeune & foible de raiſon,
Plus celui que l'hymen pour maiſtre lui diſpenſe
Doit avoir ſelon moi d'âge & d'expérience.
Ma foi c'eſt un abus, & je voudrois pour moi
Que de meſme qu'on fait par une antique loi
Produire aux Chevaliers leurs preuves de nobleſſe,
On fit faire aux Epoux leurs preuves de vieilleſſe.

SCENE VI.

ALBERT. JACINTE.

JACINTE.

AH Monſieur eſt-il vrai ce qu'on m'a débité.

ALBERT.

Quoi?

JACINTE.

N'eſt-ce point un conte à plaiſir inventé?

ALBERT.

Comment donc?

JACINTE.

Seriez vous broüillez vous & Pamphile?

ALBERT.

Nous?

JACINTE.

Par quel crime a-t-il excité voſtre bile?
Quel tort vous a-t-il fait? Quel mal a-t-il commis?

ALBERT.

Lui?

JACINTE.

Vous avez toujours eſté ſi bons amis.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire? Parbleu nous le ſommes encore,
Et s'il m'a fait du tort c'eſt un point que j'ignore.

JACINTE.

Tout de bon?

ALBERT.

Tout de bon. Sur quel vain fondement...

JACINTE.

Vous n'eſtes point broüillez enſemble aſſurément?

ALBERT.

Non encor un coup non; diantre je ſuis croïable.
Faut-il pour l'affirmer que je me donne au diable?

JACINTE.

Ah tant mieux. Par ma foi j'en ai la joïe au cœur;
J'ai toujours bien jugé que c'eſtoit une erreur,

Et je ne voïois point d'apparence aſſez forte
Que vous lui vouluſſiez faire un tour de la ſorte.

ALBERT.

Et quel eſt donc ce tour dont on veut m'accuſer?

JACINTE.

On dit; voïez un peu comme on aime à jaſer,
On dit que vous voulez contre toute apparence...

ALBERT.

Eh bien?

JACINTE.

Le marier à voſtre fille Hortenſe.

ALBERT.

Aſſurément. Que diantre eſt-ce qu'on trouve là?

JACINTE.

Comment? vous ſongeriez en effet à celà?

ALBERT.

Pourquoi non?

JACINTE.

Vous auriez réſolu dans voſtre ame
De lui donner demain voſtre fille pour femme?

ALBERT.

Demain. Je l'ai promis, ce n'eſt point un ſecret.

JACINTE.

Le pauvre homme! Ah Monſieur qu'eſt-ce qu'il vous a fait?

ALBERT.

Comment donc? Mais vraiment l'équivoque eſt gentille
Je ſuis ſon ennemi de lui donner ma fille?

JACINTE.

Sans doute. N'eſt-ce pas s'il faut parler ſans fard
Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard?
Avez vous oublié ce joli trait d'hiſtoire
Qui preſque tous les jours vous revient en mémoire,
Et dont vous nous avez tant de fois endormis,
D'un Grec, qui pour punir un de ſes ennemis
Aïant mis vainement toute choſe en uſage,
A la fin lui donna ſa fille en mariage.

ALBERT.

Hom... effectivement. A dire vérité
Leur âge peut avoir quelque diſparité:
Mais l'inconvénient de cette différence
Tombera beaucoup moins ſur lui que ſur Hortenſe.

JACINTE.

Au contraire Monſieur, elle ne riſque rien,
C'eſt un bonheur pour elle, un ſeur & vrai moïen
De lui faire trouver une ſource féconde
De divertiſſemens les plus jolis du monde.
Si pour un pareil nœud vous euſſiez préferé
Quelque jeune homme aimable, & qui fût à ſon gré,

Quelque Amant diſtingué, par exemple Valere;
Elle ſe borneroit à l'aimer, à lui plaire,
Ne vivroit que pour lui, ne voudroit voir que lui,
A tout autre plaiſir trouveroit de l'ennui,
Dans les pleurs loin de lui vivroit enſevelie:
Rien n'eſt plus languiſſant qu'une ſemblable vie.
Mais en lui choiſiſſant comme vous avez fait
Un Epoux ſuranné, haiſſable, malfait,
Ce ne ſeront que jeux, bals, cadeaux, ſérénades,
Viſites, paſſetemps, entretiens, promenades.
Tout ce qu'on voit ici de jeunes gens galans
Se feront auprès d'elle honneur de leurs talens.
Mille plaiſirs nouveaux s'offriront devant elle.
Chacun à qui mieux mieux y montrera ſon zéle.
L'un la regalera d'un ſuperbe cadeau,
L'autre l'entretiendra d'une feſte ſur l'eau.
Et ſi vous voulez joindre à cette Centurie
Tous les revenans bons de la galanterie,
Fleurettes, petits ſoins, billets doux, tendres voeux,
Agréables tranſports, ſoupirs reſpectueux;
Vous m'avoûrez Monſieur que femme dans la vie
Ne peut jouïr d'un ſort plus propre à faire envie.

ALBERT.

La peſte, ce n'eſt pas ainſi que je l'entens.

JA-

JACINTE.

Mais quant à ſon Epoux les cas ſont différens.
Contre lui les galans armez d'antipathies
Ont ſoin de l'écarter de toutes les parties,
Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant
Pour régler le mémoire & païer le Marchand.
Du reſte nul commerce, on le fuit, on le quitte,
Comme un peſtiferé tout le monde l'évite,
Equipages à part, lit, table, appartement,
On ne s'informe pas quel il eſt ſeulement;
Et tel qui tous les jours chez Madame voiſine
Ne connoiſt pas Monſieur ſeulement à la mine;
Et venant à le voir de jour ſur l'eſcalier,
En le gracieuſant d'un ſouris cavalier,
Lui dira, mon ami, va t'en voir je te prie
Si ta belle Maiſtreſſe eſt encor endormie.

ALBERT.

Diable! Je ſerois donc à ce compte un grand fat
Si j'allois pour l'hymen troquer mon célibat.

JACINTE.

Je ne dis pas celà Monſieur, le ciel m'en garde;
C'eſt Pamphile & non vous, que ce diſcours regarde.

ALBERT.

Pamphile? Et palſambleu de quel droit aujourd'hui

Suis-

Suis-je d'un pareil ſort exempt pluſtoſt que lui?

JACINTE.

Je ne ſçai, mais pourtant l'affaire eſt différente,
Pamphile a cinquante ans.

ALBERT.

Morbleu j'en ai ſoixante.

JACINTE.

La barbe lui blanchit.

ALBERT.

J'ai les cheveux tous gris.

JACINTE.

Il a mauvaiſe mine.

ALBERT.

Et ſuis je un Adonis?

JACINTE.

Son eſprit déja meſme eſt baiſſé d'un étage.

ALBERT.

Par ma foi quelquefois je ne ſuis pas trop ſage.

JACINTE.

Ecoutez, chacun peut riſquer à ſes dépens:
Mais ſi Pamphile & vous eſtes ſi reſſemblans,
Ne vous mariez point de peur de quelque eſclandre.

ALBERT.

Qui moi? J'aimerois mieux cent fois me faire pendre.

JACINTE.

Lucile eſt fort jolie, elle en a le renom;
Mais....

ALBERT.

Bon, bon: c'eſt encore une belle guenon.

JACINTE.

Pour moi mettant à part tout frivole hyménée
Je voudrois de moi ſeul tenir ma deſtinée,
Vivre toujours garçon, ſans ſoucis, ſans emploi,
N'avoir dans mon logis d'autre maiſtre que moi;
Et ſans deſavoüer mon antique ſageſſe,
Laiſſer le mariage à la folle jeuneſſe.

ALBERT.

Oüi c'eſt bien dit, je vois que ton ſens eſt fort bon.
Pamphile eſt un vieux fou dépourvû de raiſon.
Il reviendra tantoſt; je veux en cas qu'il vienne
Lui rendre ſa parole & retirer la mienne,
Et prétens comme il faut preſcher ce vieux badin.
Sans adieu, je m'en vais faire un tour de jardin.

JACINTE. *ſeule.*

Allons de ce ſuccez informer ma maiſtreſſe.
Voici l'heure à peu près ou ſelon ſa promeſſe
Lucile & ſon Amant doivent ſe rendre ici,
Et c'eſt encor ſur nous que roulera ceci.

Quelle folie à moi de prendre tant de peine!
Mais le ciel m'a fait naître avec une ame humaine;
Et fût le fait d'amour la plus prude aujourd'hui
S'intrigue volontiers pour elle ou pour autrui.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LUCILE. JACINTE.

LUCILE.

OUI je ſçais le péril ou j'étois expoſée.
Mon Pere à cet hymen m'a déja diſpoſée,
Et c'eſt de ſon aveu que je me rends chez vous
Ou je dois voir, dit-il, ce précieux Epoux.
Se peut-il que tes ſoins m'en aient débaraſſée;
Et qu'en ſi peu de temps il change de penſée?

JACINTE.

Oüi. Tout va comme il faut, & depuis un moment
Le bon homme vous hait aſſez honeſtement.
Mais comme ſon humeur eſt fort ambulatoire,
Ne perdez point de temps ſi vous me voulez croire.
Voſtre Amant va venir, tirez-le d'embarras,

Dites lui voſtre nom, puiſqu'il ne le ſçait pas;
Et mettez le en état par un aveu ſincere
D'agir ouvertement auprès de voſtre Pere.

LUCILE.

Je ne le mande ici que dans ce ſentiment.

JACINTE.

Pour moi je ne ſçais pas à parler franchement
Comment vous avez pû vous montrant à ſa veuë
Soutenir avec lui le rôle d'inconnuë.
C'eſt à mon ſentiment un métier fort ſcabreux
Que celui d'éluder un jeune homme amoureux,
Et pour avoir conduit juſques là les affaires
Vous eſtes bien habile, ou bien il ne l'eſt gueres.

LUCILE.

S'il faut ſur ce ſujet te faire un franc aveu,
Nous avons fait tous deux comme l'on fait au Jeu.
Chacun ſur ſon adreſſe également ſe fie,
Et le hazard enfin décide la partie.
Il a pour me ſurprendre employé tous ſes ſoins,
Moi pour m'en garantir je n'en ai pas pris moins;
Et la concluſion, c'eſt que ma prévoiance
A joüé de bonheur plus que ſa vigilance.
Mais le voici lui-meſme.

SCENE II.

DAMIS. LUCILE. JACINTE.

DAMIS.

ENfin il m'eſt permis
Madame de connoiſtre....

LUCILE.

Ecoutez moi Damis.
Toi Jacinte prens ſoin que perſonne ne vienne.
Enfin Damis, il faut vous délivrer de peine,
Il eſt temps de finir, & de vous révéler
Un ſecret que j'ai cru qu'il falloit vous celer.
Vous le ſçavez Damis, l'avanture imprévuë
Qui la premiere fois vous offrit à ma veuë
Ne permit pas d'abord au trouble de mes ſens
De pouvoir vous cacher mes feux reconnoiſſans,
Et l'Amour profitant du trouble de mon ame
Ecrivit dans mes yeux ſon triomphe & ma flame.
Voſtre amour en conçeut un augure flateur;
Mais en vous découvrant une ſi prompte ardeur,
C'eut eſté trop riſquer de vous faire connaiſtre

Celle en qui vos regards l'avoient ſi toſt fait naiſtre,
Avant que de ſçavoir ſi l'ardeur de vos feux
Méritoit de ma part de ſemblables aveux.
Ainſi, pour éprouver voſtre perſévérance,
Je vous ai du cacher mon nom & ma naiſſance,
Je voulois m'aſſurer du fond de voſtre cœur;
Mes ſoins ont réuſſi; je connois voſtre ardeur;
Il eſt temps à mon tour de me faire connaiſtre,
Damis, aprenez donc...

JACINTE.

Tout eſt perdu. Mon maiſtre
Albert vient ſur mes pas.

LUCILE.

O ciel! Que ferons nous?

DAMIS.

Le cruel contre temps!

JACINTE.

Viſte, ſéparez-vous,
Je l'entens; ſuivez moi dans la chambre prochaine,
J'aurai ſoin d'empeſcher qu'on ne vous y ſurprenne.

SCENE III.

ALBERT. LUCILE. JACINTE.

ALBERT.

BOnjour la belle enfant. C'eſt vous comme je croi
Qu'on appelle Lucile, eſt-ce pas?

LUCILE.

Oüi, c'eſt moi.

ALBERT.

J'en ai ſur ma parole une joïe infinie.
Sans compliment. Je viens vous tenir compagnie
Ma fille tout à l'heure eſt allée au Palais,
Pour acheter je croi quelques colifichets;
Et ne ſçachant que faire en toute la journée,
Je vous fais un préſent de mon après dinée.

LUCILE.

Je venois voir Hortenſe, & c'eſt le ſeul ſujet.

ALBERT. *ſouriant.*

Ha vous ne veniez pas pour elle tout à fait.

LUCILE *à Jacinte.*

Que veut-il dire?

AL-

ALBERT.

On eſt éclairci du miſtere,
Baſte, je ſçais ici ce que vous venez faire.

LUCILE.

Comment donc?

ALBERT.

Et je ſuis d'avis à ce propos,
Puiſque nous y voilà, de vous dire deux mots.
Entrons dans cette chambre, elle eſt moins paſſagere,
Et nous y parlerons plus ſeurement d'affaire.

LUCILE *à Jacinte.*

Serions nous découverts?

ALBERT.

Entrons ſans differer.

JACINTE.

Ma maiſtreſſe a la clef; vous ne ſçauriez entrer.

LUCILE.

D'ailleurs je dois ſortir pour affaire qui preſſe.

ALBERT.

Ah puiſqu'il eſt ainſi vous eſtes la maiſtreſſe.
Je veux bien vous ſevrer d'un petit déplaiſir,
Et j'en entretiendrai voſtre Pere à loiſir.

LUCILE.

Mon Pere?

AL-

ALBERT.

Oüi, j'aime mieux que ce ſoit par ma bouche
Qu'il aprenne un ſecret qui d'aſſez près le touche.

LUCILE.

O ciel! Et quel eſt donc ce ſecret s'il vous plaiſt?

ALBERT.

Une choſe ou tous deux vous avez intéreſt.

LUCILE.

Mais encor?

ALBERT.

Vous voulez que je vous en inſtruiſe?

LUCILE.

De voſtre honneſteté j'attens cette franchiſe.

ALBERT.

Soit. Je vous dirai donc ſans affectation
Que je n'ai vers l'hymen nulle propenſion,
Que de ma liberté j'ai l'ame un peu jalouſe,
Et qu'ailleurs vous pouvez chercher qui vous épouſe.

JACINTE.

Ah je reſpire enfin.

LUCILE.

C'eſt donc là ce ſecret
Dont vous faiſiez....

AL-

ALBERT.

Ma foi j'en ai bien du regret.
Je ſçai que voſtre Pere en ce lieu vous envoïe,
Ainſi qu'il m'a promis, afin que je vous voïe;
Et ſans doute, charmé d'une telle union,
Il a ſceu vous flater de ma poſſeſſion:
Mais j'ai depuis tantoſt changé de fantaiſie:
Vous ſçavez qu'il n'eſt rien de ſtable dans la vie.
Et quelque eſpoir enfin qui vous puiſſe amorcer,
Vous me ferez plaiſir de ne me point preſſer.

JACINTE.

La déclaration eſt de fort bonne grace.

LUCILE.

Si c'eſt là ſeulement ce qui vous embaraſſe,
Vous n'avez nul ſujet de vous inquiéter,
Perſonne n'a deſſein de vous violenter,
Et la complexion que le ciel m'a donnée
Vous met fort à couvert d'un pareil hyménée.
C'eſt un point qu'il eſt bon de vous dire en paſſant.

ALBERT.

Ah, ah! vous le prenez ſur un ton fort plaiſant.
Il ſemble à vous oüir que noſtre mariage
Ne dépend que de vous & de voſtre ſuffrage.
Sçavez vous bien morbleu qu'avec voſtre air hautain

Je

Je puis vous épouſer ſi je veux dès demain.

LUCILE.

Dès demain?

ALBERT.

Dès ce ſoir ſi j'en avois envie.

LUCILE.

La propoſition me paroiſt bien hardie.

ALBERT.

Bien hardie? Ah parbleu nous allons voir celà.
Et puiſque vous pouſſez la choſe juſques là,
Que cinquante lutins m'étrillent en perſonne,
Si je ne vous épouſe avant que minuit ſonne.

LUCILE *riant*.

Vous m'épouſerez donc? c'eſt un fait aſſuré.

ALBERT.

Oüi par la teſtebleu je vous épouſerai.

LUCILE.

Si vous n'avez jamais de fortune meilleure,
Vous riſquez de paſſer de fort mauvais quarts d'heure.

ALBERT.

Tout coup vaille, avec moi l'affaire eſtant ainſi,
Vous aurez diablement de tablature auſſi.

LUCILE.

Pour peu que vous aimiez les coquettes outrées,

J'en aurai bientoft pris toutes les fimagrées.

ALBERT.

Si les maris jaloux ont dequoi vous flatter
Vous aurez avec moi lieu de vous contenter.

JACINTE.

Voilà pour une Noce un fort joli prélude.

LUCILE.

A vous deſeſpérer je mettrai mon étude.
Je deviendrai bizarre.

ALBERT.

Et moi ſombre & grondeur.

LUCILE.

Indocile,

ALBERT.

Brutal,

LUCILE.

Querelleuſe,

ALBERT.

Plaideur.

LUCILE.

Enfin je vous répons qu'après cetre alliance,
Vous aurez grand beſoin de voſtre patience.

ALBERT.

Et je vous jure auſſi que vous aurez bientoſt.

Matiere d'exercer la voſtre comme il faut.

LUCILE.

Il ſuffit. La diſpute un peu loin nous emporte,
Et je vois à la fin qu'il eſt temps que je ſorte.
Adieu. D'orenavant je prendrai mieux mon temps
Pour ne vous plus trouver quand je viendrai ceans.
Jacinte.

JACINTE *bas.*

Laiſſez faire.

SCENE IV.

ALBERT. JACINTE.

ALBERT.

AH parbleu ma mignone,
Voſtre petite langue en argumens foiſone;
Mais devant qu'il ſoit peu je ſçaurai vous montrer
Que l'on ne gagne rien â me contrequarer,
Et je vous ferai voir après le mariage...

JACINTE.

Vous n'aurez pas grand peine à finir cet ouvrage:
Car vous eſtes déja convenus de vos faits.

ALBERT.

Elle en ſera la dupe, & je te le promets.

JACINTE.

Ah Monſieur, je voi bien ce qui la rend ſi fiére,
Et l'intereſt qu'elle a de vous rompre en viſiére.
Car vous avez bien veu comme elle vous pouſſoit
Et de quel diable d'air elle vous relançoit.
Quelque jeune blondin lui donne dans la veuë
Sans doute, &....

ALBERT.

Tu le crois?

JACINTE.

Oh j'en ſuis convaincuë
Vous dis-je, & quoi qu'au fond vous n'en connoiſſiez rien,
Il n'eſt pas ſi caché qu'on ne le trouvât bien.

ALBERT.

Tant mieux morbleu, ma joïe en deviendra plus grande.
La bien faire enrager eſt ce que je demande,
Et plus pour cet Amant ſon cœur ſe ſent brûler,
Plus mon hymen aura dequoi la deſoler.

JACINTE.

Hom. La choſe ſera Monſieur bien difficile.

ALBERT.

Comment?

JA-

JACINTE.

C'eſt que ſon Pere eſt un vieux imbécille,
Qui s'entête toujours que ſa fille a raiſon,
Et qui s'en laiſſe en tout mener comme un oiſon.
Vous ne croiriez jamais juſqu'ou va ſa manie,
Et l'aſcendant qu'elle a ſur ce pauvre génie;
Et s'il faut qu'une fois uſant de ſon crédit,
Elle ait pû contre vous lui prévenir l'eſprit,
Toute la ville en corps ne ſeroit pas capable
De faire revenir cet eſprit intraitable.

ALBERT.

Le vieux fou.

JACINTE.

Quant à moi pour fuir tout embarras,
J'irois ſans dire mot le trouver de ce pas,
Et devant quelle pût faire ſes diligences
Je prendrois avec lui toutes mes aſſurances.

ALBERT.

Il m'a donné parole,

JACINTE.

Eh tout celà n'eſt rien,
Une ſimple parole eſt un méchant lien;
Chacun ſe pique aſſez d'eſtre droit & ſincere,
Mais ne vous y fiez que par devant Notaire.

Si l'on pouvoit fourber avec impunité,
Nous ne verrions pas tant de gens de probité.

ALBERT.

Ce diſcours me plaiſt fort & ta raiſon eſt bonne.
Je m'en vais de ce pas lui parler en perſonne.

JACINTE.

Attendez, ſçavez vous en quel endroit il eſt?

ALBERT.

Quoi, n'eſt-il pas chez lui?

JACINTE.

Nenni pas s'il vous plaiſt.
Il eſt allé paſſer ſa ſoirée à Vincenne.

ALBERT.

Qui te l'a dit?

JACINTE.

Sa fille. Il a cette ſemaine
Aquis en cet endroit, comme elle m'a conté,
Une maiſon des champs pour paſſer ſon eſté.

ALBERT.

Ces vieillards ſont toujours pleins de la bagatelle.
Et cette maiſon là, dans quel endroit eſt elle?

JACINTE.

Je ne ſçais; mais on peut vous l'aprendre aiſément.

AL-

ALBERT.

Je m'en vais le chercher ſans y perdre un moment.

JACINTE.

Allez donc. Je vous vois en ces lieux avec peine.
Nous en voila défaits. Tandis qu'il ſe promene,
Mettons en liberté noſtre amoureux tranſi.

SCENE V.

JACINTE. DAMIS.

JACINTE.

SOrtez beau Priſonnier, nous ſommes ſeuls ici,
Noſtre vieux importun ne peut plus vous ſurprendre.
Vous avez bien perdu de ne pouvoir entendre
Comme voſtre Maiſtreſſe a ſçeu lui repartir;
Pour s'en débaraſſer elle vient de ſortir,
Je m'en vais la chercher, & je vous la rameine.
Demeurez.

SCENE VI.

DAMIS. *seul.*

GRace au ciel je me vois hors de peine,
Mon cœur d'un faux eſpoir ne s'eſt point prévenu,
Et ce que j'aime enfin ne m'eſt plus inconnu.
L'éclat de ſes vertus, cet air noble & modeſte,
M'eſtoient de ſa naiſſance un gage manifeſte;
Et ce qu'ici je vois ne fait que confirmer
Le premier jugement que j'en ai ſçeu former.
Oüi je me ſuis enquis d'Albert, de ſa famille,
Suivant ce qu'on m'a dit je vois qu'elle eſt ſa fille.
Emploïons tous nos ſoins, & tout noſtre pouvoir
Pour lui faire agréer mes feux & mon eſpoir;
Et cherchons des amis dont le zéle ſincere
Me puiſſe ménager une faveur ſi chere.

SCENE

SCENE VII.

PAMPHILE. DAMIS.

PAMPHILE. *à un Laquais.*

IL ſuffit. Je l'attens. Mais qui vois-je en ces lieux.
N'eſt-ce pas là Damis?

DAMIS.

Je voi Pamphile. O dieux!

PAMPHILE.

Que vient-il faire ici?

DAMIS.

Que pourrai-je lui dire?

PAMPHILE.

Je veux tout doucement tâcher de m'en inſtruire.
Bonjour Seigneur Damis, qui vous croïoit ici?
Avez vous quelque accès dans cette maiſon ci.

DAMIS.

Non pas beaucoup. Mais vous ſelon toute apparence
Vous eſtes en païs ici de connoiſſance.

PAMPHILE.

Oüi je connois Albert, & crois ſans vanité
Qu'au rang de mes amis il peut eſtre conté.

DAMIS.

Il eſt de vos amis dites-vous?

PAMPHILE.

Je m'en flatte.
L'amitié qui nous lie eſt d'aſſez vieille datte;
Et j'oſe préſumer ſans me faire valoir
Que j'ai ſur ſon eſprit quelque peu de pouvoir.
Avez vous près de lui beſoin de mon ſervice?
Je m'offre de bon cœur à vous y rendre office.

DAMIS.

J'accepte avec plaiſir ce généreux ſecours.

PAMPHILE.

Hé bien Seigneur Damis, comment vont vos amours?
Je ne vous ai point veu depuis pluſieurs ſemaines,
Mais nonobſtant celà je ſçai de vos fredaines.
L'inconnuë: eh? Comment en eſtes vous traité?
Combien pour la fléchir vous en a-t-il couté?
Pour moi je ſuis charmé de vos bonnes fortunes,
Et jamais Chevalier n'en eut de moins communes.
Ma foi Seigneur Damis plaiſanterie à part
Voſtre honneur en ceci court un peu de hazard.
Je ſuis de vos amis, & deffunt voſtre Pere
M'eſtoit joint comme on ſçait d'une amitié fort chere,
Et je crois comme tel vous devoir librement

Découvrir

Découvrir là deſſus mon petit ſentiment.
N'eſtes vous pas honteux eſtant ce que vous eſtes,
De joüer, dites moi, le rôle que vous faites?
De vous précipiter dans les filets dorez
D'une je ne ſçai qui que vous idolatrez,
Qui vous a tout d'un coup donné dans la viſiere;
Et qui probablement n'eſt qu'une avanturiere,
Qui tirera de vous tout ce qu'elle pourra,
Et qui par un beau jour enfin diſparoiſtra.

DAMIS.

Quelque deſobligeant que ſoit un tel langage,
D'un ami prévenu j'excuſe cet outrage.
Mais ſi cette beauté que vous deshonorez
N'avoit aucun des traits dont vous la figurez;
Si l'eſprit, la vertu, l'exacte retenuë,
Relevoient de ſon ſang la nobleſſe connuë,
Que deviendroit alors voſtre aveugle couroux?
Et quels nouveaux conſeils recevrois-je de vous?

PAMPHILE.

La choſe eſtant ainſi ce ſeroit un miracle;
Et bien loin qu'à vos feux je miſſe aucun obſtacle,
Je ſerois le premier à les favoriſer,
Et vous exciterois moi meſme à l'épouſer.

DAMIS.

Ecoutez. Il eſt temps de rompre le ſilence.
Oüi je connois enfin ſon rang & ſa naiſſance,
Ce n'eſt plus un miſtere; & ce que j'en ai ſçeu
Ne dément point l'eſpoir que j'en avois conçû.
Mais comme elle eſt ſoumiſe aux volontez d'un Pere,
C'eſt de lui que dépend le bonheur que j'eſpere,
J'ai beſoin d'un ami qui ſur lui puiſſe agir,
Il me faut un ſecond: voulez vous m'en ſervir?

PAMPHILE.

Oüi: mais il faut d'abord voir ſi la Demoiſelle
Eſt digne du deſſein que vous formez pour elle.

DAMIS.

Vous n'en douterez plus quand vous ſçaurez qui c'eſt.
Elle eſt fille d'Albert.

PAMPHILE.

Heu? De qui s'il vous plaiſt?

DAMIS.

D'Albert.

PAMPHILE.

Quoi? du Patron de ceans?

DAMIS.

De lui-meſme.

PAM-

PAMPHILE. *à part.*

Vertubleu.

DAMIS.

Vous voïez.

PAMPHILE. *à part.*

Quelle ſurpriſe extrême!

DAMIS.

Je vous l'avois bien dit que voſtre vain ſoupçon
Seroit bien-toſt détruit quand vous ſçauriez ſon nom.

PAMPHILE. *à part.*

Il faut nous délivrer de ce petit compere.

DAMIS.

Quoi vous reſvez!

PAMPHILE.

Moi? Point. Je ſonge à voſtre affaire,
Et je trouve entre nous le tour des plus adroits...

DAMIS.

Comment donc?

PAMPHILE.

Ménager deux Amans à la fois,
De chacun tour à tour eſtre galantiſée...
Elle a peur d'en manquer la petite ruſée.

DAMIS.

Ciel!

PAM-

PAMPHILE.

Au moins ce n'eſt pas pour vous en dégouter.
Vous l'aimez; dans la vie il faut ſe contenter:
Mais je ne ſçai pas trop comment certain Valere
Pourra s'accommoder de toute cette affaire

DAMIS.

Ciel que me dites vous! parlez plus clairement.

PAMPHILE.

Que diable! d'ou vous vient ce grand étonnement?
Je ne trouve rien là qui doive vous ſurprendre.
Si vous la connoiſſez, on a dû vous apprendre
Que ce Valere en eſt le galant déclaré,
Et qu'il vit avec elle en Amant préféré.
Il la voit à toute heure; en un mot elle meſme
Ne fait point de façon d'avoüer qu'elle l'aime.
Par tout ils ſont connus ſur le pied que je dis.

DAMIS.

Juſtes dieux! Tous mes ſens demeurent interdits.
Ah malgré mon amour je l'oublierois ſans peine
Si de cette noirceur la preuve étoit certaine:
Mais vos diſcours ont trop dequoi me tourmenter
Pour me priver ſtroſt du bonheur d'en douter.

PAMPHILE.

Lui meſme il pourroit bien vous éclaircir la choſe
Et... mais il vient à nous, vous verrez ſi j'impoſe

SCENE

SCENE VIII.

PAMPHILE. DAMIS. VALERE.

PAMPHILE.

Bonjour Seigneur Valere, en quel état vos feux?

VALERE.

Vous voïez un Amant au comble de ſes vœux.
Albert conſent enfin au bonheur ou j'aſpire,
Et ſa fille a tantoſt pris ſoin de m'en inſtruire.

PAMPHILE. *regardant Damis.*

Hé?

VALERE.

Mais ce qui me donne un plaiſir ſans égal,
C'eſt ce qu'elle m'écrit touchant certain rival,
Certain fou, qui s'eſtoit aviſé d'y prétendre,
Et qui croïoit qu'Albert en dût faire ſon gendre.

DAMIS.

Qu'entens-je?

PAMPHILE.

Et ce fou là, vous dit-elle qui c'eſt?

VA-

VALERE.

Non : mais à le ſçavoir j'ai fort peu d'intéreſt.
Ses lettres, ſes ſermens ſa promeſſe donnée,
L'amour qui nous unit depuis près d'une année,
Cette allegreſſe enfin que répand dans ſon cœur
Cette heureuſe union qui fixe mon bonheur ;
Tout celà me fait voir avec trop d'évidence
Que ma félicité n'eſt plus en concurrence.

DAMIS.

O ciel !

PAMPHILE. *à Damis.*

Qu'en dites vous?

DAMIS.

A ce que je puis voir
Monſieur, l'hymen s'apreſte à combler voſtre eſpoir.
Voſtre fortune eſt grande il faut qu'on le confeſſe,
Et dans vos bons ſuccès mon ame s'intereſſe.

VALERE.

J'ignore quel ſujet vous fait y prendre part ;
Et ſi vous m'en vouliez informer par hazard,
Je verrois de quel prix je devrois reconnoiſtre
La bonne volonté que vous faites paroiſtre.

DAMIS.

Ce détail en ce lieu ſeroit hors de ſaiſon.

Je

Je pourrai quelque jour vous en rendre raiſon:
Mais le Seigneur Pamphile eſt homme bon & ſage,
Et vous en voudrez bien croire ſon témoignage.
Il peut en attendant vous informer du fait.
Juſqu'au revoir Monſieur, je ſuis voſtre valet.

PAMPHILE. *à part.*

Bon le voilà parti, l'autre ne tiendra guere.

SCENE IX.

PAMPHILE. VALERE.

VALERE.

QUE me veut il donc dire? Et quel eſt ce miſtere?
Je voudrois bien ſçavoir par quels motifs ſecrets
Ce galant homme embraſſe ici mes intéreſts.

PAMPHILE.

Ma foi je ne ſçai pas: Mais ne vous en déplaiſe
Il a quelque raiſon de n'eſtre pas bien aiſe;
Et, ſoit dit entre nous, Hortenſe à ſon égard
Me paroît en uſer d'un air un peu gaillard.

VALERE.

Quoi?

PAMPHILE.

Je ſçai qu'entre vous la différence eſt forte,
Vous valez mieux que lui, j'en conviens : mais n'importe.
Elle a tort, ſelon moi, d'avoir juſqu'aujourd'hui
Fait ſemblant de l'aimer, pour ſe mocquer de lui.

VALERE.

Qu'entendez vous par là de grace? Et quel indice
Vous peut...

PAMPHILE.

Au bout du compte il faut rendre juſtice.
Lorsqu'elle lui donna les premiers rendez vous,
Il n'avoit oüi parler ni d'elle, ni de vous.
Les ſermens ont ſuivi, les lettres ſont venuës,
Diſcours paſſionnez, promeſſes ingénuës,
Qui diable comme lui n'eut gobé l'hameçon?
Peut eſtre direz-vous qu'elle avoit ſa raiſon;
Et ſans doute craignant qu'à la fin quelque orage
Ne vint troubler l'eſpoir de voſtre mariage,
Elle vouloit avoir un Epoux tout trouvé,
Pour ne pas tout à fait reſter ſur le pavé.
De tels ſoins volontiers jeune fille s'occupe:
Mais le pauvre garçon n'en eſt pas moins la dupe;
Et vous n'aimeriez pas je croi non plus que lui
A battre les buiſſons pour le profit d'autrui.

VALERE.

Quel eſt donc ce diſcours. Ciel! Seroit-il poſſible?
Hortenſe, ſe porter à cet excès horrible?
Trahir.... mais achevez. Quelle conviction,
Quels garans avez vous d'une telle action?

PHILINTE.

Moi? Tout ce que j'en ſçais c'eſt par la voix publique,
Et je prens peu de part à ſemblable Chronique.
Après tout que ſçait-on? C'eſt peut-eſtre un faux bruit.
Voïez, vous en ſerez par d'autres mieux inſtruit.
Si vous eſtiez moins prompts vous & l'autre jeune homme
Il pourroit en détail...

VALERE.

Comme eſt-ce qu'on le nomme?

PAMPHILE.

Damis.

VALERE.

Et ſon logis?

PAMPHILE.

Vers le Palais Roïal.

VALERE.

Allons, le plus court eſt de chercher ce Rival.
J'y vais; non pour lui faire aucune violence,
C'eſt d'elle, & non de lui que j'ai receu l'offenſe.

Mais je veux éclaircir le trouble ou je me voi;
Et ſi je puis prouver ſon manquement de foi,
Le ſeul reſſentiment que demande ma gloire
C'eſt le juſte mépris d'une action ſi noire.

SCENE X.

PHILINTE.

VOilà grace au deſtin l'un & l'autre écarté,
Et le Champ de Bataille enfin nous eſt reſté.
Ma foi le trait eſt bon. Tudieu noſtre future
Comme vous galopez la petite avanture.
Ah devant qu'il ſoit peu vous changerez de ton,
J'y veillerai de près, & je vous en repon.
Allons faire deux tours en attendant ſon Pere.
Comme je le connois d'humeur bruſque & legere,
Je ne ſuis pas fâché d'avoir ce conte en main;
Et je veux m'en ſervir pour hâter mon deſſein,
Pour lui faire valoir l'hymen que je veux faire,
Et le porter lui-meſme à preſſer cette affaire.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

LUCILE. *seule.*

DAmis ne paroiſt point. C'eſt en vain que j'attens.
A qui dois je imputer ce nouveau contretems?
Quel aſtre, quel deſtin à mes deſirs contraire
Vient encor traverſer l'aveu que je veux faire?
L'éloignement d'Albert m'eſt à peine annoncé,
Je reviens, & Damis lui-meſme eſt éclipſé.
Pour moi, c'eſt un abiſme ou ma raiſon s'égare;
Et plus j'approfondis cet Enigme bizare,
Moins j'en puis démeſler le ſens miſtérieux.
Mais Hortenſe paroiſt.

Et le porter lui-meſme à preſſer cette affaire.

SCENE II.

HORTENSE. LUCILE.

HORTENSE.

HE' quoi, ſeule en ces lieux?

LUCILE.

Oüi, je croi que le ſort que mon amour irrite
S'attache à renverſer tout ce que je médite.
Damis m'eſt inviſible, & mon étonnement
C'eſt que Jacinte ſort de mon apartement,
Et m'en a fait partir en toute diligence,
Diſant qu'il m'attendoit avec impatience.

HORTENSE.

Elle vous a dit juſte, & l'on n'en peut douter,
Cet homme eſt prompt ſans doute à s'impatienter.

LUCILE.

Ce départ il eſt vrai me donne un peu de crainte,
Et pour me raſſurer je voudrois voir Jacinte.

HORTENSE.

Je viens en arrivant de la trouver là bas,
Un homme lui parloit que je ne connois pas,
Elle ne peut tarder. Mais cependant, Lucile,

Sur

Sur cet Amant ſi cher eſtes vous bien tranquile?
Sa foi, ſes ſentimens vous ſont ils bien connus?

LUCILE.

Ah je n'ai grace au ciel nul ſouci là deſſus.

HORTENSE.

Je le croi. Mais pourtant cette ardeur rallentie,
Ces rendez-vous manquez, cette bruſque ſortie
D'un homme qui d'abord s'enfuit comme un éclair,
Tout celà ſent un peu ſon Amant du bel air;
Et ſans vous offenſer, toute cette avanture
Ni pour vous, ni pour lui, n'eſt pas un bon augure.

LUCILE.

Ah n'aprehendez rien ni pour lui ni pour moi.
Je connois trop Damis pour ſoupçonner ſa foi.
Plût au ciel, pour guérir une erreur qui le bleſſe,
Que vous euſſiez pû voir juſqu'ou va ſa tendreſſe,
Les ſoins reſpectueux, les nobles ſentimens,
Dont il m'a ſçû prouver la foi de ſes ſermens.
Non toutes les couleurs que le diſcours emploie
Sont peu pour exprimer mon bonheur & ma joie;
Et ſi j'ai quelque bien pour vous à deſirer,
C'eſt d'avoir un Amant qu'on pût lui comparer.

HORTENSE.

Ce deſir généreux marque une ame obligeante!

Et comme je le dois j'en ſuis reconnoiſſante:
Mais le ſort a déja prévenu vos ſouhaits.
L'amour n'a pas ſur vous épuiſé ſes bienfaits.
Celui de qui ſa main forma pour moi les chaines
Pourroit plaire ſans doute à des ames plus vaines;
Et ſi je fais pour vous quelques vœux aujourd'hui,
C'eſt d'avoir un Amant qui ſoit fait comme lui.

LUCILE.

Jacinte vient à nous.

SCENE III.

HORTENSE. LUCILE. JACINTE.

LUCILE.

AH ma pauvre Jacinte.
Conçois-tu la fraïeur dont mon ame eſt atteinte.
Sçais tu bien que Damis eſt parti ſans me voir?

JACINTE.

D'un de ſes gens là bas je viens de le ſçavoir,
Et j'ai voulu d'abord en pénétrer la cauſe.

LUCILE.

Hé bien?

JACINTE.

Je n'en ai pû tirer la moindre choſe.

LUCILE.

Il t'a laiſſé du moins une lettre?

JACINTE.

A peu près.

LUCILE.

Ah je ſçavois fort bien....

JACINTE.

Et le moment d'après
Un ſecond domeſtique eſt venu me remettre
De la part de Valere une ſeconde Lettre.
Ainſi vous jugerez par ce double billet
Qui de vos deux Amans tourne mieux un poulet.

HORTENSE.

Ou ſont-ils?

JACINTE.

Doucement. Je les ai l'un & l'autre.
Voilà voſtre paquet, & vous voilà le voſtre.

HORTENSE. *ouvrant ſa Lettre.*

Ceci va vous prouver ce que je vous ai dit.

LUCILE. *ouvrant la ſienne.*

Vous allez voir auſſi comme Damis m'écrit.

HORTENSE.

Dieux què viens-je de lire!

LUCILE.

O ciel! quelle ſurpriſe?

HORTENSE.

Dois-je en croire mes yeux?

LUCILE.

Me ſerois-je mépriſe?

HORTENSE, *relit haut.*

De vos yeux pour jamais je ſçaurai me bannir
Infidelle, je romps une odieuſe chaine;
Et j'en étoufferois juſques au ſouvenir,
S'il ne ſervoit encore à redoubler ma haine.

O ciel! A cet excés porter l'indignité!

LUCILE, *relit haut.*

Vos yeux aidez de ma foibleſſe
Avoient uſurpé la tendreſſe
D'un cœur un peu trop prompt à ſe laiſſer charmer;
Mais ce cœur aujourd'hui ne connoiſt plus de maiſtre.
Et je ceſſe de vous aimer
En commençant à vous connaiſtre.

Inſulter à ce point à ma crédulité!
Le traiſtre!

HOR-

HORTENSE.

Hé bien Lucile?

LUCILE.

Hé bien ma chere Hortenſe?

JACINTE.

Voilà de jeunes gens en bonne intelligence.

HORTENSE.

Jacinte que dis-tu d'un pareil changement?

JACINTE.

Et vous que vous en ſemble à parler franchement?

HORTENSE.

Mon cœur eſt pénétré d'un couroux légitime,
Je l'avouë; & tout céde au tranſport qui m'anime.

JACINTE. *à Lucile.*

Et vous?

LUCILE.

Ah de l'ingrat rien ne peut m'émouvoir,
Et je fais bien ferment de ne le jamais voir.

JACINTE.

Fort bien; mais comme il faut ſe fixer dans la vie,
Quel parti choiſira voſtre Philoſophie?

HORTENSE.

Celui d'une retraite, ou noſtre foible cœur
N'aura plus à combatre un amour impoſteur.

JACINTE.

La reſſource eſt fort belle & le parti fort ſage.
Hé croïez moi le quart des filles de voſtre âge
Qui d'un jeune impoſteur ſéduites bien ſouvent,
Ont choiſi par dépit l'azile du Couvent,
Enragent d'avoir pris trop promptement leurs biſques,
Et voudroient bien encor en eſſuïer les riſques.
Je ſçai que ces Meſſieurs en uſent librement,
Et qu'il eut mieux valu pour vous aſſurément
Ne les point honorer d'une amour ſi parfaite:
Mais puiſque la ſottiſe en eſt une fois faite,
Il en faut faire une autre, & vous humaniſer
A chercher tout moïen de les déſabuſer.
Les ſottiſes d'amour quand on les a commiſes
Ne ſe réparent bien que par d'autres ſottiſes.
Ainſi ſans nous piquer d'un orguëil inſenſé,
Songeons à rajuſter tout ce qui s'eſt paſſé.
Le mal n'eſt pas ſi grand à bien prendre les choſes.
Ce grand emportement doit avoir quelques cauſes;
Et quelque vraiſemblance appuïant leurs ſoupçons
A leur couroux ſans doute a fourni des raiſons.
C'eſt ce qu'il faut ſçavoir, & de leurs vains ſcrupules
Je m'en vais éclaircir les motifs ridicules.
Adieu, conſolez vous, & me laiſſez agir.

HOR-

HORTENSE.

Non, non; d'un tel effort j'aurois trop à rougir:
Et je dois... Elle fuit: mais quoi qu'elle oſe dire,
Je ſçaurai ſuivre un choix que la raiſon m'inſpire,
Et libre, enſevelie en un profond oubli,
Eviter les écueils dont le monde eſt rempli.
L'innocence eſt crédule, & peut ſans faire un crime
Eſtre de l'artifice une fois la victime,
Mais du ſévére honneur c'eſt outrager les loix
Que de riſquer de l'eſtre une ſeconde fois.

LUCILE.

Oüi fuïons un ſéjour fatal à noſtre gloire.
C'en eſt fait d'un ingrat j'étouffe la mémoire,
Je ſuivrai voſtre exemple; & je veux dès ce jour...

SCENE IV.

ALBERT. HORTENSE. LUCILE.

ALBERT.

MAugrébleu du voïage, & peſte ſoit l'amour.

LUCILE *à Hortenſe.*

Je, vous quitte.

AL-

ALBERT.

Ah c'eſt vous. Que les fiévres quartaines
Puiſſent ferrer Pamphile & ſon chien de Vincennes.

LUCILE.

Quel ſujet....

ALBERT.

J'ai failli de me rompre le cou.

HORTENSE.

Vous mon Pere, & comment?

ALBERT.

En cherchant ce vieux fou.
Comme nous eſtions prêts de ſortir de la ville,
Mon beneſt de cocher voulant faire l'habile,
A de trois coups de foüet appliquez bruſquement
De mes chevaux tardifs haſté le mouvement.
Deux traiſtres de Rouliers venoient bride abatuë,
Friſant également les coſtez de la ruë;
Et mon double coquin ſe lançant au milieu,
A rencontré ſi juſte & l'un & l'autre eſſieu,
Qu'ils ont en s'accrochant emmené mes deux roües,
Et laiſſé mon caroſſe au beau milieu des boües.

HORTENSE.

L'accident.

AL-

ALBERT.

Ah parbleu je n'y ſerai plus pris,
Et ſi paſſé demain l'on me trouve à Paris...

HORTENSE.

Quoi vous quittez Paris?

ALBERT.

Oüi c'eſt choſe concluë.
Tout me déplaiſt ici tout m'y choque la veüe:
Je vais à la campagne établir mon ſéjour;
Et demain je décampe à la pointe du jour.
Il faut eſtre morbleu bien fat, bien imbécille,
Pour vouloir habiter une maudite Ville
Ou les dangers par tout vous ſuivent à foiſon,
Ou ſans compter tous ceux qu'on court dans ſa maiſon,
Le bruit, le mauvais air, l'ennui, les maladies,
La chute des planchers, le vol, les incendies;
Vous n'oſez pour ſortir faire un pas ſans trembler,
Sans riſquer qu'un Bandit vous vienne quereller,
Qu'une tuile en tombant vous faſſe plaïe ou boſſe,
Ou qu'un maudit Roulier briſe voſtre caroſſe.
C'en eſt fait, j'y renonce; & j'ai lieu de chérir
Le péril fortuné que je viens de courir,
Qui m'inſpirant l'ennui d'une vie inquiete,
A fait naiſtre en mon cœur l'amour de la retraite.

HORTENSE.

Loin de blâmer en vous ces juſtes mouvemens,
Nous avons toutes deux les meſmes ſentimens;
Et le choix d'un ſéjour tranquile & ſolitaire
Eſt la ſeule faveur qui nous puiſſe eſtre chere.

ALBERT.

Comment la ſolitude...

HORTENSE.

Eſt mon plus doux objet.

ALBERT.

Eſt-il poſſible? Et vous?

LUCILE.

C'eſt le choix que j'ai fait.

ALBERT.

Parbleu je vous en loüe, & je ſuis ravi d'aiſe
De voir que comme à moi ce parti là vous plaiſe.
En effet c'eſt le ſeul à regarder de près
Qui puiſſe convenir à des eſprits bienfaits.
On n'a point devant ſoi quand on renonce au Monde
Mille fâcheux objets dont par tout il abonde.
On ne voit point un fat de valets eſcorté
Du mérite indigent morguer la pauvreté,
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune
Lâchement proſternée aux pieds de la fortune

Rendre au vice en faveur un hommage effronté,
Et vendre au plus offrant la libre verité.
On n'a point à ſouffrir cent cabales cruelles,
Les ennemis cachez, les amis infidelles,
Des oiſifs de la Cour les caquets médiſans,
Ni tous les ſots diſcours de nos mauvais plaiſans.
En un mot loin d'ici je veux finir ma vie,
Et je vous ſçais bon gré d'avoir la meſme envie.
Pamphile doit ce ſoir venir ici, je croi,
Et je veux l'enrôler pour venir avec moi.

LUCILE.

De grace obtenez en l'aveu que je deſire,
Qu'il aprouve le choix du Couvent ou j'aſpire.

ALBERT.

Du Couvent?

LUCILE.

Oüi c'eſt là noſtre ſoin le plus doux,
Et ce que toutes deux nous eſpérons de vous.

ALBERT.

Quoi? l'amour du Couvent eſt donc l'unique cauſe...

LUCILE.

Sans doute, comment donc entendez vous la choſe?

ALBERT.

J'entens que nous ſerons mariez cette nuit,

Que demain du matin nous partirons ſans bruit,
Et que tous quatre unis dans une paix profonde
Nous irons oublier tout le reſte du monde.

LUCILE.

A ce que je puis voir nous nous entendons mal.

HORTENSE.

Oüi mon Pere, & l'hymen eſt un lien fatal,
Un joug, qui changeroit en maux inſupportables
Nos plaiſirs les plus doux & les plus ſouhaitables.

ALBERT.

Comment donc? Quel miſtere.... hom je vois ce que c'eſt,
Noſtre hymen vous chagrine, à ce qui me paraiſt?
Le prétexte du Cloiſtre eſt un trait de prudence
Pour attraper du temps, & flatter l'eſpérance
Vous de Valere, & vous de quelqu'autre blondin.
Et moi, vous me prenez pour un bon Paladin,
Pour un homme à donner dans tout ce qu'on propoſe.
Mais nous verrons tantoſt quel tour prendra la choſe.
Pour Valere, je veux eſtre pétrifié
Si jamais, moi vivant, il met ici le pié:
Et pour lui retrancher tout ſujet d'eſpérance,
Je lui veux dès ce ſoir prononcer ſa Sentence.

HORTENSE.

Helas vous flattez là mon plus ſolide eſpoir
Sauvez moi pour jamais du péril de le voir.

ALBERT.

Oh de ce coſté là vous ſerez bien ſervie.
Et ſi pour le Couvent vous avez tant d'envie,
Vous pouvez toutes deux compter qu'en nous ſuivant
Vous vivrez comme on fait au plus rude Couvent.
Nous irons ſans former de courſes incertaines
Quelque part dans l'Auvergne ou bien dans les Cevenes.
Tranquilles vous vivrez en ces lieux écartez
Dans le mépris du monde & de ſes vanitez:
Vous paſſerez ainſi toute l'année entiere,
Les jours dans le travail, les nuits dans la priere;
Et comme en cet état les tribulations
Du mérite parfait ſont les occaſions,
Nous vous en donnerons tant de toute maniere,
Que vos vœux y pourront trouver ample matiere.

LUCILE.

Ce projet...

ALBERT.

Il ſuffit. Pamphile ſoupe ici,
Je l'ai fait avertir, je vous en prie auſſi.

En attendant daignez me laiſſer je vous prie
Le loiſir d'exercer un peu ma reſverie.

SCENE V.

ALBERT. *ſeul.*

POur ne négliger rien dans le deſſein que j'ai,
A Valere au pluſtoſt je veux donner congé.
Je vai voir un galant bien penaut que je penſe,
Quand il ſçaura le choix ou je deſtine Hortenſe.
Ce qui me plaît le plus dans mon nouveau projet,
C'eſt de faire enrager ce petit freluquet;
Et le plaiſir de voir ſes mines & ſon geſte
Me flatte cent fois plus morbleu que tout le reſte.
Mais le voici, prenons noſtre ton déciſif.

SCENE

SCENE VI.

ALBERT. VALERE.

VALERE.

NON infidelle, non.

ALBERT.

Il me paroiſt penſif.

VALERE.

Vous ne joüirez pas de voſtre perfidie.

ALBERT.

Il parle ſeul.

VALERE.

Mon cœur pour jamais vous oublie.

ALBERT.

Que dit-il?

VALERE.

Et je romps aujourd'hui ſans retour
Tous les engagemens d'un odieux amour.

ALBERT.

Il faut que je l'aborde.

VA-

VALERE.

Allons trouver ſon Pere.

ALBERT.

Serviteur.

VALERE.

Ah Monſieur je ſuis....

ALBERT.

Sans vous déplaire?

Tréve de compliment.

VALERE.

J'y conſens. Auſſi bien
Je voudrois vous prier d'un moment d'entretien.

ALBERT.

Moi?

VALERE.

Vous. Mais avant tout je vous demande en grace
D'excuſer un diſcours qu'il faut que je vous faſſe.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire?

VALERE.

Oüi Monſieur, vous m'en voïez confus,
Je ſçai tous les bienfaits que de vous j'ai receus,
Que vos bontez pour moi, pour toute ma famille;
Vous ont fait à mes vœux accorder voſtre fille.

AL-

ALBERT.

Paſſons.

VALERE.

Ce matin meſme, à mon empreſſement,
Vous avez confirmé ce doux conſentement,
Je le ſçai.

ALBERT.

Finiſſons.

VALERE.

Vous connoiſſiez ma flame,
Jamais félicité ne toucha tant une ame
Et pluſt au ciel?...

ALBERT.

Au fait.

VALERE.

Mais enfin, mon malheur
Me prive de joüir d'un ſi ſenſible honneur;
Et de juſtes raiſons que je ne puis vous dire
A cet aveu ſi cher m'empeſchent de ſouſcrire.

ALBERT.

Comment donc s'il vous plaît, que veut dire ceci?

VALERE.

C'eſt à mon grand regret que je vous parle ainſi:
Mais je ſuis obligé ſans nul détour frivole

De

De vous redemander aujourd'hui ma parole.

ALBERT.

Oüais quel eſt-ce diſcours? Comment l'entendez vous?

VALRRE.

Je ſuis au deſeſpoir de vous mettre en couroux,
Et ſi le ſort....

ALBERT.

Parbleu je vous trouve admirable
De me faire à mon nez un compliment ſemblable.
Vous eſtes fort plaiſant.

VALERE.

J'en ſuis très affligé.

ALBERT.

Il vous apartient bien de me donner congé.

VALERE.

J'en rougis, mais enfin c'eſt un mal néceſſaire.

ALBERT.

C'eſtoit beaucoup d'honneur que je voulois vous faire.

VALERE.

J'en ſuis perſuadé.

ALBERT.

Ma fille vous vaut bien.

VALERE.

D'accord.

ALBERT.

Pour la fortune elle ne vous doit rien.

VALERE.

Je l'avouë.

ALBERT.

On ne peut mordre ſur ſa nobleſſe.

VALERE.

J'en conviens.

ALBERT.

Et par tout on connoiſt ſa ſageſſe.

VALERE.

Je n'ai rien là deſſus à vous dire.

ALBERT.

C'eſt vous
Qui m'avez fait parler pour eſtre ſon époux.

VALERE.

Il eſt vrai.

ALBERT.

Je n'ai point brigué ce mariage.

VALERE.

Sans doute.

ALBERT.

Et vous m'avez arraché mon ſuffrage.

VALERE.

Oüi vous avez raiſon, j'en demeure d'accord,
Je n'ai rien à répondre, & je ſçai que j'ai tort.
Nommez mon procedé caprice, extravagance,
Aveuglement d'eſprit, fantaiſie, inconſtance:
Mais enfin malgré moi, je vous l'ai déja dit,
De cet heureux hymen l'eſpoir m'eſt interdit.
Aſſez d'autres Amans trop heureux de vous plaire,
Brigueront la faveur que vous vouliez me faire.
Pour moi triſte joüet du deſtin endurci
Je ſuis contraint....

ALBERT.

Oüi dà, vous le prenez ainſi,
Voſtre oncle eſt galant homme.

VALERE.

Il ſe pique de l'eſtre.

ALBERT.

Je m'en vais le trouver.

VALERE.

Vous en eſtes le maiſtre.

ALBERT.

Je ſçaurai l'obliger à prendre mon parti.

VALERE.

Soit.

AL-

ALBERT.

Et vous en aurez parbleu le démenti.
Vous allez voir.

SCENE VII.

VALERE. *ſeul.*

ENfin je triomphe, & l'ingrate
Ne viendra pas à bout du projet qui la flatte,
Je viens d'aprofondir toutes ſes trahiſons.
Mon Rival m'a lui meſme éclairci mes ſoupçons,
Lui-meſme, dégagé des fers d'une infidelle,
Ma conté de ſes feux l'intrigue criminelle,
Ces rendez vous furtifs, ces ſecrets, ces détours,
Tout ce qui prouve enfin ſes volages amours.
Mais je ne me plains point, & ma joïe eſt extrême
Que dans ſon propre piége elle tombe elle même,
Et que de deux Amans voulant trahir les feux,
L'ingrate en meſme temps les perde tous les deux.
Nos Lettres lui font voir qu'elle s'eſt fort trompée.

SCENE VIII.

DAMIS. JACINTE. VALERE.

JACINTE *à Damis.*

VOus voilà bien chanceux avec voſtre équipée.

DAMIS.

O ciel! Quelle infortune accompagne mes jours!
Et qu'ai-je fait hélas ſi j'en crois vos diſcours.

VALERE.

Que vois-je? Quel deſſein en ce lieu vous ramene, Damis.

DAMIS.

Ah prenez part à l'excès de ma peine,
Pardonnez moi les maux ou je vous ai livré;
Et plaignez les ennuis dont je ſuis déchiré.

VALERE.

Comment?

DAMIS.

Ma ſeule erreur a fait naiſtre la voſtre,
Et mon aveuglement nous ſéduit l'un & l'autre,
J'ai trop ſuivi l'ardeur d'un tranſport indiſcret,

Nous

Nous n'étions point Rivaux.

VALERE.

O ciel!

JACINTE.

Voilà le fait.

VALERE.

De ce diſcours grands dieux que faut il que je penſe?

JACINTE.

Que vous avez tous deux fait une impertinence,
Que vos feux & les ſiens ſont des cas ſéparez:
Que jamais il n'a ſçeu pour qui vous ſoupirez,
Et que tous deux enfin ſéduits par l'apparence
Vous avez confondu Lucile avec Hortenſe.

VALERE.

Qu'entens-je malheureux quel trouble me ſaiſit?
Quelle triſte clarté vient luire à mon eſprit!
Hortenſe m'eſt fidelle & c'eſt moi qui l'offenſe.
C'eſt moi dont la fureur noircit ſon innocence.
Ah Jacinte l'eſpoir ne m'eſt-il plus permis?
Ne puis-je réparer le mal que j'ai commis?
N'auras tu point pitié de l'ennui qui m'accable.

JACINTE.

Ma foi s'il faut vous faire un aveu véritable,
Dans une autre ſaiſon vous auriez beau prier,

Au

Au diantre qui pour vous ſe voudroit emploïer:
Mais le temps eſt trop cher dans cette circonſtance
Pour le perdre à bouder ici par bienſéance,
Nous avons à vuider une autre queſtion.
Suivez moi, je vous prens ſous ma protection.
Tâchez par vos reſpects d'apaiſer leur colere,
Et puis nous réſoudrons ce que nous devons faire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

VALERE. HORTENSE. DAMIS. LUCILE. JACINTE.

VALERE.

OU fuïez vous cruelle?

DAMIS.

Ou portez vous vos pas?

HORTENSE.

Ceſſez de m'arrêter.

LUCILE.

Ne me retenez pas.

VALERE.

Mais du moins écoutez.

HORTENSE.

Je ne ſçaurois entendre.

DAMIS.

Aprenez le ſujet....

LUCILE.

Je ne veux rien apprendre.

VALERE.

De grace.

HORTENSE.

Non vous dis-je.

DAMIS.

Un moment.

LUCILE.

Je ne puis.

VALERE.

Hortenſe.

HORTENSE.

Laiſſez moi.

DAMIS.

Lucile.

LUCILE.

Je vous fuis.

VALERE.

Jacinte en ma faveur parle à cette inſenſible.

DAMIS.

Tâche à fléchir pour moi ſa colere infléxible.

JACINTE.

Moi? Ma foi je n'ai rien à faire là deſſus.
Puiſqu'on le veut ainſi je ne m'en meſle plus.
Meſdames, je conçois fort bien à voſtre ſtile
Que vous voulez taſter d'Albert & de Pamphile.
Vous n'aurez pas encore à ſoupirer long-temps,
Et dans une heure au plus vos vœux ſeront contents:
La fortune pour vous eſt tout à fait brillante.
Je vous en félicite, & ſuis voſtre ſervante.

HORTENSE.

Ah Jacinte!

LUCILE.

Arreſtez.

JACINTE.

Vous eſtes en couroux;
Adieu juſqu'au revoir. Meſſieurs, retirons-nous.

VALERE.

Hé Madame de grace.

HORTENSE.

Allez on vous pardonne.

DAMIS.

Lucile par pitié...

LUCILE.

Laiſſez, je ſuis trop bonne.

JACINTE.

Ah nous y voila donc? Diantre que de façon.
Les Amans ſont bien durs à mettre à la raiſon.
Je voudrois bien ſçavoir pourquoi tout ce miſtere
Pour conclure une paix qu'on eſt ravi de faire.
Or ça puiſqu'à preſent vous voilà tous contents,
Quittons la faribole, & profitons du temps.

HORTENSE.

C'eſt bien dit.

JACINTE.

Il s'agit d'empeſcher l'hyménée.
Dont nos vieillards quinteux ont réglé la journée.

LUCILE.

Juſtement.

JACINTE.

D'inventer quelque moïen ſubtil
Qui de leur ſot deſſein puiſſe rompre le fil.

VALERE.

Bon.

JACINTE.

Et de les broüiller ſi bien l'un avec l'autre,
Que leur hymen rompu n'empeſche plus le voſtre.

DAMIS.

Fort bien.

JACINTE.

Nous voilà cinq, tenons un peu conſeil;
Là, voïons ce qu'on peut réſoudre en cas pareil;
Evertuons un peu noſtre imaginative.
Parlez vous.

HORTENSE.

Oh pour moi je ne ſuis pas ſi vive,
Il me faut du loiſir.

JACINTE.

Et vous?

LUCILE.

En bonne foi
Je n'imagine rien.

VALERE.

Ni moi non plus.

DAMIS.

Ni moi.

JACINTE.

Fort bien. Vous eſtes gens d'un ſecours fort utile,
Et vous avez tous quatre un eſprit tres fertile.
Je vois bien que vos ſoins feront peu de progrès,
Et que ce ſera moi qui ferai tous les frais.
Allez, Dieu vous conduiſe, & me laiſſez attendre
Que le Seigneur Albert ici vienne ſe rendre.

HORTENSE.

Prens garde, tu connois ſon inégalité.

JACINTE.

Tant mieux: nous en aurons plus de facilité
A changer les reſſorts de ſa teſte feſlée.
Tout conſiſte à le prendre entre bond & volée.
Faites ſeulement dire au Notaire ici près
Qu'il dreſſe vos contracts & les tienne tous prêts.
Du reſte j'aurai ſoin de le rendre docile,
Et j'eſpére fixer ſon humeur volatile.
Repoſez vous ſur moi.

LUCILE.

Mais enfin quel parti...

JACINTE.

Je ſçai qu'il ne ſçauroit depuis qu'il eſt ſorti
Avoir toujours eſté chez l'Oncle de Valere.
Il n'aura pas manqué d'aller chez voſtre Pere;
Et le bon Gentilhomme encore tout frappé
Du conte dont tantoſt on l'a préoccupé,
N'aura pas oublié l'intrigue prétenduë
Dont il croit ma maiſtreſſe atteinte & convaincuë.
Voilà quel eſt le plan ſurquoi... mais le voici,
Envoïez au Notaire, & me laiſſez ici.
Adieu, retirez vous.

SCENE

SCENE II.

ALBERT. JACINTE.

ALBERT.

O Jeuneſſe imprudente!
O d'un petit cerveau conduite extravagante!

JACINTE.

Il rumine tout ſeul. Ma foi je ſuis au fait.

ALBERT.

Chut. Il faut doucement éclaircir ce ſecret.
J'aperçois ſa ſuivante.

JACINTE.

Ah Monſieur c'eſt vous-même.

ALBERT *prenant un viſage gai.*

Oüi. Tu me vois l'eſprit dans une joïe extrême,
Et jamais je ne fus ſi ſatisfait.

JACINTE.

Tant mieux.
Quel eſt donc le ſujet qui vous rend ſi joïeux?

ALBERT.

J'avois un mot à dire à l'Oncle de Valere.

Jamais

Jamais je n'ai veu d'homme à mes vœux moins contraire,
De tous mes ſentimens il ſe montre l'appui.
Et pour comble de joïe, en ſortant de chez lui
On m'a fait le récit d'une hiſtoire boufonne
Capable d'égaïer la triſteſſe en perſonne.

JACINTE.

Quoi donc?

ALBERT.

Une folie, une intrigue d'amours,
Dont je rirai je croi le reſte de mes jours.

JACINTE.

Puis je la ſçavoir?

ALBERT.

Bon. La demande eſt gentille.
Qui la ſçait mieux que toi?

JACINTE.

Moi Monſieur?

ALBERT.

Oüi: ma fille
N'aura pas oublié, connoiſſant ton eſprit,
De t'en faire du moins quelque petit récit.

JACINTE.

Je ne vous comprens point Monſieur je vous aſſure.

AL-

ALBERT.

Tu te railles de nous: hé quoi? cette avanture,
Cette hiſtoire arrivée avec certain Damis.

JACINTE.

Ah ah, je vous entens. C'eſt un de mes amis.
Oüi je ſçai ce que c'eſt. Mais vertu de ma vie
L'affaire paſſe un peu la ſimple raillerie
Je vous en avertis.

ALBERT.

Pourquoi?

JACINTE.

Comment pourquoi?
Ce bruit ne vous a pas indigné?

ALBERT.

Non ma foi.

JACINTE.

Quoi d'un avanturier écouter les fleuretes,
Et tramer avec lui des intrigues ſecretes,
L'amuſer quinze jours ſous un nom ſuppoſé
Et de vingt rendez vous l'avoir favoriſé?
Eſt-ce là dites moi matiere à raillerie,
Monſieur, & ſeriez vous bien aiſe, je vous prie,
Qu'Hortenſe eut fait un tour pareil à celui-ci?

ALBERT.

Que me viens tu conter? N'eſt-ce pas elle auſſi?

JACINTE.

Ma maitreſſe Monſieur? J'en ſerois bien fâchée.

ALBERT.

Comment?

JACINTE.

A ſon devoir elle eſt trop attachée.

ALBERT.

Quoi....

JACINTE.

Trop pleine d'eſprit & de diſcernement.

ALBERT.

Ce n'eſt pas ta maitreſſe à qui....

JACINTE.

Nenni vraiment,
Ne vous a-t-on pas dit que c'eſtoit à Lucile?

ALBERT.

Comment Lucile?

JACINTE.

Eh oüi.

ALBERT.

La fille de Pamphile?

JACINTE.

Sans doute.

ALBERT.

Quoi? Celui que nous connoiſſons tous.

JACINTE.

Oüi Monſieur.

ALBERT.

Eh ſi donc, tu te mocques de nous.

JACINTE.

Comment donc?

ALBERT.

Ce ſeroit un fort plaiſant prodige
Que lui-meſme... Eh cela ne ſe peut pas te dis-je.

JACINTE.

Oh dame je vous parle avec ſincérité,
Et je n'y ſçais point, moi, tant de ſubtilité.

ALBERT.

Comment il eſt donc vrai? Ce n'eſt point ſtratagême...

JACINTE.

Damis quand vous voudrez vous le dira lui-même.

ALBERT.

Oh oh? Par la ſangbleu voici bien le meilleur.
Seigneur Pamphile, oui dà, vous faites le railleur.

JACINTE.

Comment ſeroit ce lui qui vous a....

ALBERT.

Choſe ſeure.
Sur le compte d'Horteme il m'a mis l'avanture,
M'en a fait le portrait en termes obligeans
Comme d'une coquette à faire peur aux gens;
Et s'eſt mis tout en eau pour me faire comprendre
Que j'étois trop heureux qu'il voulut bien la prendre.

JACINTE.

Hom le ruſé vieillard.

ALBERT.

Et tout cela chargé
De préceptes moraux dont je ſuis enragé.

JACINTE.

Quel compere!

ALBERT.

En un mot il a ſçeu ſi bien faire,
Quoi que j'euſſe promis à l'Oncle de Valere
De marier ce ſoir ma fille à ſon Neveu,
Qu'il a tiré de moi, pour lui, le meſme aveu;
Et profitant du trouble ou m'a miſcette affaire,
S'eſt chargé d'amener dès ce ſoir un Notaire.

JA-

JACINTE.

Voïez comme l'amour rend l'homme ingénieux.

ALBERT.

Il aime donc ma fille?

JACINTE.

A la rage.

ALBERT.

Oüi? Tant mieux.

JACINTE.

Dès qu'il la voit paroiſtre il la lorgne, il ſoupire,
Fait cent contorſions qui font pâmer de rire;
Et quand il s'en ſépare, il eſt comme un Hibou,
Triſte reſveur, diſtrait: enfin il en eſt fou,
Vous dis-je, & c'eſt un homme à ſe pendre de rage
Si quelqu'autre que lui l'obtient en mariage.

ALBERT.

Fort bien.

JACINTE.

Or comme il voit qu'à tout bien ſuputer
L'intrigue de ſa fille eſt preſte d'éclater,
Et qu'il craint que le bruit d'une telle avanture
Ne faſſe entre vous deux un ſujet de rupture;
Il a ſans dire mot dreſſé ſon petit plan,
Et ſous le nom d'Hortenſe il produit ce Roman,

Pour vous rendre plus ſouple à l'hymen qu'il propoſe
Et vous porter vous meſme à conclure la choſe.

ALBERT *par réflexion.*

Il en eſt amoureux!

JACINTE.

Et quoi donc? Ce detour
Ne ſçauroit procéder que d'un excès d'amour.
Oh je vous l'ai bien dit, après cet hyménée
Voſtre fille Monſieur ſera trop fortunée.
C'eſt un petit tréſor qu'un vieillard enflammé,
Vous ne le croiriez pas.

ALBERT.

Parbleu je ſuis charmé
De ſçavoir le motif de ſes contes frivoles,
Et je n'en voudrois pas tenir mille piſtoles.

JACINTE.

Je vous laiſſe & je vais....

ALBERT.

Atten. Demeure là.
Sa fille eſt là dedans?

JACINTE.

Oüi Monſieur.

ALBERT.

Bon celà.

Il faudroit me trouver ce Damis & Valere.
Me les pourrois tu bien amener?

JACINTE.

Je l'eſpere.

ALBERT.

Bon. Noſtre homme vient. Cours & retourne au pluſtoſt.

JACINTE *à part en s'en allant.*

Nos deſſeins juſqu'ici prennent le train qu'il faut.
Prêtons l'oreille au reſte & faiſons ſentinelle.

SCENE III.

ALBERT. PAMPHILE.

ALBERT.

C'Eſt vous Seigneur Pamphile. Hé bien qu'elle nouvelle?
Le Notaire?

PAMPHILE.

Je viens de paſſer par chez lui,
Et nous pourrons je croi finir dès aujourd'hui.

ALBERT.

Dès aujourd'hui. C'eſt eſtre homme exact ou je meure.

PAM-

PAMPHILE.

Nos contrats ſeront preſts dans une petite heure.
Il s'en va les dreſſer dans les termes de l'Art,
Et nous l'aurons ici ce ſoir tout au plus tard.

ALBERT.

Tout au plus tard. Vraîment le bonheur eſt inſigne.
Et vous avez ſans doute une ame bien benigne
Après l'exploit galant que nous connoiſſons tous,
De ſouſcrire à l'hymen de ma fille & de vous.

PAMPHILE.

Oüi dà, vous en pourriez trouver de moins tranquiles,
Et je connois des gens un peu plus difficiles.
Le monde ſur celà n'eſt pas fort endormi.
Mais on fait quelque choſe en faveur d'un ami.
Je ſuis homme commode; & quoi qu'il en avienne,
Ma parole eſt donnée, il faut que je la tienne.

ALBERT.

J'admire par ma foi cet excès de bonté.
Car pour moi, je vous dis la pure verité,
Si voſtre fille avoit quelque intrigue ſemblable,
Je vous la laiſſerois ou je me donne au diable.

PAMPHILE.

Ah vous ſerez exempt de cette épreuve là.
Nous y veillons un peu de trop près pour celà,

Male-

Malepeſte: il faut voir avec quelle ſageſſe
Je conduis, j'affermis ſa débile jeuneſſe.
Je ne lui paſſe rien. Je l'accoutume à voir
Les mœurs du temps qui court, ainſi qu'un grand miroir
Ou de divers objets les vivantes images
Par l'exemple d'autrui peuvent nous rendre ſages.
Faites celà lui dis-je, examinez ceci,
Imitez cet exemple, évitez celui ci.
Et voilà comme il faut gouverner ſa famille.
Vous n'avez pas ainſi dirigé voſtre fille.
Mais baſte, nous aurons tout le temps d'y penſer,
Et je prendrai ſur moi le ſoin de la dreſſer.
Pour la mienne, aux vertus des long-temps exercée...

ALBERT.

Oh vraiment pour la voſtre elle eſt toute dreſſée.
Et pour peu qu'elle ſoit ſoigneuſe à cultiver
Les diſpoſitions quelle fait obſerver,
Le mari quelle aura trouvera dans la ſuitte
Un beau champ à loüer voſtre rare conduite.

PAMPHILE.

Qu'eſt-ce donc? Vous raillez à ce que je puis voir.

ALBERT.

Moi point du tout. Ce ſont gens de malin vouloir
Qui font à ce qu'on dit courir une nouvelle

Qui

Qui n'eſt pas autrement honorable pour elle.

PAMPHILE.

Ah ah, je voudrois bien apprendre ce que c'eſt.

ALBERT.

Volontiers.

PAMPHILE.

Dites nous ce ſecret s'il vous plaiſt.

ALBERT.

On lui veut imputer cette intrigue badine
Dont tantoſt vous faiſiez Hortenſe l'heroïne.

PAMPHILE.

A ma fille? Ah ah ah, le trait eſt curieux
J'en ris de tout mon cœur.

ALBERT.

Moi j'en ſuis fort joïeux.

PAMPHILE.

Hai hai Seigneur Albert.

ALBERT.

Hai hai Seigneur Pamphile.

PAMPHILE.

La choſe à s'éclaircir ſeroit peu difficile.

ALBERT.

On va vous l'éclaircir auſſi dans un moment.

PAMPHILE.

Eh mon Dieu, n'entrons point en éclairciſſement,
Croïez moi quelquefois il eſt de la prudence
De cacher certains faits dans un profond ſilence.
Lors qu'avec bien des ſoins on les a pénétrez,
On voudroit bien ſouvent qu'ils fuſſent ignorez.

ALBERT.

Fort bien.

PAMPHILE.

N'allons donc point ébruiter une affaire
Qui me touche en Epoux, & vous regarde en Pere.

ALBERT.

C'eſt parler de bon ſens: mais des gens m'ont promis
De m'amener Valere avec voſtre Damis;
Et....

PAMPHILE.

Comment mon Damis? C'eſt parbleu bien le voſtre.

ALBERT.

Nous allons voir celà. Les voici l'un & l'autre.

SCENE IV.

ALBERT. PAMPHILE. DAMIS. VALERE. HORTENSE. LUCILE.

PAMPHILE.

AH Meſſieurs ſerviteur. Vous voilà donc ici.
La Paix eſt elle faite?

VALERE.

Oüi Monſieur, nous voici.
Deſabuſez enfin des erreurs criminelles
Ou nous avoient jettez vos diſcours peu fidelles,
Nos eſprits & nos cœurs ſont d'accord deſormais,
Et vous nous revoïez plus unis que jamais.

PAMPHILE.

Quoi?

ALBERT.

Paix.

DAMIS *à Pamphile.*

C'eſt moi Monſieur dont l'aveugle foibleſſe
A ſur un vain ſoupçon trompé voſtre ſageſſe,
Mais je puis éclaircir ce ſoupçon outrageux,

Et vous pouvez auſſi favoriſant mes vœux
D'un ſeul mot aujourd'hui fixer ma deſtinée,
Et la rendre à jamais tranquile & fortunée.

PAMPHILE.

Qu'eſt-ce à dire?

ALBERT.

Ecoutez.

DAMIS.

Oüi: mon unique eſpoir,
Celle de qui mon cœur adore le pouvoir,
Qui voulant de mes feux éprouver la conſtance
M'avoit juſqu'à ce jour déguiſé ſa naiſſance,
Celle enfin qu'à jamais j'ai fait vœu d'adorer,
C'eſt Lucile, & c'eſt vous dont j'oſe l'eſpérer.

PAMPHILE.

Comment diable.

ALBERT.

Vivat.

PAMPHILE.

Meſſieurs eſt-ce pour rire?
Qu'eſt-ce donc s'il vous plaiſt que tout ceci veut dire?

LUCILE.

Mon Pere, à ſes diſcours je dois joindre ma voix,
J'aime. Si cet amour formé ſans voſtre choix

Tout innocent qu'il eſt peut vous ſembler coupable;
Vous pouvez diſpoſer de mon ſort déplorable,
Mon cœur en ſubira l'arreſt ſans murmurer;
Mais rien que le trépas ne peut nous ſéparer.

PAMPHILE.

Je ſuffoque.

ALBERT.

Morbleu ma joïe eſt ſans pareille.
Venez mon cher ami vous avez fait merveille
Embraſſez moi

DAMIS.

Monſieur...

ALBERT.

Je ſuis charmé de vous,
Et je veux établir un commerce entre nous.

DAMIS.

Vous m'honorez bien plus que je ne puis prétendre.

ALBERT.

Morbleu, ſi vous voulez je vous prens pour mon gendre.

VALERE. *à part.*

Quel homme!

DAMIS.

Pardonnez ſi l'état de mon cœur
D'un titre ſi charmant m'interdit la douceur:

Mais

Mais les yeux de Lucile ont captivé mon ame,
Ma bouche a devant vous fait l'aveu de ma flame,
Lucile eſt le ſeul bien que j'oſe ſouhaiter.

ALBERT.

Vous l'aimez? He bien là, je veux vous contenter.
J'avois de petits droits auſſi ſur ſa perſonne:
Mais vous eſtes brave homme, allez je vous la donne.
Pour vous Seigneur Pamphile, il s'agit de ſçavoir
Si ma fille a ſur vous encor quelque pouvoir,
Si vous l'aimez.

VALERE.

O ciel!

HORTENSE.

Je tremble.

PAMPHILE.

Si je l'aime,
Ah Seigneur Albert,

ALBERT.

Quoi?

PAMPHILE.

Cent fois plus que moi même.

ALBERT.

Mais là, ſans raillerie.

PAMPHILE.

Oüi c'eſt ſans déguiſer.

AL-

ALBERT.

Vous avez donc toujours deſſein de l'épouſer?

PAMPHILE.

Plus que jamais.

ALBERT.

Ma foi ma joïe en eſt parfaite.
Touchez-là.

PAMPHILE.

Serviteur.

ALBERT.

C'eſt ce que je ſouhaite,
Je vous jure, & mon cœur en eſt tout tranſporté.

PAMPHILE.

Je vous ſuis obligé de tant d'honneſteté.

ALBERT.

Oüi, j'aurai le plaiſir ſans délai ni remiſe
De voir ma fille enfin mariée à ma guiſe.

PAMPHILE.

Pour un Pere il eſt vrai c'eſt un plaiſir bien doux.

ALBERT.

Et par deſſus celà de me moquer de vous.

PAMPHILE.

Plaiſt-il?

ALBERT.

Oüi par ma foi: Car dès ce ſoir j'eſpere

Quelle

Quelle ſe couchera la femme de Valere.

VALERE.

Ah Monſieur ce bonheur....

PAMPHILE.

Quoi me joüer ainſi?

ALBERT.

Vous voïez.

PAMPHILE.

Me trahir, & me berner auſſi?

ALBERT.

Bon, bon. Il ne faut point que celà vous émeuve.
Vous pourrez l'épouſer quand elle ſera veuve.

PAMPHILE.

Peſte l'extravagant. Morbleu je ſuis bien fat
De compter ſur un fou du vingtiême carat.
Allons Damis, venez, je vous donne ma fille,
Laiſſons ce ridicule & ſa ſotte famille.

ALBERT.

Adieu beau directeur. Morbleu qu'il eſt faché!
Je viens de me donner carriere à bon marché.

SCENE

SCENE DERNIERE.

ALBERT. JACINTE.

JACINTE.

MOnsieur on vous demande.

ALBERT.

Et qui?

JACINTE.

C'eſt un Notaire,
Qui vient accompagné de l'Oncle de Valere.

ALBERT.

Bon. Allons tous ſigner le Contract de ce pas.

JACINTE *ſeule.*

Son carprice à la fin nous tire d'embarras.
Bien des gens comme lui par des motifs ſemblables
Font ſouvent ſans raiſon des choſes raiſonnables,
Et tel à ſes dépens vient de rire aujourd'hui,
Qui ſe croïant fort ſage, eſt auſſi fou que lui.

FIN.

LE CAFFÉ.

PETITE COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois au mois d'Août 1695.

PREFACE.

LES Comédies d'un acte ſont auſſi anciennes que le Théatre. Celles des Grecs ſe repréſentoient tout de ſuitte; & la méthode de les partager en cinq actes eſt une pratique ingénieuſe inconnuë aux premiers Poëtes, & dont l'honneur n'eſt proprement deu qu'à leurs Scoliaſtes. Le chant des Chœurs dont ces derniers ſe ſont ſervis pour marquer les repos de l'action, & qui faiſoit une des grandes beautez de l'ancienne Comedie, n'y fut dabord conſervé que par reſpect pour l'origine du Poëme Dramatique, qui comme tout le monde ſçait, n'eſtoit autre choſe dans ſes commencemens qu'une ou pluſieurs chanſons ruſtiques à l'honneur de Baccus, auxquelles on joignit avec le tems des Epiſodes, qui en ſe perfectionnant peu à peu, y introduiſirent l'action qui y manquoit.

Nos petites Comédies ont commencé en France à peu près de la meſme maniere. Ce n'eſtoit dabord qu'une chanſon groſſiere dont quelque Acteur enfariné venoit régaler le Peuple après la repréſentation d'une piéce ſerieuſe. Les Gros-Guillaumes, les Jodelets, les Guillot gorjus, y mêlerent enſuite leurs bouffonneries; & il ſe trouva des Auteurs complaiſans qui voulurent bien y mettre la main en les liant par une eſpéce d'action exprimée le plus ſouvent en petits vers. C'eſt ce qu'on appelloit la Farce. L'impreſſion en conſerve encore quelques unes, qui à dire le vrai, méritoient fort peu de nous eſtre conſervées.

Moliere que nous pouvons regarder comme le créateur de la Comédie moderne, s'aviſa le premier de faire de ces petites Piéces un ſpectacle digne des honneſtes gens, & le grand ſuccès des Comédies qu'il fit en un Acte, & en trois Actes, juſtifia bientoſt qu'il ne manquoit à celles qu'on avoit faites avant lui que de la nobleſſe & de la régularité pour eſtre d'excellentes piéces de Théatre. Car c'eſt une pure imagination de croire que le tems d'une Comédie doive eſtre déterminé par autre choſe que par le tems de ſon action; & ſi on regarde comme une faute

de

de donner vingt quatre heures de durée à une action qui ſe repréſente en deux heures & demie, c'en ſeroit une bien plus grande de donner deux heures & demie de repréſentation à une action qui ne doit durer qu'une demie heure.

Il n'eſt donc pas queſtion de ſçavoir ſi une Comédie d'un acte peut eſtre parfaite; il ne s'agit que de diſtinguer celles qui ſont parfaites d'avec celles qui ne le ſont pas: & comme ce qui conſtitüe le Poëme n'eſt autre choſe que l'inſtruction qui en eſt la fin, & le plaiſir qui en eſt le moïen, on peut dire que ceux en qui ces deux conditions ſe rencontrent ſont des Poëmes parfaits, & que ceux à qui l'une des deux manque ne le ſont point: car il eſt inutile de parler des Poëmes à qui elles manquent toutes deux, puisqu'ils ne peuvent jamais rien valoir. Or il eſt certain que l'imitation vive & naturelle d'une choſe qui mérite d'eſtre imitée, ne ſçauroit manquer de plaire & d'inſtruire; & ſur ce principe je ne craindrai point de dire que de petites Comédies comme les Précieuſes, ou la Comteſſe d'Eſcarbagnas, & quelques autres qui repréſentent dans un tableau achevé des ridicules dignes de correction, méritent autant de loüange que les plus grandes

Piéces

Piéces du meſme genre, quoiqu'il y ait peut eſtre plus de travail dans celles-ci que dans les premieres.

J'ai crû devoir cet éclairciſſement au Public en faveur de pluſieurs Piéces auxquelles quelques Sçavans ſemblent ne refuſer la juſtice qui leur eſt deüe que parce qu'elles n'ont pas leurs cinq actes bien comptez. Je n'ai point eu d'autre veüe en écrivant ces réflexions; & bien loin d'en vouloir tirer quelque avantage pour moi meſme, j'avoüerai de bonne foi que ſi j'avois eſté capable de les faire dans l'âge ou j'ai compoſé la petite Comédie ſuivante, j'aurois choiſi un ſujet plus digne de l'attention du Public. Car quoiqu'elle repréſente aſſez naturellement les perſonnages qui hantoient les Caffez de ce tems là, il eſt toujours vrai qu'elle peint une choſe qui ne mérite pas d'eſtre peinte, & que quand meſme elle n'auroit point d'autre défaut, on ne pourroit la ranger tout au plus que dans la ſeconde claſſe des petites piéces, puisqu'il ne ſuffit pas dans la Comédie de faire rire le Public, mais qu'il faut encore ſi on peut le faire rire utilement. C'eſt tout ce que j'ai à dire de ce petit ouvrage. J'ajouterai ſeulement qu'en établiſſant ici des régles qui ſont plus anciennes que moi, je n'ai pas prétendu ôter à toutes les Pieces

qui

qui n'inſtruiſent point le mérite de leur agrément & de leur vivacité. Ce ſeroit faire un trop grand tort à quantité de bonnes Comedies anciennes & modernes. Ce que je veux dire c'eſt que pour les rendre abſolument parfaites, il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent auſſi utiles qu'agréables, & qu'en faiſant rire leurs lecteurs, elles euſſent encore l'avantage de leur apprendre quelque choſe qui fut digne de leur eſtre appris.

Ergò, non ſatis eſt riſu diducere rictum
Auditoris; & eſt in hoc quædam quoque virtus.

ACTE-

ACTEURS.

Mad. JEROSME, *Marchande de Caffé.*

LOUISON, *ſa Fille.*

DORANTE, *Amant de Louiſon.*

Mr. JOBELIN, *Notaire.*

LA SOURDIERE, *Amy de Mr. Jobelin.*

LE CHEVALIER,
CORONIS Gaſcon, } *Amis de Dorante.*
L'ABBÉ,

CARONDAS, *Poëte.*

LA FLE'CHE, *Valet de Dorante.*

DEUX JOUEURS *de dames,*

LE

LE CAFFÉ,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre repreſente une Salle de Caffé meublée de pluſieurs Tables. Le Poëte paroiſt rêvant d'un coſté auprès de deux Joüeurs de Dames. L'Abbé dort dans le fond, & de l'autre coſté Coronis & la Sourdiere diſputent enſemble aſſis, en prenant leur Caffé.

LA SOURDIERE. CORONIS. CARONDAS. L'ABBE'. DEUX JOUEURS.

LA SOURDIERE.

O Parbleu je vous ſoutiens que ſi.

CORONIS.

Et moi, mordi, je vous ſoutiens que non, & je mets cent piſtoles que nous n'aurons rien cette année en Hongrie.

LA SOURDIERE.

Vous me feriez enrager Monſieur Coronis. Vous voulez ſçavoir celà mieux que moi, qui vois tous les jours aux Thuilleries un homme qui reçoit toutes les ſemaines la Gazette de Conſtantinople.

CORONIS.

Quand ce ſeroit celle de Babilone.

LA SOUDIERE.

C'eſt eſtre bien teſtu. Et moi je vous dis que je vis hier entre ſes mains une lettre de l'Aumoſnier d'un des principaux Bachas qui marque expreſſément que le Grand Viſir eſt en marche avec deux cent mille hommes, & qu'il va droit à Belgrade pour l'aſſiéger par mer & par terre.

CORONIS.

Belgrade par mer & par terre! où avez-vous appris la Géographie, s'il vous plaiſt?

LA SOURDIERE.

Comment, Belgrade n'eſt pas un port de mer?

CORONIS.

Non pas que je ſçache, ou bien c'eſt depuis fort peu de temps.

LA SOURDIERE.

Morbleu je ſçai la carte, & j'ai voïagé. Je parie que

que Monſieur Carondas ſera de mon avis. Monſieur holà, Monſieur Carondas réveillez-vous.

CARONDAS.

Ah morbleu, que la peſte ſoit fait de voſtre babil! Eſt-il poſſible qu'on ne puiſſe faire ici quatre vers en repos, & que les plus belles penſées du monde y ſeront ſans ceſſe immolées à la pétulante loquacité du premier importun?

CORONIS.

Quoi! vous faites des vers au Caffé: Voilà un plaiſant Parnaſſe.

CARONDAS.

Je rêvois à l'épithalame de Monſieur Jobelin le Notaire, & de la fille du logis. Ils attendent qu'elle ſoit faite pour ſe marier; & j'ai bien voulu y donner un de ces quarts d'heure précieux que j'emploïe à chanter les loüanges des Dieux, & des Heros.

CORONIS.

Comment, la petite Louiſon ſe marie; & que deviendra le pauvre Dorante?

LA SOURDIERE.

Il prendra la peine de s'en paſſer. Monſieur Jobelin eſt mon ancien ami, & je dois prendre part à tout ce qui regarde ce mariage. Monſieur Carondas peut-on voir voſtre épithalame?

CARONDAS.

Je n'en ai fait encore que la premiere ſtrophe. La voici.

Himen iö ô himenée!
Célébrons la douce journée
Ou deux amans heureux s'uniſſent pour toujours;
Venez tendres Amours combler la deſtinée
De cette Epouſe fortunée.
Que de ſes flancs féconds puiſſe dans peu de jours
Sortir une heureuſe lignée,
Himen ïo ô himenée!

LA SOURDIERE.

Diable, voilà du ſublime, & cela s'appelle un début magnifique.

CORONIS.

Et tres-avantageux pour le futur époux.

CARONDAS.

Vous verrez bien autre choſe, ſi je puis obtenir des Libraires qu'ils impriment mon incomparable traduction de la Batracomiomachie d'Homere; car j'excelle dans les traductions des anciens Autheurs, & je travaille actuellement à mettre en vers Grecs l'Eneïde de Virgile, pour la commodité de ceux qui n'en-

n'entendent point la langue Latine. Mais laiſſez-moi ſonger à ma ſeconde ſtrophe.

LA SOURDIERE.

C'eſt bien dit, auſſi bien noſtre Caffé refroidit.

CARONDAS.

Du flambeau de l'himen....

I. JOUEUR *de Dames.*

Je vous ſoufle.

II. JOUEUR.

Attendez Monſieur: Ce n'eſt pas celà, vous dérangez le jeu.

I. JOUEUR.

Pardonnez-moi: J'ai joüé là. Vous avez joüé ici. Je vous ai donné à prendre. Vous avez mis dans le coin, & je vous ſoufle.

II. JOUEUR.

Ah ventrebleu, on n'a jamais joüé du malheur dont je jouë.

CARONDAS.

Eh quoi, toujours du bruit?

SCENE

SCENE II.

LE CHEVALIER CORONIS.
LA SOURDIERE. L'ABBE'.
CARONDAS. LES JOUEURS.

LE CHEVALIER *entre en chantant & danſant.*

LA, la, la, la, ra re. Allons hé du Caffé.

CARONDAS.

Encore? de tous coſtez.

LE CHEVALIER *chante.*

Que chacun me ſuive.
Trinquons hardiment.
Point de ménagement.
Je ne bois jamais autrement.
Je hais un Convive
Qui dans un repas
Ne boit que par compas,
Et craindroit de faire un faux pas.
Que chacun me ſuive.
Trinquons hardiment.
Point de ménagement.
Je ne bois jamais autrement.

CAR-

CARONDAS.

Ah je n'y puis plus tenir. Sortons, fuïons. *Ultrà Sauromatas fugere hinc libet.*

LE CHEVALIER.

Adieu donc Monſieur Carondas. [*à Coronis.*] Bon jour mon ami. [*à la Sourdiere.*] Et te voila vieux pécheur.

L'ABBE' *ſe réveillant & bâillant fort haut.*

Ahi ouf!

LE CHEVALIER.

Ah parbleu petit Abbé, mon mignon, je ne vous voïois pas. Comment te portes-tu?

L'ABBE'.

Quelle heure eſt-il?

LE CHEVALIER *broüillant le jeu.*

Ah, ah, Meſſieurs, vous joüez aux Dames.

I. JOUEUR.

Morbleu, Monſieur, celà ne ſe fait point, vous avez tort. Attendez, Monſieur, j'avois gagné. Vous me devez une taſſe de caffé au moins.

II. JOUEUR.

Oüi Tarare.

SCENE.

SCENE III.

L'ABBE'. LE CHEVALIER. CORONIS. LA SOURDIERE.

L'ABBE'.

DItes moi un peu, jeunes gens, Dorante n'eſt-il point venu ici pendant que je dormois? en cas qu'il vienne, je vous prie, Monſieur Coronis, de lui dire que je me ſuis informé de ſon Monſieur Jobelin, & que je ſuis inſtruit à fond de tout ce qui regarde cet homme là.

LA SOURDIERE *à part.*

Oh, oh, voici bien d'autres affaires. Malepeſte ceci ne vaut pas le diable. Allons l'avertir de ce qui ſe paſſe. *Il s'en va.*

L'ABBE'.

Pour moi j'ai rendez-vous chez Forel. Il eſt tard, & j'ai peur qu'on ne ſoupe ſans moi. Je n'ai point dîné.

CORONIS.

Comment Monſieur l'Abbé, à dix heures du ſoir n'avoir

n'avoir point dîné, & eſtre yvre? quelle bénédiction!

L'ABBE'.

Je me ſuis mis à table ce matin entre ſept & huit, & nous avons déjeuné juſqu'à l'heure qu'il eſt.

LE CHEVALIER.

Voilà un pauvre garçon qui me fait pitié.

L'ABBE'.

Nous n'avons beu qu'environ vingt-cinq bouteilles de vin à quatre. J'ai laiſſé les trois autres ſous la table, & je ſuis venu ici boire deux bouteilles de ratafia pour abaiſſer les fumées du vin. J'ai fait un petit ſomme, me voilà preſt à recommencer.

CORONIS.

Quel heureux naturel! quel temperament!

L'ABBE'.

Pour vingt cinq bouteilles s'enivrer! quelle honte eſt-ce là? Il n'y a plus d'hommes mes amis, & le monde va toujours en déclinant. Je ſoutiens encore un peu nobleſſe; mais je m'en irai comme les autres. Bon ſoir Meſſieurs, je m'en vai boire à voſtre ſanté.

SCENE IV.

CORONIS. LE CHEVALIER. DORANTE.

LE CHEVALIER.

OU diable trouverons nous Dorante?

CORONIS.

Et donc? Le voici Dieu me damne. D'ou viens tu grand belitre? L'Abbé te cherchoit tout-à-l'heure. Il a nouvelles à t'aprendre.

DORANTE.

Où eſt-il allé?

CORONIS.

Il ſort de ſortir. Tu le trouveras chez Forel.

DORANTE.

Il faut neceſſairement que je lui parle ce ſoir.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce mon ami, on dit que tu n'épouſes plus en ce pais ci.

DORANTE.

Ma foi cela m'intrigue un peu franchement.

CORONIS.

Comment tu ſerois amoureux, ô le fat!

DORANTE.

Amoureux ou non. Je t'aſſure que la petite perſonne eſt fort aimable, & ſa beauté à part, elle a vingt mille écus. Celà ne meſſieroit point à un Cadet qui n'a que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Tu n'es pas riche, nous le ſçavons; mais un Gentilhomme ſe noïer dans une Chocolatiere, il y a de la folie ma foi, il y a de la folie.

DORANTE.

De la folie! va, va, mon pauvre Chevalier, l'intereſt a raproché les conditions, & nous voions bien des Gentilshommes qui vivroient en roturiers, s'ils n'avoient épouſé des roturieres.

CORONIS.

Sans doute & la délicateſſe ſur les mes-alliances ne ſubſiſte plus que chés les Allemans.

DORANTE.

Au bout du compte qu'eſt-ce que je riſque? Je ſuis Gentilhomme & gueux. Elle eſt roturiere & riche. J'aurai de l'argent pour ma nobleſſe, la compenſation ne m'eſt pas deſavantageuſe. Vous eſtes tous

deux mes amis. Je ne deſeſpere pas encore; & ſi vous voulez me ſeconder, avant qu'il ſoit peu nous ferons bien tourner la chance.

LE CHEVALIER.

Oüi dà, dequoi s'agit-il? Tu ſçais que je ſuis â toi, à vendre & à engager.

CORONIS.

Tu ſçais combien je t'aime, & avec quelle fidelité nous avons toujours partagé les émolumens du lanſquenet.

DORANTE.

Voici ce que je veux faire. Vous ſçavez que noſtre Notaire eſt joüeur, & que la confiance qu'il a en ſon habileté fait qu'il s'embarque le plus aiſément du monde. Or j'ai un valet qui aſſurément eſt un des plus adroits fripons qu'il y ait à vingt lieuës à la ronde. J'ai concerté avec lui qu'il engageroit mon homme au jeu; & que pendant que vous amuſeriez ce vieux renard de la Sourdiere, qui ne le quitte jamais.... Mais voici mon valet.

SCENE

SCENE V.

LA FLE'CHE. DORANTE. LE CHEVALIER. CORONIS.

LA FLE'CHE.

MOnſieur, je n'ai pû trouver voſtre gros Abbé, & ſi j'ai eſté dans tous les Cabarets de la Ville.

DORANTE.

Je ſçais où il eſt, il ſuffit. Va-t'en étudier ton perſonnage, & revien quand il ſera temps.

LA FLE'CHE.

Etudier, dites-vous? Vraiment voilà bien dequoi, & j'en ai bien fait d'autres. Il n'y a que huit jours que j'ai l'honneur de vous ſervir; mais quand nous nous connoiſtrons mieux, vous verrez qu'en fait de fourberie perſonne, Dieu merci, n'eſt capable de me faire la leçon. S'agit-il de déniaiſer quelque étranger nouvellement débarqué, de faire mordre un jeune homme à l'hameçon d'une coquette, ou de maquignonner un mariage in promptu? c'eſt moi qu'on vient cher-

chercher, j'excelle, je triomphe. Mais ſur tout pour enfiler une dupe à quelque jeu que ce ſoit, & lui tirer par cent moïens ingénieux tout l'argent de ſa bourſe, je ſuis le garçon de France le plus en réputation.

LE CHEVALIER.

Vertubleu voilà un joli garçon!

DORANTE.

Di moi, n'es-tu jamais venu ici?

LA FLE'CHE.

Oh vraiment, Monſieur, pardonnez-moi. J'ai eſté autrefois un des principaux Marguilliers du Caffé, & j'avois droit de ſéance à ce banc redoutable d'où il part tous les jours tant d'arreſts contre la réputation des femmes, où les miſteres du gouvernement ſont ſi bien dévelopez, & les intereſts des Princes de l'Europe ſi ſçavamment approfondis; Vous moquez-vous, je ſuis plus connu dans les Caffez, que Pilot Bouffi dans les Cabarets.

CORONIS.

Je gagerois à l'entendre, qu'il eſt de quelque Province au delà de la Loire. Il n'eſt pas permis d'avoir tant d'eſprit autrement.

LA FLE'CHE.

Je ſuis de Dauphiné à vous rendre mes ſervices.

CORONIS.

Malepeſte joli païs. De l'argent peu à la verité, mais de l'eſprit beaucoup. C'eſt l'apanage de la Nation.

DORANTE.

Mais on te reconnoiſtra.

LA FLE'CHE.

Point du tout Monſieur. C'eſt mon fort que le déguiſement, & je ſuis un petit Protée. Eſt-il queſtion de repréſenter un Partiſan, par exemple? j'ai des ſecrets pour me noircir la barbe, épaiſſir ma taille, me rendre l'œil hagard, & groſſir mon ton de voix. Faut-il faire un jeune Abbé? qui ſçait mieux que moi rapetiſſer ſa bouche, rire des épaules, marmoter une chanſon, faire la main potelée, prendre un viſage gai & un ton radouci? Par cent petites metamorphoſes de cette nature j'avois amaſſé quelque argent, & je ſerois à mon aiſe ſans un revers de fortune qui m'a coulé à fond.

DORANTE.

Comment? un revers de fortune.

LA FLE'CHE.

Oüi un fils de famille à qui j'avois gagné un ſoir mil écus au jeu, s'aviſa d'éplucher ma conduite dans un procès qu'il me fit. La Juſtice donna une mauvaiſe tournure à la choſe, & cela m'a ruiné. J'ai eſté obligé de revenir à la livrée.

DORANTE.

Fort bien. Mais voici Monſieur Jobelin. Retire-toi, & va te preparer.

SCENE VI.

Mr. JOBELIN. LE CHEVALIER. CORONIS. DORANTE.

Mr. JOBELIN *à part.*

IL me ſemble que je ſuis aſſez propre, & qu'en cet état je puis aller faire le galant auprès d'une Maiſtreſſe.

LE CHEVALIER *à Dorante.*

Comme le voilà beau! Il vient ici pour coqueter. Oh parbleu il faut que je dérange l'œconomie de ſa parure. Bon ſoir Monſieur Jobelin.

Vous

Vous ne faites pas ſemblant de nous voir.

JOBELIN.

Serviteur, je n'ai pas le temps de m'amuſer.

LE CHEVALIER *en l'amuſant de ſon galimathias, lui chifonne ſon rabat, le deboutone, & le met en deſordre.*

Eh que diable ne ſçauroit-on vous dire un mot? je ſuis bien aiſe de vous faire compliment ſur vos nopces. Car enfin il ſeroit fort extraordinaire que dans un Caffé il ne ſe trouvaſt pas une fille dont l'eſprit pût entrer en concurrence, pour la préférence... de voſtre indifference. Vous me direz que quand il s'agit de ſe marier, il y a peu de conformité entre le doüaire de voſtre affection, & le préciput de vos ſentimens: mais auſſi vous m'avoûrez que quand on veut ſe retirer dans ſon ménage, la Comédie, le Bal & les promenades ſont des choſes qui divertiſſent beaucoup. Pour ce qui eſt de l'Opera, comme je vous dis, je n'aime guere à aller aux Thuilleries: mais à celà près je trouve, tout compté tout rabatu, que c'eſt fort bien fait à vous de vous marier.

JOBELIN.

Que diantre me dit-il là? J'écoute de toutes mes oreilles, & je n'y comprens rien.

LE CHEVALIER.

Mais à propos de tapiſſerie: on eſt quelquefois

bien aiſe de ſe mettre dans ſes meubles. Par exemple, voilà une tabatiere qui eſt aſſez jolie: mais ſi vous aviez veu les brocatelles de Veniſe, c'eſt toute autre choſe. Je ne dis pas que Launay ne ſoit le premier homme que nous aïons en fait de vaiſſelle; quoi qu'à le bien prendre la manufacture des Gobelins ne laiſſe pas d'avoir ſon mérite. Mais après tout depuis que les toiles des Indes ſont défendües, je ſuis pour les bureaux de la Chine.

JOBELIN.

Quel coq à l'aſne eſt-ce ci? mais à quoi eſt-ce que je m'amuſe?

SCENE VII.

LOUISON. DORANTE. LE CHEVALIER. CORONIS. JOBELIN.

JOBELIN.

VOici ma Maiſtreſſe: Il faut la ſaluer. Mademoiſelle....

LOUISON, & *tous les autres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

JO-

JOBELIN.

Qu'eſt-ce donc que vous avez à rire? Mais que vois-je? comme me voilà débraillé. Ah! j'enrage de paroiſtre comme celà. Morbleu, Meſſieurs, je vous envoirai au Diable avec vos ſottiſes.

DORANTE.

Laiſſez moi ſeul mes amis. Je vai vous joindre chez Principe, & nous acheverons là de régler nos affaires.

SCENE VIII.

DORANTE. LOUISON.

DORANTE.

HE' bien Louiſon, vous allez eſtre mariée, je perds toute eſperance d'eſtre à vous, & vous avez conſenti à un mariage qui me fera mourir.

LOUISON.

Mon Dieu pourquoi me querellez-vous? eſt-ce ma faute à moi? Ma mere m'a menacée de me renvoïer dans le Couvent, ſi je n'épouſois Monſieur Jobelin. Je ſerois bien aiſe d'eſtre mariée avec vous: mais je ne veux point retourner au Couvent.

DORANTE.

Quoi vous verrez vos attraits en proïe à un homme haïſſable, & qui n'en connoiſtra jamais le prix; & moi il faudra me réſoudre à vous perdre, à ne vous jamais voir? Ah Louiſon je le voi bien, vous ne m'aimez plus.

LOUISON.

Allez, allez, laiſſez faire ma mere, puiſqu'elle veut que je me marie. Quand je ne ſerai plus ſous ſa conduite, nous nous verrons, & nous nous aimerons tant qu'il vous plaira.

DORANTE.

Non, ce n'eſt pas là dequoi me contenter; & je ne ſçaurois ſouffrir que voſtre perſonne & voſtre cœur ſoïent partagez. Conſentiriez-vous que je fiſſe en ſorte d'empeſcher voſtre mariage?

LOUISON.

Oüi, pourveu que ma mere ne ſceuſt pas que je vous l'ai conſeillé, car elle me querelleroit bien fort.

DORANTE.

Elle n'en ſçaura rien. Aimez-moi toujours, c'eſt tout ce que ma tendreſſe exige de vous.

LOU-

LOUISON.

Voïez-vous, elle m'a toujours tenu dans la dépendance, & elle ne veut pas ſeulement que je parle aux Meſſieurs qui viennent ici, parce qu'elle dit que leurs diſcours font venir l'eſprit aux filles. Elle ne veut pas que j'en aïe.

DORANTE.

Mais Louiſon, ſi ce que je médite alloit manquer, que feriez-vous?

LOUISON.

Ce que je ferois? Dame je vous l'ai déja dit, je ne veux point retourner au Couvent. Ah voilà ma mere, ne lui dites pas que je vous aime au moins.

DORANTE.

Je vai raſſembler les gens dont j'ai beſoin pour mon entrepriſe.

SCENE

SCENE IX.

Mad. JEROSME. LOUISON.

Mad. JEROSME.

QU'eſt-ce donc petite fille, vous parlez à des hommes quand je n'y ſuis pas?

LOUISON.

Je vous demande pardon ma mere, c'eſt lui qui me parloit.

Mad. JEROSME.

Monſieur Jobelin eſt-il ici?

LOUISON.

Oüi, il m'a penſé faire mourir de rire de la figure dont il eſtoit baſti. Apparemment il eſt allé ſe racommoder, & Dieu merci il ne m'a point parlé.

Mad. JEROSME.

Qu'eſt-ce à dire? eſt-ce ainſi qu'il faut parler d'un homme que vous allez épouſer? Il faut dire ma mere, il ne m'a point parlé, j'en ſuis bien fâchée.

LOUISON.

Moi fâchée de celà? Je n'aime point à mentir.

Mad.

Mad. JEROSME.

Oüais, qu'eſt-ce que tout ceci? vous ne l'aimez donc pas à ce que je voi.

LOUISON.

Moi, ma mere? helas, non.

Mad. JEROSME.

Non?

LOUISON.

Non. Vous m'avez dit qu'il ne falloit point qu'une fille aimaſt les hommes, je fais ce que vous m'avez dit.

Mad. JEEROSME.

Mais il faut aimer celui-là, puiſqu'il ſera voſtre mari.

LOUISON.

C'eſt donc une néceſſité qu'il faille aimer ſon mari? Si celà eſt, donnez-m'en un autre je vous prie.

Mad. JEROSME.

Comment dites-vous? Ah ah, petite impertinente, vous eſtes enteſtée à ce que je vois, & quelque colifichet de blondin vous aura donné dans la veuë. N'eſt ce point Narciſſe, ce petit fat, qui depuis le matin juſqu'au ſoir ſe fait l'amour à lui-meſme? qui

paſſe

paſſe toute la journée à ſe mirer dans ſa perruque, ajuſter ſa ſteinquerque, & ſe faire les yeux doux dans un miroir.

LOUISON.

Oh ſi, ma mere, j'aimerois autant aimer une femme.

Mad. JEROSME.

Je parie que c'eſt ce jeune Conſeiller qui vient ici tous les ſoirs en épée & en chapeau bordé.

LOUISON.

Qui? ce Bourgeois qui ſe croit de qualité parce-qu'il s'enivre avec ceux qui en ſont? Mon Dieu il a mille defauts que je ne ſçaurois ſouffrir.

Mad. JEROSME.

Si bien donc que c'eſt Dorante qui vous tient au cœur?

LOUISON.

Dorante?

Mad. JEROSME.

Eh bien Dorante? vous ne lui trouvez point de defaut à celui-là.

LOUISON.

Hélas! pourquoi lui en trouverois-je?

Mad. JEROSME.

Je ne m'embaraſſe pas que vous lui en trouviez, je ſçai qu'il eſt aſſez honneſte homme; mais Mr. Jobelin a une bonne Charge par devers lui, & c'eſt mieux voſtre fait qu'un jeune homme qui n'a rien que ſon eſprit & ſa bonne mine. En un mot c'eſt lui que je veux qui ſoit voſtre époux. Le voici, qu'on lui faſſe civilité, & qu'on réponde comme il faut à tout ce qu'il dira.

SCENE X.

Mr. JOBELIN. Mad. JEROSME. LOUISON.

Mad. JEROSME.

MOnſieur, voilà ma fille qui eſt ravie de vous voir, & qui ſe diſpoſe le plus agréablement du monde à vous épouſer.

LOUISON.

Oüi, voilà un beau magot pour eſtre ravie de l'épouſer.

JOBELIN.

Mademoiſelle, tout ainſi qu'ès Païs coutumiers, le Vaſſal eſt tenu de preſter ſerment de foi & hommage lige entre les mains de ſon Seigneur féodal, avant qu'entrer en poſſeſſion des terres acquiſes dans ſa mouvance; de meſme viens-je en qualité de voſtre vaſſal indigne vous promettre foi & loïauté perpetuelle avant qu'entrer en poſſeſſion du fief Seigneurial de vos beautez, à moi acquis par la ceſſion de Madame voſtre mere, & le Contract qui ſera inceſſamment paſſé pardevant les Notaires au Chaſtelet de Paris.

Mad JEROSME.

Allons petite fille répondez.

LOUISON.

Moi je ne ſçai ce qu'il me veut dire, qu'il ſe réponde lui-meſme s'il s'entend.

Mad. JEROSME.

Impertinente? Elle dit Monſieur qu'elle vous eſt fort obligée, & que le don de voſtre cœur lui eſt extremement cher.

JOBELIN.

Mon cœur, Mademoiſelle, eſt un immeuble qui vous appartient, & ſur lequel vous avez hipothe-

que

que depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Mad. JEROSME.

Eh bien vous voilà muette.

LOUISON.

J'ai bien affaire de ſon hipotheque, je n'en bois jamais.

Mad. JEROSME.

Ahi. Monſieur il faut l'excuſer ſi elle ne répond pas aux choſes que vous dites, elle eſt un peu honteuſe. Le mariage l'enhardira, & demain à l'heure qu'il vous plaira nous ferons dreſſer le Contract. Allons petite fille. Monſieur je vous donne le bon ſoir.

JOBELIN. *Apres avoir ſalué Louiſon qui détourne la teſte.*

Voilà les affaires en bon train. La mere prévenuë, la fille charmée de moi, le mariage preſt à conclure, & vingt mille écus qui vont me ſauter au colet. Oh parbleu je ne craindrai plus la parſécution de mes Créanciers, & j'aurai enfin dequoi payer ma Charge. Ma foi les habiles gens ſe tirent toujours d'intrigue, & l'eſprit eſt le vrai paſſe-par-tout de la fortune.

SCENE XI.

LA SOURDIERE. JOBELIN.

LA SOURDIERE.

AH vous voilà à la fin, il y a deux heures que je vous cherche.

JOBELIN.

Ah ſerviteur, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer.

LA SOURDIERE.

J'ai bien des choſes à vous dire.

JOBELIN.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

LA SOURDIERE.

La mine eſt éventée, & Dorante eſt inſtruit de toutes vos affaires.

JOBELIN.

La beccaſſe eſt bridée, & demain le mariage doit eſtre conclu.

LA SOURDIERE.

Je vous dis encore une fois de prendre garde à vous, & qu'on ſonge à vous joüer mauvais tour.

JOBELIN.

Un mauvais tour, à moi? Et qui celâ, s'il vous plaiſt?

LA SOURDIERE.

Dorante.

JOBELIN.

Dorante! ah parbleu, c'eſt bien d'un novice comme lui que je m'embaraſſe. Allez, allez Monſieur de la Sourdiere, nous ſommes un peu grecs, & on ne prend pas de chats comme nous ſans mitaines. J'ai mis ordre à tout, aïez l'eſprit en repos.

LA SOURDIERE.

Vous me faites mourir avec voſtre confiance imprudente, &... Mais quelle figure eſt-ce ci?

SCENE XII.

JOBELIN. LA SOURDIERE. LA FLE'CHE *déguiſé & contrefaiſant l'ivre.*

LA FLE'CHE *à part.*

VOici mes gens. Joüons bien noſtre role, & faiſons les donner dans le panneau. Ah Meſſieurs ſerviteur,

ſerviteur. J'interromps voſtre converſation, peut-eſtre: mais tout coup vaille. On m'a dit que vous eſtiez Monſieur Jobelin. Eſt-il vrai?

JOBELIN.

Oüi, c'eſt moi. Que me veut cet ivrogne là!

LA FLE'CHE.

Je vous en ſçais bon gré, car j'ai beſoin de vous. Je vous ai tantoſt eſté chercher dans voſtre étude: mais comme vous n'y eſtiez pas, je ne vous y ai point trouvé; & je ſuis allé delà à l'Alliance prendre un peu de nourriture, modérément pourtant.

JOBELIN.

Je le voi bien.

LA FLE'CHE.

La modération eſt une belle choſe.

JOBELIN.

Dequoy s'agit-il?

LA FLE'CHE.

Attendez que je rapelle mes idées. Ah m'y voici. Je voudrois que vous me fiſſiez un petit plaiſir. Je vous demande pardon Monſieur, ſi je parle de mes affaires devant vous. Vous le voulez bien.

LA SOURDIERE.

Ah, Monſieur, de tout mon cœur.

LA FLE'CHE.

De tout mon coeur: Fort bien. Vous eſtes un brave homme. Or comme vous ſçavez, ou comme vous ne ſçavez pas; je ſuis Capitaine dans le Régiment de Limoges.

JOBELIN.

Vous eſtes Capitaine? Et que faites-vous à Paris pendant que tout le monde eſt en campagne?

LA FLE'CHE.

J'y ſuis venu pour faire une recruë, & en attendant je paſſe le temps au Cabaret à faire mes obſervations ſur la guerre preſente.

JOBELIN.

Voilà des obſervations d'un grand ſecours à la République.

LA FLE'CHE.

D'un grand ſecours? Je me donne au Diable, ſi j'eſtois General d'armée, & qu'on me laiſſaſt faire, j'ai un plan dans ma teſte pour conquérir toute l'Europe en une campagne. Ecoutez bien ce raiſonnement ci. Je voudrois avoir deux armées, l'une au Midi, & l'autre au Septentrion. Avec celle-ci je marche en Allemagne, & je commence par m'emparer de toutes les vignes qui bordent le Rhin. Les

Allemans

Allemans naïant plus de vin, il faut qu'ils crévent, la mortalité ſe met dans leur armée, & par conſequent me voilà maiſtre de tout ce païs-là. J'y fais raffraîchir mes Troupes, & de là je paſſe en Hollande. Allons me voilà en Hollande, qui m'aime me ſuive. Je vai d'abord... Attendez, je crois que nous ferions mieux de conquerir auparavant la Turquie. Qu'en croïez-vous? Oüi, c'eſt bien dit. Allons enfans ne nous rebutons point. Nous arriverons bientoſt. Nous voici déja dans la Gréce. Ah le beau païs! Dieu ſçait comme nous allons ſoufler de ce bon vin Grec. Mais, Meſſieurs, ne vous enivrez pas au moins. Tu Dieu nous avons beſoin de noſtre cervelle. Buvons ſeulement chacun noſtre bouteille en chantant une petite Chanſon:

Et brin bron brac,
Donnez-moi du Tabac, la relera, &c.

JOBELIN.

Voilà un pauvre diable qui eſt bien ivre.

LA SOURDIERE.

Prenez haleine Monſieur, vous avez fait une aſſez belle campagne.

LA FLE'CHE.

Voilà ce qu'on appelle faire la guerre celà, & aller viſte en beſogne.

JOBELIN.

Oüi, mais voilà bien du païs battu, & pour faire tout ce chemin là, il faut que vous donniez des chevaux de poſte à toute voſtre armée. Revenons à voſtre affaire s'il vous plaiſt. Que ſouhaitez-vous de moi?

LA FLE'CHE.

Je m'en vai vous le dire. J'ai quinze hommes à refaire à ma compagnie avant de retourner à noſtre garniſon, & comme je n'ai point d'argent, voilà un diamant de cinq cens écus que je vous prie de me faire mettre en gage pour deux ou trois cens piſtoles.

JOBELIN.

Pour deux ou trois cens piſtoles? vous voulez dire deux ou trois cens écus.

LA FLE'CHE.

Eh oüi, quelque choſe comme celà.

JOBELIN *à part.*

Peſte, voilà un fort beau diamant. Ce ſeroit un vrai préſent à faire à ma maiſtreſſe. Taſchons d'empaumer cet ivrogne là. Monſieur vous ne trouverez guere que quatre cens francs là deſſus.

LA FLE'CHE.

Quatre cens francs. J'aimerois mieux que le dia-

mant fut au fin fond de la mer Mediteranée. Allons je m'en vai le jouer au piquet pour cent piſtoles contre le premier venu. Je n'aime point à lanterner moi.

JOBELIN *à part.*

Parbleu il ne faut pas manquer l'occaſion. Il eſt ſou comme une grive. Embarquons le dans le jeu. Monſieur ſi vous eſtes homme à joüer, je vous ferai voſtre affaire.

LA FLE'CHE.

Oüi? Parbleu j'aime les gens d'accommodement. Touchez là. Je veux vous procurer la pratique du Régiment pour tous les contracts de mariage & d'acquiſition de rente que feront nos Officiers.

JOBELIN.

Je vous remercie. Je croi que les acquiſitions, auſſi bien que les mariages de ces Meſſieurs là, ſe font aiſément ſans contract.

LA FLE'CHE.

Allons nous-en là dedans boire une boureille de perſico.

JOBELIN.

Volontiers. Je tiens l'aſne par la bride, & le diamant eſt bien avanturé.

LA FLE'CHE *à part.*

Le poiſſon eſt dans la naſſe, & nous allons voir beau jeu. Allons mon ami: Lara lera lera.

LA SOURDIERE.

Il faut que je conduiſe ceci de l'œil. Je ſerai bien aiſe de lui aider à gagner le diamant, afin d'eſtre de moitié.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER. CORONIS. LA SOURDIERE.

LE CHEVALIER & CORONIS.

AH, ah, ah, ah, ah, ah!

LE CHEVALIER.

Parbleu cela eſt trop plaiſant, ah, ah, ah. Eh bon ſoir la Sourdiere, où vas-tu?

LA SOURDIERE.

Laiſſe-moi aller: J'ai affaire.

LA CHEVALIER.

Je ſuis ton ſerviteur. Tu ne t'en iras pas que je ne t'aie conté ce qui vient de nous arriver, celà mérite bien ton attention. Nous eſtions chez Principe..

LA SOURDIERE.

Je n'ai pas le temps de t'entendre.

CORONIS.

Oh cadedis vous nous écouterez, ou nous aurons du bruit.

LE CHEVALIER.

Un de nos amis qui ſe deſennuïoit à caſſer des vitres & des lanternes dans la ruë ſaint Honoré, a eſté pourſuivi par une Compagnie de Guet à pied. Les Archers ont paſſé pardevant la Boutique. Nous les avons arreſtez en leur préſentant du roſſoli & de l'eau de vie. Ils y ont pris gouſt, & pendant qu'ils beuvoient, nous leur avons eſcamotté leurs armes. Ils s'en ſont apperçeus, recours à la razade. Ils ont voulu ſe fâcher, autre razade; ſi bien que de razade en razade, nous les avons tellement enivrez, qu'ils ont pris querelle enſemble, & ſe ſont donné je ne ſçai combien de coups de poing. Le Sergent plus ivre qu'eux, les a tous menez au Châtelet comme perturbateurs du repos public. Ne trouves-tu pas celà plaiſant?

LA SOURDIERE.

Oüi fort plaiſant. Vous joüez à vous faire de jolies affaires. Boire le jour, courir la nuit, caſſer des vîtres, arracher des enſeignes, enivrer le Guet: voilà le ſecret d'attraper un jour quelque bon coup de mouſquet par les oreilles.

LE CHEVALIER.

Oh vous voilà Monſieur le Caton, qui parlez par ſentences. Parbleu vous ne le prenez pas mal. Sçais-tu bien qu'il n'y a rien de meilleur pour la ſanté que ne berner de temps en temps les gens qui nous déplaiſent? Demande aux Medecins: celà éclaircit les humeurs, celà rafraîchit le ſang, & celà aide à la digeſtion.

CORONIS.

Sans doute. Comment mordi des coquins s'érigeront en perturbateurs des divertiſſemens de Lune, & nous ne réformerions pas cet abus?

LA SOURDIERE.

Ma foi ce ſont vos affaires. Serviteur.

LE CHEVALIER.

Que diantre tu es bien preſſé. Parlons un peu d'affaires. As-tu veu le nouvel Opera?

LA SOURDIERE.

Non, & n'ai nulle envie de le voir.

LE CHEVALIER.

Et toi l'as-tu vû?

CORONIS.

Oüi certes je l'ai vû.

LE CHEVALIER.

Hé bien, di-nous un peu, comment le trouves-tu?

CORO-

CORONIS.

Cadedis comment je le trouve? raviſſant, merveilleux. Tout ce qui s'apelle Opera, voiez-vous, ne peut eſtre que bon & agréable; & la raiſon la voici. C'eſt que dans un Opera vous trouvez de tout: Vers, Muſique, Ballet, Machines, Simphonies: c'eſt une varieté ſurprenante, il y a dequoy contenter tout le monde. Voulez-vous du grand, du Tragique, du Pathétique?

Le perfide Renaud me fuit,
Tout perfide qu'il eſt mon lâche cœur le ſuit...

Aimez vous le tendre, le doux, le paſſionné,

Non je ne pourrois pas encor
Quitter mon Berger pour Medor.

Voulez-vous du burleſque?

Mes pauvres compagnons helas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort leger repas.

Voulez-vous de la Morale?

Les Dieux puniſſent la fierté,
Il n'eſt point de grandeur que le Ciel irrité
N'abaiſſe quand il veut, & ne réduiſe en poudre;

Et le reſte. On y trouve juſqu'à des Vaudevilles, & des imitations naïves des airs du Pont-neuf, ſi vous voulez.

Les

Les Roſſignols dès que le jour commence
Chantent l'amour qui les anime tous.

En un mot, c'eſt un enchantement, & ce ſeroit une choſe accomplie, ſi l'on pouvoit faire en ſorte que le chant fut fait pour les vers, & les vers pour le chant.

LE CHEVALIER.

Pour moi je ne me divertis point à l'Opera, & je n'y vais jamais que pour folâtrer dans les couliſſes avec quelque danſeuſe.

CORONIS.

Il eſt vrai que bien des gens y vont préſentement pour tout autre plaiſir que celui des oreilles.

SCENE XIV.

Mad. JEROSME. LE CHEVALIER. CORONIS. LA SOURDIERE.

Mad. JEROSME.

MEſſieurs, il eſt minuit ſonné, faites-moi la grace de vous retirer.

LA SOURDIERE.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Attens, attens. Et par quelle raiſon nous retirer Madame Jeroſme?

Mad. JEROSME.

Par la raiſon, Monſieur, que voici l'heure des femmes, & puiſqu'elles ne viennent pas vous incommoder le jour, il eſt bien juſte que vous leur laiſſiez la nuit: chacun le ſien n'eſt pas trop.

LE CHEVALIER.

Vous eſtes pour les récréations nocturnes Madame Jeroſme.

Mad. JEROSME.

Oh vraiment ſi on n'avoit d'autres rentes que la dépenſe qui ſe fait ici de jour, & ſans le caſuel de la nuit, on courroit riſque d'avoir les dents bien longues. Vous eſtes cinq ou ſix, qui pourveu que vous ſoïez toute une apreſdînée ici à chanter des chanſons, dire des fadaiſes, conter une hiſtoire de celui-ci, une avanture de celle-là, & faire la chronique ſcandaleuſe du genre humain, ne vous embaraſſez pas du reſte. Cependant ce n'eſt pas là mon compte, & je ne dîne pas de vos converſations. Vous voilà trois par exemple qui me devez de l'argent depuis long-temps, & qui ne parlez non plus de païer, que ſi vous eſtiez ici logez par étape.

CORONIS.

Quant à moi, Madame Jeroſme, je vous dois, je penſe, trois écus, mais j'attens ma lettre de change.

LE CHEVALIER.

Pour moi je ſuis broüillé avec ma petite Marchande de dorure, & je ne ſçaurois vous païer qu'à la paix.

LA SOURDIERE.

Et moi je vous proteſte que le premier argent que je gagnerai à trois dez ſera pour vous.

Mad. JEROSME.

Voilà des dettes bien aſſurées.

SCENE XV.

JOBELIN. LAFLE'CHE. M. JEROSME. CORONIS. LE CHEVALIER. LA SOURDIERE.

CORONIS *au Chevalier.*

VOici nos gens. Songeons à ce que nous a recommandé Dorante.

LA FLE'CHE.

Vous me devez ſix-vingts piſtoles: païez-moi, je ne joüe plus.

JOBELIN.

Comment, vous ne me donnez pas ma revanche?

LA FLE'CHE.

Dequoi vous plaignez-vous? Je vous ai gagné au piquet; vous me demandez voſtre revanche à pair & non; je vous la donne; je ne vous gagne que douze cens livres; & j'ai hazardé mon diamant qui en vaut quinze cens: c'eſt cent écus que je pers clairement; il me ſemble que je fais aſſez bien les choſes.

JOBELIN.

Tudieu vous avez la parole bien libre, pour un homme qui eſtoit ivre il n'y a qu'un moment.

LA FLE'CHE.

C'eſt que je me ſuis deſenivré en gagnant voſtre argent. Allons, les bons comptes font les bons amis, païez-moi tout à l'heure, où je vous paſſe mon épée au travers du corps.

JOBELIN.

Meſſieurs ſéparez-nous, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Comment morbleu, on inſulte Monſieur Jobelin?

CORONIS.

Allons ſandis coupons les oreilles à ce maraut.

LA SOURDIERE.

Des épées tirées! allons-nous-en d'ici.

Mad. JEROSME.

Meſſieurs! quel deſordre! je ſuis perduë.

LA FLE'CHE.

Comment canailles? deux contr'un? Ah j'ai le corps percé: je ſuis mort: Un Chirurgien.

Mad. JEROSME.

Miſericorde! un homme tué dans ma maiſon. Me voilà ruinée.

CORONIS.

Sauvons-nous Meſſieurs.

SCENE XVI.

DORANTE. L'ABBE'. Mad. JEROSME. JOBELIN. LA FLE'CHE.

DORANTE.

QUel bruit ai-je entendu? mais que vois-je? ha Ciel, Monſieur de Boiſclair qui vous a mis en cet état?

LA FLE'CHE.

Ah mon couſin je me meurs, trois coquins viennent de m'aſſaſſiner, & c'eſt ce ſcélérat de Notaire qui les a fait agir. Eh de grace qu'on me faſſe venir le Suceur du Regiment.

SCENE XVII.

DORANTE. JOBELIN. L'ABBE'. Mad. JEROSME.

DORANTE.

UN de mes parens aſſaſſiné! Ah je vous aprendrai à qui vous vous joüez. Holà laquais qu'on m'aille querir un Commiſſaire.

JOBELIN.

Ah je tremble, & je voudrois eſtre bien loin.

L'ABBE'.

Vous voilà dans un vilain cas Madame Jeroſme, & j'en ſuis fâché pour l'amour de vous.

Mad. JEROSME.

Monſieur Dorante ne me perdez pas, je vous conjure.

DO-

DORANTE.

Non, non, celà ne paſſera pas ainſi, c'eſt mon couſin germain, on l'a aſſaſſiné chez vous, c'eſt à vous à m'en répondre, & je prétens que juſtice ſoit faite.

Mad. JEROSME.

Hé Monſieur voudriez-vous me ruiner?

DORANTE.

Vous n'en ſerez pas quitte â ſi bon marché, & je veux vous faire punir corporellement.

L'ABBE'.

Corporellement! celà ne vaut pas le diable Madame Jeroſme.

SCENE DERNIERE.

DORANTE. L'ABBE'. Mad. JEROSME JOBELIN. LA FLE'CHE *en Commiſſaire avec un faux nez.*

DORANTE.

VOici fort à propos Monſieur le Commiſſaire. Monſieur on vient de tuer ici un Officier qui eſt de mes parens. Je vous prie de faire voſtre charge.

LA

LA FLE'CHE *prenant une voix enroüée.*

Voſtre laquais m'a informé de la choſe, & j'ameine des Archers pour conduire les délinquans au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Au Châtelet!

JOBELIN.

Monſieur je ſuis Notaire Roïal, & Conſeiller du Roi.

LA FLE'CHE.

N'importe. Le délit eſt flagrant: il y a mort d'homme, & vous viendrez au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Ah je ſuis au deſeſpoir. Monſieur l'Abbé, faites en ſorte que je n'aille point au Châtelet.

L'ABBE'.

Attendez, je viens de trouver un moïen d'ajuſter ceci. Dorante, il faut accommoder cette affaire là mon enfant. Il ne tient qu'à toi de ruiner Madame Jeroſme, mais en feras-tu mieux? Elle a une jeune fille. Il faut qu'elle te la donne en mariage, & qu'il ne ſoit plus parlé de rien.

DORANTE.

Non, non, Madame l'a promiſe à Monſieur Jobelin:

Jobelin: il faut la laiſſer faire. Elle le croit riche, & je vois bien...

L'ABBE'.

Lui riche! Il n'a point d'autre patrimoine que ſon induſtrie, & il y a actuellement une Sentence contre lui pour le païement de ſa charge; n'eſt-il pas vrai Monſieur Jobelin?

JOBELIN.

Ah tout eſt découvert, j'enrage.

Mad. JEROSME.

Qu'entens-je? Vous devez voſtre charge Monſieur? Vraiment un jour plus tard j'allois faire un joli marché.

L'ABBE'.

Hé bien, Madame, eſtes-vous dans le gouſt de ma propoſition?

Mad. JEROSME.

Oüi, Monſieur, puiſque je ſuis détrompée, je ſerai ravie de donner ma fille à Monſieur Dorante, pourveu qu'il appaiſe l'affaire qui vient d'arriver.

L'ABBE'.

Oh pour celà, Madame, il en eſt le maiſtre, je vous aſſure. Ça il n'y a qu'à dreſſer le Contract tout à l'heure. Monſieur Jobelin ſe trouve ici fort à propos.

JOBE-

JOBELIN.

Moi dreſſer le Contract!

DORANTE.

Tout beau ne vous faites pas tirer l'oreille, où je vai faire entrer les Archers.

LA FLE'CHE.

Et l'on vous menera au Châtelet.

JOBELIN.

Quoi j'aurai encore la mortification de faire le Contract de mariage de mon Rival? ah maudit pair & non.

DORANTE.

Allons Monſieur l'Abbé & Monſieur le Commiſſaire, venez ſervir de témoins & ſigner au Contract que nous allons paſſer tout-à-l'heure.

LA FLE'CHE.

Ma foi voila une veritable avanture de Caffé.

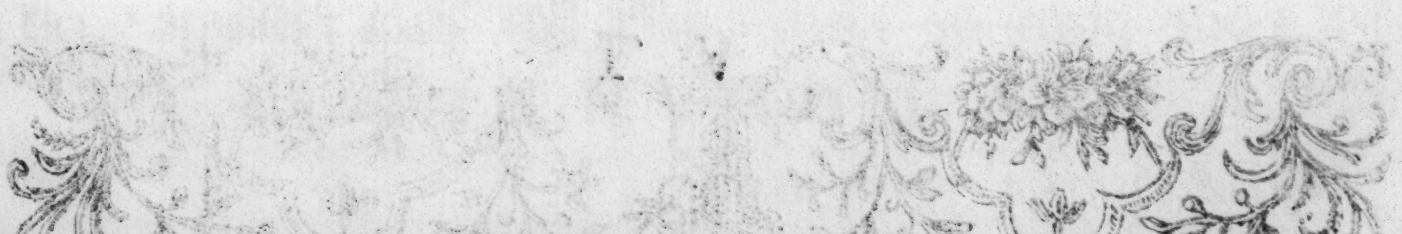
FIN.

L A

CEINTURE MAGIQUE.

PETITE COMEDIE.

Repreſentée devant le Roi au mois Fevrier 1701.



AU LECTEUR.

C'EST ici un ouvrage de commande & un travail de douze heures. Ainſi j'ai lieu d'eſperer que les plaiſanteries n'en ſeront point examinées trop ſérieuſement. On ſçait que l'intention de la Comédie eſt de faire rire, comme celle de la Tragédie eſt de faire pleurer. Il n'y a rien de moins naturel que de voir Jupiter déclamant les vers d'Euripide, & Hercule négociant avec les oiſeaux un paſſage pour la fumée des ſacrifices. Cependant ces plaiſanteries ſont receües dans Lucien & dans Ariſtophane, parce qu'elles excitent la paſſion, & que cette premiere régle couvre toutes les irrégularitez. Il n'eſt donc pas néceſſaire de juſtifier ici ce qui pourroit ſembler un peu outré dans la petite Comédie que l'on va voir, puis qu'on vouloit qu'elle fut ainſi, & qu'elle a produit l'effet que l'on en attendoit. Il ſeroit peut eſtre plus à propos de rapporter à quelle occaſion elle a eſté faite: mais la modeſtie ne me permet pas de

nommer au Public tous les Acteurs illuſtres qui ont bien voulu s'en faire un amuſement. Il me ſuffit de conſerver pour moi meſme le ſouvenir éternel des bontez du grand Prince qui m'en a fourni l'idée, & le trop juſte regret d'une Auguſte Princeſſe à qui la France doit le plus cher objet de ſon amour; & qui en auroit fait elle-meſme le bonheur & les délices, ſi une mort prématurée ne l'eut enlevée à la fleur de ſon âge.

ACTEURS.

Mad. MERLUCHE, *Vieille.*

LUCETTE, } *ſes Niéces.*
BALIVERNE, }

OCTAVE, } *leurs Amans.*
HORACE, }

TRUFALDIN, } *Tuteurs amoureux.*
LE CAPITAN, }

FRANCISQUE, *Fourbe.*

La Scene eſt dans une place publique.

LE

LA CEINTURE MAGIQUE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MERLUCHE. LUCETTE. BALIVERNE.

Mad. MERLUCHE.

OR ça mes niéces, parlons un peu d'affaires. Vous commencez à devenir grandes filles mes enfans, & à voſtre age, je le ſçai par mon expérience, les jours ſont longs, & les années ſont courtes. Je crois qu'il eſt tems ou jamais de ſonger à vous pourvoir. Feu Monſieur Goguelu voſtre pere ſe voïant près d'aller rendre ſes comptes en l'autre monde, s'aviſa de faire un Teſtament. Il eut

bien

bien mieux fait de mourir ſubitement le pauvre homme. Il n'eut pas cet eſprit là. Il vous laiſſa ſous la tutelle, vous du Capitan, & vous du Seigneur Trufaldin, deux auſſi grands benêts ſans les flatter qu'il y en ait dans le païs. En cette qualité il a réglé qu'ils pourroient vous épouſer au bout de l'an, ou bien vous marier à leur fantaiſie. Voilà l'année finie. Quelle eſt voſtre intention à toutes deux.

LUCETTE.

Hé mais ma Tante... pour ce qui eſt de moi... dame... je ne ſçais pas que vous dire... car... voïez vous... une fille... enfin... vous comprenez bien.

Mad. MERLUCHE.

Voilà une réponce fort claire. Et vous?

BALIVERNE.

Ah ma Tante en verité, vous demandez là des choſes bien extraordinaires. Comment voulez vous qu'on vous réponde? & le moïen d'acheminer la pudeur & la bienſéance aux termes d'une déclaration comme celle là.

Mad. MERLUCHE.

Oüi? Voilà donc voſtre réponce? Mademoiſelle Lucette & vous Mademoiſelle Baliverne, eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire?

BALI-

BALIVERNE.

Nous ne diſons pas celà, mais enfin...

Mad. MERLUCHE.

Vous ne dites pas celà, mais enfin... mais enfin vous ne dites rien. Et moi qui n'ai pas le loiſir de lanterner, je ſuis voſtre ſervante. Faites vos affaires comme vous l'entendrez.

LUCETTE.

Ah ma Tante ne vous en allez pas

BALIVERNE.

Mon dieu ma tante que vous eſtes preſſante. Vous traittez les ſentimens du cœur avec une autorité tyranique & vous ne leur donnez pas le tems de ſe développer par les gradations néceſſaires.

Mad. MERLUCHE.

Vous n'eſtes pas mal impertinentes mes petites niéces. Mais enfin il n'y a qu'un oüi ou un non qui ſerve. Vous Lucette voulez vous épouſer le Capitan? Eh? quoi? n'eſt ce pas oüi que vous dites?

LUCETTE.

Non vraiment ma Tante

Mad. MERLUCHE.

Ah voilà parler. C'eſt quelque choſe que celà. Et vous, eſtes vous dans la réſolution de prendre Trufaldin pour mari. Plaiſt il? Dépêchez vous, ou je m'en vais.

BALI-

BALIVERNE.

Puiſque vous me défendez de périphraſer mes élocutions; & que vous éxigez de mon ingénuité le laconiſme d'une déciſion monoſyllabique; la particule négative eſt celle dont je me ſervirai pour vous répondre.

Mad. MERLUCHE.

Voilà bien du Phebus pour dire non. Ah jeuneſſe, jeuneſſe! O çà puiſque ces deux là ne vous conviennent point, j'en ai deux autres à vous propoſer, qui vous ſont venus demander ce matin à moi. Le premier eſt un grand garçon....

BALIVERNE.

N'eſt ce pas un jeune homme qui vient quelquefois au logis.

Mad. MERLUCHE.

Cela ſe peut.

BALIVERNE.

Qui eſt ſi bien fait & qui a des manieres ſi polies?

Mad. MERLUCHE.

Oüi.

BALIVERNE.

Qui eſt toujours vêtu ſi magnifiquement?

Mad. MERLUCHE.

Vous y eſtes.

BALI-

BALIVERNE.

Qui s'apelle Horace.

Mad. MERLUCHE.

Juſtement.

BALIVERNE.

Et qui loge dans la grande place vis à vis la maiſon du Gouverneur?

Mad. MERLUCHE.

C'eſt celà meſme.

BALIVERNE.

Je ne le connois point.

Mad. MERLUCHE.

Au diantre ſoit la petite mijaurée.

LUCETTE.

Et qui eſt l'autre ma Tante?

Mad. MERLUCHE.

L'autre eſt un jeune homme du meſme âge, riche, ſage, bienfait, & qui s'apelle Octave. Vous riez? Je voi bien que vous ne le connoiſſez pas, comme voſtre ſœur.

LUCETTE.

Pardonnez moi ma Tante, je le connois fort bien.

Mad. MERLUCHE.

Elle eſt de bonne foi celle-ci. Hé bien conſentez vous à le recevoir pour époux?

LUCETTE.

Oüi ma Tante.

Mad. MERLUCHE.

Et vous, ſerez vous bien aiſe d'épouſer Horace?

BALIVERNE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Voilà qui eſt bien. Rentrez chacune chez vous. Je vais parler à vos Tuteurs. S'ils y conſentent, l'affaire ſe conſommera dès aujourd'hui; & s'ils n'y conſentent point, je ſçaurai bien les y obliger par force ou par adreſſe.

SCENE II.

Mad. MERLUCHE. TRUFALDIN. LE CAPITAN.

LE CAPITAN.

QU'on porte mes Armes chez le fourbiſſeur, que mes piſtolets ſoient bien nettoïez, & que mon épée de combat ſoit preſte au plus tard dans demie heure.

TRU-

TRUFALDIN.

Je reviens dans le moment: qu'on m'attende au logis, & qu'on ait ſoin de faire bien mitonner mon potage pour ce ſoir.

Mad. MERLUCHE.

Ah les voici fort à propos. Je vous cherchois Meſſieurs; & j'ai une propoſition à vous faire à tous deux.

TRUFALDIN.

Me voilà preſt à vous oüir.

LE CAPITAN.

Parlez.

Mad. MERLUCHE.

Vous eſtes Tuteurs de mes Niéces. Elles ſont en âge d'eſtre pourveües, & je dois comme leur Tante penſer à leur établiſſement. Vous Seigneur Trufaldin, vous connoiſſez Horace? Il vous demande voſtre pupile en Mariage. Et vous Seigneur Capitan, Octave eſt de vos voiſins. Il eſt dans le deſſein de prendre Lucette pour épouſe. Voïez ce que vous avez à répondre.

TRUFALDIN.

Allons Seigneur Capitan.

LE CAPITAN.

Répondez Seigneur Trufaldin.

TRUFALDIN.

Je ne parlerai pas le premier.

LE CAPITAN.

Parlez, parlez, je vous le permets.

TRUFALDIN.

L'honneur vous apartient.

LE CAPITAN.

Hé bien je vous l'ordonne.

Mad. MERLUCHE.

Il ne faut point tant de cérémonie pour dire une parole. Parlez vous Seigneur Trufaldin, quelle réponce faut il que je faſſe à Horace.

TRUFALDIN.

Vous pouvez lui répondre qu'il n'a qu'à prendre parti ailleurs, & que je ne ſuis pas dans le ſentiment de lui donner voſtre Niéce.

Mad. MERLUCHE.

Et par quelle raiſon je vous prie?

TRUFALDIN.

Par la raiſon que je ſuis dans le deſſein de la prendre pour moi.

Mad. MERLUCHE.

Fort bien. Et vous que ſouhaitez vous que je diſe de voſtre part à Octave?

LE CAPITAN.

Vous lui direz que s'il veut avoir Lucette, il n'a qu'à la venir chercher au bout de cette épée.

Mad. MERLUCHE.

Et pourquoi celà s'il vous plaiſt?

LE CAPITAN.

Parceque je ſuis réſolu moi, de lui faire l'honneur de la prendre pour femme.

Mad. MERLUCHE.

Je ne manquerai pas de leur dire celà de voſtre part: mais en attendant je puis vous répondre de la mienne, que mes Niéces ne ſeront ni pour vous, ni pour vous.

LE CAPITAN.

Pauvre femme! Et ou diable pouvez vous trouver un parti plus avantageux, un parti en qui ſe rencontrent plus éminemment le bien, la nobleſſe, & la valeur? Pour mon bien il eſt connu de tout le monde. J'ai huitante mil écus à quelques zero près de patrimoine. Quant à la nobleſſe cadedis je deſcens moi qui vous parle, en droite ligne de Nembroth. Et pour ce qui eſt de la valeur, celle d'Alexandre, celle de Themiſtocle, de Scipion, de Pompée, de Céſar; vétille. J'ai par devers moi trente batailles plus ſanglantes que celle du Granique, ſans compter les combats ſinguliers; & les procédez qui feront un jour le Tableau le plus ſplendide du Théâtre d'honneur.

Mad. MERLUCHE.

Celà eſt vrai, témoin ce procédé que vous eûtes il y a quelque tems contre un paſſant, qui vous donna je ne ſçai combien de ſoufflets ſans que vous vous miſſiez en défence.

LE CAPITAN.

Et donc? Vous voulez que je m'aille commettre contre un fat qui n'eſt peut eſtre pas Gentilhomme? D'ailleurs je ne fais rien moi qu'avec déliberation. Ce coquin me prit pendant que je déliberois; & dans le tems que j'allois prendre mon parti, le poltron s'eſquiva.

Mad. MERLUCHE.

Eh mon ami, croïez moi, vous eſtes vous-meſme le plus grand poltron qu'il y ait à vingt lieues à la ronde; comptez là deſſus. Mais pour couper court, j'ai à vous dire en un mot comme en cent, que je ne me ſoucie ni de Nembroth ni de Faribroth; que je ſuis la Tante de mes niéces; & qu'à moins qu'elles ne conſentent à vous épouſer, je ſeconderai de tout mon pouvoir tous les ſtratagêmes qu'Horace & Octave mettront en œuvre pour vous les enlever à l'un & à l'autre.

TRUFALDIN.

J'empeſcherai bien qu'Horace ne me l'enléve; &

ma maiſon ſera ſi bien fermée, que je défie homme vivant d'y entrer ſans canon.

LE CAPITAN.

Cadedis ſi je vois Octave approcher mon hoſtel de cinq cent pas, je le réduirai ſi bien en pouſſiere, que le vent emportera ſes cendres juſques à la moïenne region de l'air.

Mad. MERLUCHE.

Sans tant de forfanterie, tâchez d'avoir entre ci & ce ſoir le conſentement de mes niéces. Si vous me faites voir qu'elles vous aiment, je ſignerai la premiere à voſtre contract. Sinon je vous ferai connoiſtre de quel bois ſe chauffe Madame Merluche.

TRUFALDIN.

Soit. Je rentre, & je vais ſur le champ avoir une explication là deſſus.

LE CAPITAN.

Je vais auſſi faire expliquer Lucette. Souvenez vous cependant que je ſuis le Capitan Eſcarbombardon de la Spopondrillade. C'eſt tout dire.

SCENE.

SCENE III.

Mad. MERLUCHE. HORACE. OCTAVE.

HORACE.

HE' bien, Madame qu'elle réponce vous a-t-on faite?

OCTAVE.

Quelles nouvelles avez vous à nous apprendre?

Mad. MERLUCHE.

Une bonne & une mauvaiſe. Mes niéces ne s'éloignent pas de vous épouſer: mais leurs Tuteurs ſe ſont mis dans la teſte de les épouſer eux-meſmes.

HORACE.

Que ferons nous pour détourner l'exécution de ce fatal deſſein?

OCTAVE.

Quels moïens emploierons nous pour empêcher ce funeſte mariage?

Mad. MERLUCHE.

C'eſt à vous à y rêver. Ce ſont deux hommes très propres à donner dans tous les panneaux qu'on leur voudra tendre. Mais ils vont eſtre furieuſement en garde contre vous. Voſtre ſoin eſt de faire en

ſorte de tirer mes Niéces de chez eux pour les amener chez moi ; & le mien eſt de faire tenir vos contracts tout preſts afin de profiter viſte de l'occaſion. Adieu. Songez à vos affaires : je vais ſonger aux miennes.

SCENE IV.

HORACE. OCTAVE.

HORACE.

MON cher Octave, n'imaginez vous rien pour détourner l'orage qui nous menace?

OCTAVE.

Non.

HORACE.

Comment faire pour ſortir du Labirinthe ou nous ſommes?

OCTAVE.

Je ne ſçai.

HORACE.

Ce brutal de Trufaldin ne ſouffrira jamais que nous entrions chez lui.

OCTAVE.

Et ce faquin de Capitan va eſtre en garde contre

toutes les tentatives que je pourrois faire, pour parler à l'aimable Lucette.

HORACE.

Nous ne pourrons pas meſme leur écrire.

OCTAVE.

Qui eſt-ce qui rendroit nos lettres?

HORACE.

Tous nos Valets leur ſont connus.

OCTAVE.

Quel parti prendre? à quelle invention recourir? quelle réſolution former?

HORACE.

Rêvez un peu de voſtre coſté, tandis que je rêverai du mien.

SCENE V.

HORACE. OCTAVE. FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

LE merite & les talens ſont bien perſécutez en ce ſiécle de fer. J'ai toujours oüi dire que l'argent des ſots eſt le patrimoine des gens d'eſprit; & cependant il n'eſt pas permis de prendre ſon bien ou

ou on le trouve; & vous eſtes perpétuellement expoſé ou aux irruptions de la populace, ou aux brutalitez de la Juſtice. Il faut voir ſi je ſerai plus heureux dans cette ville ci que dans les autres &...

HORACE.

Il me ſemble que j'ai veu ce coquin là quelque part.

FRANCISQUE.

Voilà un homme qui me connoît. Paſſons de l'autre coſté.

OCTAVE.

Que vois-je? N'eſt ce pas?... oüi. Eh c'eſt toi mon pauvre Franciſque. Par quelle avanture te retrouvai-je en ce païs ci? Te voilà dans un plaiſant équipage.

FRANCISQUE.

Vous voïez un exemple des caprices de la Fortune.

OCTAVE.

Il ſemble que le Ciel t'ait fait venir ici pour nous tirer d'embarras. Seigneur Horace voilà l'homme qu'il nous faut, le génie le plus heureux, l'eſprit le plus fertile en expédiens que nous puſſions jamais trouver.

HORACE.

J'ai quelque idée de l'avoir veu il n'y a pas long-

OCTAVE.

Qu'as-tu donc fait depuis ſix ans que tu as quitté mon ſervice?

FRANCISQUE.

Ma foi Monſieur on a beau ſe tourmenter pour bien faire, quand on eſt né malheureux on ne reüſſit jamais à rien. Au ſortir de chez vous, me voïant en âge de prendre un parti, je m'eſtois jetté dans les Finances. Nous eſtions cinq ou ſix qui avions fait une Compagnie pour lever un droit ſur les particuliers qui vont tard dans les rües. Celà alloit aſſez bien dans les commencemens: mais dans la ſuite nous fumes traverſez. Un faux Frére révéla les myſteres de la ſociété. Nous nous diſperſames: & moi qui ai toujours eu les inclinations belliqueuſes, je me jettai dans le parti des armes. Comme je ne trouvai pas d'abord d'occaſions d'aller exercer ma valeur ſur la frontiere, je me mis à faire la petite guerre dans Paris, où en peu de temps je me rendis aſſez recommendable. Au bruit de mes grandes actions le Lieutenant Criminel fut curieux de me voir. Il m'envoia un de ſes Gentilshommes, & me témoigna qu'il ſeroit bien aiſe que nous euſſions un quart d'heure de converſation enſemble. Je ne pûs me diſpenſer de lui particulariſer quelques faits dont il n'avoit oüi parler qu'en gros.

Il

Il en fut charmé. Et pour me récompenſer, il me donna de ſon pur mouvement, un emploi ſur les galéres de France, J'y ai ſervi cinq ans avec honneur; je m'y ſuis fort diſtingué. Enfin comme je n'exerçois que par commiſſion, mon tems eſtant expiré, j'ai eſté licencié; & je me ſuis retiré dans cette Province, en attendant quelque occaſion qui puiſſe me conduire à un poſte plus élevé.

OCTAVE.

Je prens part aux dignitez que ton merite t'a procurées &....

HORACE.

Ah par ma foi je me le remets à ſon récit. C'eſt lui que je vis il y a ſix ſemaines à Marſeille voler en préſence de toute la ville le cheval d'un Gentilhomme.

FRANCISQUE.

Voler un cheval? vous me faites tort. Il eſt vrai que nous ſortimes enſemble de la Ville, à bride abatüe: mais ce ne fut pas ma faute.

HORACE.

Comment ce ne fut pas ta faute?

FRANCISQUE.

Non vraîment. Comme je paſſois par une petite rüe fort étroite, je trouve un cheval qui eſtoit juſte-

ment

ment en travers du chemin. Je me mis en devoir de paſſer par derriere. On me cria pre ez garde, il vous donnera un coup de pied. Je voulus aller par devant. On me dit n'avancez pas, il vous mordra. Si bien donc que de peur d'eſtre mordu ou eſtropié il falloit néceſſairement que je paſſaſſe par deſſus. Effectivement je mis le pied dans un des étriers & je paſſai une jambe. Dans ce tems là ce diable de cheval prend le mors aux dents, & m'emporte à vingt cinq lieües de là. Voïez je vous prie ſi celà s'appelle voler un cheval.

OCTAVE.

Il a raiſon, ce n'eſt pas lui qui emmena le cheval, c'eſt le cheval qui l'emmena.

HORACE.

Voilà un Compere qui a de l'eſprit, & qui pourroit bien s'il vouloit nous tirer de l'inquiétude ou nous ſommes.

OCTAVE.

O çà, mon pauvre Franciſque, te ſens tu toujours ces nobles diſpoſitions que je t'ai veües autrefois, ce génie heureux pour la fourberie, cette généreuſe tendreſſe pour l'argent, ce vertueux mépris des coups de bâton & des étrivieres.

FRANCISQUE.

Toujours, Monſieur. Je n'ai point varié; & depuis que je ne vous ai veu j'ai encor fortifié mes perfections de la connoiſſance de tous les arts qui peuvent enrichir la profeſſion de Fourbe. Je ſuis Empyrique, Aſtrologue, Maiſtre en fait d'armes, Tailleur, Serrurier, Maiſtre à dancer. En un mot j'ai cinquante trois métiers, avec leſquels je meurs de faim, c'eſt la vérité: mais ſi dans l'un ou dans l'autre je puis vous eſtre bon à quelque choſe, vous pouvez diſpoſer librement de mon petit ſçavoir faire.

OCTAVE.

Il s'agit de tromper la vigilance de deux Argus qui tiennent dans l'eſclavage deux filles qui ſont ſous leur tutelle.

HORACE.

D'empêcher que ces deux brutaux n'épouſent ces deux belles perſonnes.

OCTAVE.

De faire en ſorte de les tirer de leur maiſon pour les conduire chez leur Tante qui eſt dans nos intereſts.

HORACE.

Et de trouver moïen de leur faire tenir à chacune une lettre qui les inſtruiſe de ce que nous aurons imaginé.

OCTAVE.

L'un deux eſt le Capitan Eſcarbombardon qui demeure dans ce logis.

HORACE.

Et l'autre nommé Trufaldin, eſt logé dans cette maiſon.

FRANCISQUE.

J'en ai déja oüi parler comme de deux imbécilles a joüer par deſſous jambe; & s'ils ſont comme on me les a dépeints, je vous les expédierai en bref ſur ma parole.

HORACE.

J'entens ouvrir. Il ne faut pas qu'on nous voïe enſemble. Sortons; & allons chez la Tante concerter noſtre entrepriſe.

SCENE VI.

TRUFALDIN. LE CAPITAN.

TRUFALDIN.

EH bien Seigneur Capitan, en quelles diſpoſitions avez vous trouvé Lucette?

LE CAPITAN.

Par la ſandis faut-il le demander? N'eſtois-je pas

ſeur de mon fait? Je ne ſuis pas moins l'amour des belles que la terreur des ennemis.

TRUFALDIN.

Elle a conſenti à voſtre mariage?

LE CAPITAN.

Au contraire, ma préſence a fait une ſi vive impreſſion ſur ſon cœur qu'elle en a perdu le ſens; & au lieu de oüi quelle vouloit dire, elle m'a toujours répondu non.

TRUFALDIN.

Il faut que j'aïe fait la meſme impreſſion ſur le cœur de la mienne, car elle m'a répondu de la meſme maniere.

LE CAPITAN.

Je n'en ai jamais manqué une. Je n'ai beſoin que d'un regard, d'un coup d'oeil je vous les enſorcéle toutes.

TRUFALDIN.

Vous verrez que ces vives impreſſions là ſeront cauſe que nous ne les épouſerons ni l'une ni l'autre.

LE CAPITAN.

La pudeur les retient ſur ma parole.

TRUFALDIN.

Celà ſe pourroit bien; car j'ai oüi dire à la mienne qui lit les Romans, qu'Aſtrée ne déclara ſa paſſion à

Celadon qu'à la fin du cinquieme Volume.

LE CAPITAN.

Voilà le fait. Nous n'avons qu'à attendre. Elles y viendront toſt ou tard.

TRUFALDIN.

Je trouve la choſe aſſez problématique, & je voudrois pour beaucoup eſtre éclairci de la vérité.

SCENE VII.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer. On vient de m'adreſſer un homme admirable, un fameux Aſtrologue qui eſt arrivé depuis peu en ce païs-ci. C'eſt un Perſonnage extraordinaire, un homme qui poſſéde la Philoſophie cabaliſtique & les Sciences divinatoires comme celui qui les a faites. Il m'a dit du premier coup tout ce qui m'eſt arrivé depuis que je ſuis au monde; & il m'a aſſurée qu'il vous feroit voir clair comme le jour ſi vous eſtes aimez de mes Niéces. Vous ſçavez que j'ai mis voſtre mariage avec

elles

elles à cette condition là ; & j'en paſſerai par tout ce qu'il me dira.

TRUFALDIN.

Envoiez-le nous promtement Madame Merluche, envoiez le nous promtement.

LE CAPITAN.

Quant à moi je ſuis ſeur de Lucette. La ſotte m'adore, autant vaut: mais baſte, ne laiſſez pas de m'envoier ce pauvre Diable.

Mad. MERLUCHE.

Il eſt à deux pas d'ici, je vais vous le faire venir tout préſentement.

TRUFALDIN.

Il faut voir ſi cet habile homme nous apprendra ce que vous deſirons ſçavoir.

LE CAPITAN.

Le voici ſans doute.

SCENE VII.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. FRANCISQUE *habillé en Docteur.*

FRANCISQUE *s'avance au milieu d'Eux, les prend chacun en même tems par la teſte, & les fait incliner fort bas, puis les reléve fort brûſquement; après quoi il leur dit*

PUiſſe Jupiter dans le ſigne du Lion préſider toujours à vos entrepriſes.

TRUFALDIN.

Quelle diantre de cérémonie eſt ceci?

FRANCISQUE.

Je ſuis le célébre Aſtrologue Melchior Alcofribas, iſſu en droite ligne de la Nimphe Egérie & du Sylphe Oromaſis, petit fils de Mercure Triſmégiſte, neveu d'Agrippa, oncle de Noſtradamus, beau-frere de Méluſine, & couſin germain de l'Almanac de Milan.

LE CAPITAN.

Ce gentilhomme a de belles alliances.

FRANCISQUE.

Vous voïez en moi le type, le prototype & l'architype des Philoſophes, l'Intendant general des ſept Planetes,

Planetes, le Commiſſaire ordonnateur des Eclipſes, & le Gouverneur perpetuel des deux Ourſes, du Dragon du Serpent, du Chien, de l'Hydre, du Taureau, du Lion, du Scorpion; & de toute la ménagerie céleſte.

TRUFALDIN.

Monſieur le Docteur nous voudrions...

FRANCISQUE.

C'eſt moi qui ai inventé la cabale; qui ai mis dans le monde les Sciences occultes, Chiromancie, Pédomancie, Hydromancie, Pyromancie, Alectromancie, Sternutomancie, Négromancie, Pharmacie, & Apoplexie.

LE CAPITAN.

Nous voudrions ſcavoir...

FRANCISQUE.

Il y a dix ſept cens ans que je voïage dans le Monde, ou je ſuis connu ſous le nom du Juif errant. Depuis ce temps là j'ai parcouru tous les Roïaumes de la Terre, la France, l'Eſpagne, l'Italie, la Turquie, la Hongrie, l'Eſclavonie, la Moldavie, la Scithie, la Tartarie, l'Arabie, l'Abiſſinie, l'Egipte, & le Païs du Maine; & enfin je ſuis venu m'établir en cette ville pour me repoſer un peu de toutes mes longues fatigues.

TRUFALDIN.

Vous devez avoir apporté beaucoup de curioſitez de tous ces païs étrangers que vous venez de nommer.

FRANCISQUE.

Sans doute: mais j'en ai donné la plus grande partie au Cabinet du Roi des Terres Auſtrales; & je n'ai apporté avec moi, qu'une pomme de canne au bec corbin faite d'une dent de lait de l'Elephant blanc; une Piramide d'Egypte avec la momie de Pharaon; un Baſilic d'Ethiopie qui a tué deux cent mil hommes aux guerres de Congo; le Peroquet du grand Mogol qui parle dix ſept ſortes de langues, & repondoit aux harangues des Ambaſſadeurs; une fiole de ſens commun, dont je vous ferai préſent ſi vous voulez; & une Perruque faite des cheveux de la Comete qui parut en mil ſix cent quatre vingt un.

LE CAPITAN.

Mon ami je veux pour joindre à ces raretez, te faire préſent d'une de mes épées. Ce ſera le plus beau meuble de ton treſor.

TRUFALDIN.

Monſieur le Docteur nous ſommes perſuadez de voſtre admirable ſçavoir & nous vous prions de nous éclair-

éclaircir un doute. Nous ſommes Tuteurs de deux jeunes perſonnes que nous avons deſſein d'épouſer: mais leur Tante n'y veut point conſentir quelle ne ſache ſi nous en ſommez aimez, & elles s'expliquent là deſſus, d'une maniere très ambigüe Or nous ſerions bien aiſes par le moien de vos rares connoiſſances, d'apprendre au vrai ce qui en eſt.

FRANCISQUE.

C'eſt à dire que le Soleil de leurs regards a fait éclipſer la Lune de voſtre entendement, & que vous voudriez ſçavoir par moi ſi l'étoile de vos deſirs ſe pourra trouver quelque jour en conjonction, avec la Planete de leur conſentement.

TRUFALDIN.

C'eſt celà meſme.

FRANCISQUE.

Et dites moi un peu?... quel rêve avez vous fait cette nuit.

TRUFALDIN.

Ah malepeſte, j'ai fait le plus terrible rêve du monde. Je ſongeois que j'eſtois métamorphoſé en choüette, & que je voïois dans l'air une quantité d'aloüettes prodigieuſe. J'en ai veu une entr'autres la plus appétiſſante du monde, & j'ai volé après elle pour

la

la gober: mais comme j'en eſtois tout proche, il eſt venu un étourneau qui me l'a enlevée ſur la mouſtache; & tout d'un coup j'ai repris ma figure humaine: avec cette difference que je me ſuis trouvé avec un nez ſi long, ſi long, que je n'en ai jamais pû voir le bout. Je vous prie de me dire quel ſigne c'eſt.

FRANCISQUE.

Quel ſigne c'eſt?

TRUFALDIN.

Oüi.

FRANCISQUE.

C'eſt ſigne... C'eſt ſigne... de mort ſubite.

TRUFALDIN.

De mort ſubite?

FRANCISQUE.

Oüi, c'eſt celà aſſurément. Ne dormez vous pas volontiers apres que vous avez fait un bon repas?

TRUFALDIN.

Quelquefois quand je ſuis ſeul.

FRANCISQUE.

Mort ſubite. Ne vous prend-il point des envies de bâiller quand nous voïez bâiller quelqu'un?

TRUFALDIN.

Pour l'ordinaire.

FRANCISQUE.

Mort ſubite. Et quand il fait un vent de bize en hiver, n'avez vous pas froid au bout du nez.

TRUFALDIN.

Toujours quand je vais à l'air.

FRANCISQUE.

Mort ſubite, vous dis-je, ſubitus ſubita ſubitum, per omnia ſæcula ſæculorum.

TRUFALDIN.

Comment diable mort ſubite!

FRANCISQUE.

Oüi: mais conſolez vous, ce ne ſera que dans ſoixante ou quatre vingts ans.

TRUFALDIN.

Paſſe pour celà.

FRANCISQUE.

Or ſus. Je vais travailler à vous faire connoiſtre clairement ſi vous eſtes aimez ou non des deux pupilles que vous voulez épouſer.

TRUFALDIN.

Je vous en prie de tout mon cœur.

FRANCISQUE.

Si j'avois achevé ma carte coſmo-geo-hydro-choro-topographique du Roiaume de Saturne, je vous

mettrois l'affaire au net dans le moment: mais au defaut de celà, j'ai une Ceinture conſtellée qui a ſervi autefois au Prête-Jean dans une ſemblable occaſion, & qui fera le meſme effet après quelques préparations néceſſaires.

TRUFALDIN.

Celà fera des merveilles.

FRANCISQUE *à part.*

Voici deux Lettres qu'il faut faire tenir aux Niéces.

TRUFALDIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ces deux papiers que vous tenez là?

FRANCISQUE.

Chut... ce ſont deux lettres... je veux dire deux Tables Aſtronomiques, dont l'une contient voſtre Théme natal, & l'autre l'horoſcope des Enfans qui doivent naiſtre de voſtre mariage. Ça commençons l'opération. Mettez vous à genoux.

TRUFALDIN.

A genoux?

FRANCISQUE.

Oüi à genoux, & appuiez vous ſur vos deux mains. Allons vous, Monſieur le Spadaſſin qui baïez aux corneilles; à genoux.

LE CAPITAN.

Comment malheureux, à genoux moi? Si tout l'Univers s'écrouloit sur mes épaules il n'auroit pas le talent de me faire plier la jambe.

FRANCISQUE.

Comment? Vous estes réfractaire aux ordonnances de l'Astrologie? Je vous déclare de la part du Zodiaque que vous allez devenir hydropique.

LE CAPITAN.

Hydropique!

FRANCISQUE.

Non seulement hydropique, mais encor pulmonique;

LE CAPITAN.

Je suis mort!

FRANCISQUE.

Non seulement pulmonique, mais encor épileptique;

LE CAPITAN.

Monsieur le Docteur!

FRANCISQUE.

Non seulement épileptique, mais encor paralitique;

LE CAPITAN.

Misericorde!

FRANCISQUE.

Et qu'enfin apres avoir eſté hydropique, pulmonique, épileptique, paralitique, & par deſſus celà phrénetique, vous mourrez hérétique. Adieu.

LE CAPITAN.

Holà Monſieur le Docteur, ne vous en allez pas, nous nous mettrons comme il vous plaira.

FRANCISQUE.

Ah que diantre on a bien de la peine à vous mettre à la raiſon. Allons, bien bas. Encor plus bas. Voilà qui eſt bien. Ne tournez pas la teſte.

Franciſque après avoir fait pluſieurs contorſions & prononcé quelques mots barbares, leur attache derriere le manteau les deux lettres qu'il veut faire tenir à Lucette & à ſa ſœur, en leur diſant de temps en temps,

Ne tournez pas la teſte: *enſuite dequoi il leur dit*

Voilà qui eſt fait. Levez vous.

TRUFALDIN *en ſe relevant.*

C'eſt une choſe admirable que l'Aſtrologie.

Franciſque pour empeſcher qu'aucun d'eux ne puiſſe voir ce qui eſt attaché ſur le manteau de l'autre, ſe met entre eux, & leur paſſe à chacun un bras ſous le ſien, en leur tenant le diſcours ſuivant.

FRANCISQUE.

Meſſieurs, voici un argument qui vous fera voir l'exiſtence, la certitude, & l'évidence de l'Aſtrologie judiciaire. Ecoutez bien ceci, s'il vous plaiſt. Les Aſtres. Non. Les Planetes... Si fait, je dis bien: les Aſtres... Je crois pourtant que ce ſont les Planetes. Ma foi

je

je ne ſçai ſi ce ſont les Planetes ou les Aſtres. Tant y a que c'eſt l'un ou l'autre. Or ces Planetes, ou ces Aſtres ſi vous voulez, reſſemblent à des étoiles. Remarquez bien ceci. Les étoiles ſont comme des flambeaux. Les flambeaux produiſent la lumiere. La lumiere eſt ce qui nous illumine. En illuminant elle chaſſe les ténébres. Les ténébres ſe forment dans la nuit. La nuit... tous les chats ſont gris. Atqui: le pole arctique & le pole antarctique formant une eſpece de triangle héxagone par la ſimpathie qu'il y a avec l'antipathie des raions du Soleil & de la Lune; il s'enſuit que la réverberation... de la ſubordination... qui ſe trouve... pour ainſi dire.... par exemple.... comme.... dans un tourbillon: les influences.... les influences.... Comment vous appellez vous?

TRUFALDIN.

Je m'appelle le Seigneur Trufaldin.

FRANCISQUE.

Voilà un vilain nom. Pourquoi diable vous apellez vous comme celà? Trufaldin! Il ne faut qu'un nom comme celui là pour déconcerter tout l'Obſervatoire.

TRUFALDIN.

Apportez nous donc vîtement voſtre Ceinture conſtellée.

FRAN-

FRANCISQUE.

Je vais vous la chercher. Mais vous avez là des manteaux qui vous embaraſſent. Vous ne pourrez jamais vous en ſervir avec ce harnois là. Appellez vos deux maîtreſſes affin qu'elles les emportent. Auſſi bien eſt il néceſſaire que je les voïe.

LE CAPITAN.

C'eſt fort bien penſé.

TRUFALDIN.

Il a raiſon.

SCENE IX.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. LUCETTE. BALIVERNE. FRANCISQUE.

LE CAPITAN.

HOla Lucette.

TRUFALDIN.

Deſcendez Baliverne.

LUCETTE.

Que vous plaît-il Seigneur Capitan?

BALI-

BALIVERNE.

Que desirez vous Seigneur Trufaldin?

LE CAPITAN.

Otez moi le manteau, & me le pliez proprement.

TRUFALDIN.

Prenez ma houpelande & gardez bien de la gâter.

LUCETTE & BALIVERNE *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CAPITAN.

A qui en avez vous donc?

TRUFALDIN.

Qu'eſt ce que ce fourire qui vous prend?

LUCETTE.

Ce n'eſt rien Seigneur Capitan.

BALIVERNE.

C'eſt un rire de réminiſcence Monſieur.

FRANCISQUE.

Je vais maintenant chercher voſtre affaire.

SCENE

SCENE X.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. FRANCISQUE.

TRUFALDIN.

VOilà un homme d'un prodigieux ſçavoir.

LE CAPITAN.

S'il eſtoit auſſi conſommé dans la ſcience des armes que dans celle de l'Aſtrologie, j'en ferois mon Valet de chambre.

FRANCISQUE.

Je vous apporte la ceinture en queſtion. Mais je n'ai pas ſongé à une choſe. Le Prête-Jean eſt fort gros, & vous eſtes tous deux aſſez menus. Celà ne pourra jamais vous ſervir ſéparément. Car pour bien faire il faut que vous ſoïez extremement ſerrez.

LE CAPITAN.

Comment ferons nous donc?

FRANCISQUE.

Attendez; je m'aviſe d'une choſe. Elle a aſſez de longueur pour vous ſervir en meſme temps. Vous

n'avez

n'avez qu'à vous mettre dos à dos & je vous l'attacherai à tous deux par le milieu du corps.

TRUFALDIN.

Oüi, mais ſi on nous voit en cet état, on ſe moquera de nous.

FRANCISQUE.

Bon, bon: perſonne ne paſſe à l'heure qu'il eſt. Laiſſez moi faire ſeulement.

TRUFALDIN.

Elle eſt d'acier Monſieur le Docteur.

FRANCISQUE.

Vraiment oüi. C'eſt une ceinture magique, ſemée de Taliſmans, gravez au ſigne & à l'heure de Mercure en quadrat avec Jupiter. Vous verrez avec celà des choſes terribles.

LE CAPITAN.

Terribles? Celà ne fera t'il point peur au Seigneur Trufaldin?

FRANCISQUE.

En aucune façon.

LE CAPITAN.

Vous la fermez au cadenas Monſieur le Docteur?

FRANCISQUE.

Eh oüi vraiment. Celà eſt eſſentiel. Or ſus voilà

qui eſt bien. Vous allez voir tout à l'heure des choſes qui vous ſurprendront.

LE CAPITAN.

Je ſuis fort ſerré Monſieur le Docteur.

TRUFALDIN.

Et moi auſſi.

FRANCISQUE.

Tant mieux vous ne ſcauriez l'eſtre trop. Demeurez là, je vais faire un tour, & je reviens dans le moment. *à part.* Allons promtement faire venir nos deux amans.

SCENE XI.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. FRANCISQUE HORACE. OCTAVE.

TRUFALDIN.

NE voïez vous rien, Seigneur Capitan?

LE CAPITAN.

Je ne vois rien.

FRANCISQUE *à Horace & à Octave.*

Voilà nos Renards dans le piége. Profitez en. Je me retire.

TRU-

TRUFALDIN.

Morbleu, je vois quelque choſe moi. Horace s'aproche de ma maiſon.

LE CAPITAN.

Ah ventre! Octave vient à mon logis.

TRUFALDIN.

On ouvre ma porte!

LE CAPITAN.

On ouvre auſſi la mienne!

TRUFALDIN.

Baliverne ſort avec lui!

LE CAPITAN.

Lucette lui donne la main!

TRUFALDIN.

Laiſſez moi donc aller.

LE CAPITAN.

Laiſſez moi aller vous-meſme.

BALIVERNE, *à Trufaldin.*

Seigneur Trufaldin je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpéritez.

LUCETTE, *au Capitan.*

Seigneur Capitan, je ſuis voſtre tres humble Servante.

TRUFALDIN.

Il me l'emmeine, Seigneur Capitan?

LE CAPITAN.

Elle s'en va avec lui, Seigneur Trufaldin?

TRUFALDIN.

Ne me retenez donc pas.

LE CAPITAN.

C'eſt vous qui me retenez.

TRUFALDIN.

Ah nous ſommes pris pour dupes. Je ſuis au deſeſpoir. J'enrage.

SCENE XII.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE *s'étouffant de rire.*

AH mon Dieu? qu'eſt-ce que c'eſt que celà? Eſtes vous devenus fous? Eſt ce une farce que vous joüez?

TRUFALDIN.

Ah Madame Merluche, voſtre ſcélerat d'Aſtrologue....

Mad.

Mad. MERLUCHE.

Comme vous voilà fagotez, hé hé hé hé.

LE CAPITAN.

C'eſt une fourberie....

Mad. MERLUCHE.

Qui eſt-ce qui vous a ajuſtez comme celà? ah ah ah ah.

TRUFALDIN.

Je vous dis que....

Mad. MERLUCHE.

On va ſe moquer de vous.

LE CAPITAN.

C'eſt ce coquin....

Mad. MERLUCHE.

Vous n'eſtes pas raiſonnable.

TRUFALDIN.

Je veux vous dire....

Mad. MERLUCHE.

Un homme ſérieux comme vous.

LE CAPITAN.

Vous ſçaurez....

Mad. MERLUCHE.

Une perſonne de voſtre profeſſion!

TRUFALDIN.

Peste soit de la babillarde. Je vous dis que c'est ce pendart que vous nous avez envoié, qui nous a mis en cet état; & pendant ce tems-là Octave & Horace ont emmené vos Niéces.

Mad. MERLUCHE.

Octave & Horace ont emmené mes Niéces?

TRUFALDIN.

Oüi: mais.

Mad. MERLUCHE.

Si celà est, c'est un signe évident qu'elles ne vous aiment point.

LEVCAPITAN.

Débaraſſez moi de cette ferraille, & je les attraperai fuſſent ils au fonds des abyſmes de l'Ocean.

SCENE XIII.

TRUFALDIN. LE CAPITAN. Mad. MERLUCHE. OCTAVE. HORACE.

HORACE.

VOus n'irez pas ſi loin Meſſieurs. Nous voici.

Mad.

Mad. MERLUCHE, *à Trufaldin & au Capitan.*

Mes Enfans, il faut avaler celà tout doucement. Je vous ai propoſé tantoſt deux partis ſortables pour mes Niéces. Vous avez voulu vous approprier leurs perſonnes & leur bien. Celà ne vous a pas reüſſi. Elles ſont chez moi. J'ai ſigné leur contract. Le voilà. Et ſi vous voulez eſtre décadenaſſez, il faut que vous preniez la peine de le ſigner auſſi.

TRUFALDIN.

Moi ſigner le contract?

LE CAPITAN.

J'aimerois mieux ne porter jamais épée.

OCTAVE.

Seigneur Capitan, je veux bien commencer par vous mettre en liberté: mais quand vous y ſerez, ſoïez perſuadé que je vous donnerai les étrivieres juſqu'à ce que vous aïez ſigné.

LE CAPITAN.

Donnez. Je ſignerai à voſtre conſideration.

TRUFALDIN.

Puiſque la choſe eſt faite, il faut bien s'y réſoudre.

OCTAVE.

Vous pouvez aller maintenant ou il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Seigneur Octave & vous Seigneur Horace, venez chez moi pour y célébrer vos mariages. Et vous Meſſieurs rentrez chacun dans voſtre logis; & ſi vous m'en croïez, ne parlez de cette avanture que le moins qu'il vous ſera poſſible.

SCENE DERNIERE.

Douze Maſques conduits par Franciſque, & portant la marque des douze Signes du Zodiaque, viennent former une Entrée meſlée de Récits, par ou finit la Comédie.

Fin du Second Tome.

TABLE

TABLE
DES PIECES
CONTENUES AU SECOND VOLUME.

Les augmentations ſont marquées de l'aſtériſque *

EPIGRAMMES LIVRE I.

EPIGRAMME I. Le Dieu des Vers. *pag.* 5
EPIGRAMME II. Ce traiſtre Amour 6
EPIGRAMME III. Preſt à deſcendre 7
EPIGRAMME IV. Le bon Vieillard 8
EPIGRAMME V. Quels ſont ces traits 9
EPIGRAMME VI. Sur ſes vieux jours. 10
EPIGRAMME VII. Soucis cuiſans 11
EPIGRAMME VIII. Je veux avoir 12
* EPIGRAMME IX. Le teint jauni 13
EPIGRAMME X. Certain Ivrogne 14
EPIGRAMME XI. Sur leurs ſantez 15
EPIGRAMME XII. Certain Huiſſier 16
EPIGRAMME XIII. Par paſſetems 17
EPIGRAMME XIV. Prez de ſa mort 18
* EPIGRAMME XV. Par trop bien boire 19
EPIGRAMME XVI. Certain Curé 20
EPIGRAMME XVII. Elle a, dit-on, 21
EPIGRAMME XVIII. Ce Monde-ci 22
EPIGRAMME XIX. Vil impoſteur 23
* EPIGRAMME XX. Le Traducteur 24
EPIGRAMME XXI. Lors que je vois 25
* EPIGRAMME XXII. Après avoir 26
* EPIGRAMME XXIII. Certain Marquis 27
* EPIGRAMME XXIV. Le vieux Ronſard 28

TABLE.

*EPIGRAMME XXV. Seigneur Hymen pag. 29
EPIGRAMME XXVI. Griphon rimailleur 30

EPIGRAMMES LIVRE II.

*EPIGRAMME I. Quand pour ravoir 33
*EPIGRAMME II. Deux grands Amours 34
EPIGRAMME III. Quand ſur Baïard 35
EPIGRAMME IV. Non ce n'eſt point 36
EPIGRAMME V. Ce ne ſont plus 37
EPIGRAMME VI. Cephale un ſoir 38
*EPIGRAMME VII. Entrez Amours 39
*EPIGRAMME VIII. De ce bonnet 40
EPIGRAMME IX. Un Maquignon 41
EPIGRAMME X. Un Magiſter 42
*EPIGRAMME XI. A ſon portrait 43
*EPIGRAMME XII. Un vieil Abbé 44
*EPIGRAMME XIII. Jean s'eſt lié 45
*EPIGRAMME XIV. Ce pauvre époux 46
*EPIGRAMME XV. Trois choſes ſont 47
*EPIGRAMME XVI. L'homme créé 48
*EPIGRAMME XVII. Avec les Gens 49
*EPIGRAMME XVIII. Monſieur l'Abbé 50
*EPIGRAMME XIX. Qui vous aimant 51
EPIGRAMME XX. Ne vous fiez 52
EPIGRAMME XXI. Entre Racine 53
EPIGRAMME XXII. Petits Auteurs 54
EPIGRAMME XXIII. O Catinat 55
EPIGRAMME XXIV. Lors qu'à Pluton 56
*EPIGRAMME XXV. Ami, croi moi, 57
EPIGRAMME XXVI. De haut ſçavoir 58

POESIES DIVERSES.

EPITHALAME. 61
RONDEAU *ſur la priſe de Lerida* 66
EGLOGUE. 67
ODE. Pourquoi plaintive Philoméle 74
SONNET *à M. le Marquis de la Fare.* 76
SONNET *à un bel Eſprit* 77
LETTRE *à M. de la Foſſe* 78
EPIGRAMME *ſur une Satire de Pradon* 83
ODE. *pour Madame* *** 84
* FABLE. 89
* EPIGRAMME Cachez vous Lycophrons 90
RONDEAU En manteau court 91
EPIGRAMME Chryſologue, &c. 92

TABLE.

*JUSTIFICATION. 93.
*FABLE D'ESOPE. 94
CHANSON. 95
*BALLADE. 97
VAUDEVILLE. 99
*ODE *Aux Suiſſes.* 101
*EPITAPHE. 102
*ELISE. EGLOGUE 103
RONDEAU. En fait d'Amour 110
PLACET *A M.* *** 111
*VERS ALLEGORIQUES. 113
BILLET *à M. Duché* 115
VERS *Pour le Portrait de M. Deſpréaux.* 116
VERS *à M. L'Abbé de Chaulieu.* 117
VERS *à une Demoiſelle* 120
*VERS *Envoïez a S. E. Madame la Comteſſe B**** 121
EPIGRAMME. Longepierre 122
IDYLLE. 123
CHANSON. 126
AUTRE *pour S. A. S. Madame la Princeſſe de Conti.* ibid.
*STANCES IRREGULIERES. 127
*EPITAPHE. 130
STANCES. 131
EPITAPHE. 132
EPIGRAMME. 133
CONTE DU POGGE. ibid.
FRAGMENT. 134
*PROLOGUE 135
*DIALOGUE. 141
*IDYLLE. 145
*CANTIQUE. 149
*SONNET ſur la Grace. 152

PIECES DE THEATRE.

*LE FLATTEUR Comedie. 159
*LE CAPRICIEUX Comedie. 299
*LE CAFFE' Petite Comedie. 441
*LA CEINTURE MAGIQUE Petite Comedie. 497

FIN.

Fautes principales ſurvenües en l'impreſſion.

Tome I.

Page 11 vers 1 *Qu'uax* liſez *Qu'aux* p. 46 vers 9 *Fir* liſez *Fit* p. 104 vers penult. *Es* liſez *Et* p. 230 vers 10 *a plus* liſez *la plus* p. 305 vers 19 *che m ainon* liſez *che mai non* p. 312 vers dernier *recherche* liſez *recherché* p. 447 vers 6 *tort* liſez *toſt*.

Tome II.

Page 80 vers 16 *Couſiers* liſez *Courſiers* p. 142 vers penult. *en devez* liſez *ne devez* p. 193 vers 13 *j'aſſervs* liſez *j'aſſervis* p. 209 vers penult. *J'entens-vous* liſez *J'entens. Vous* p. 257 vers 10 *quand ſoupçon* liſez *grand ſoupçon* p. 295 vers 2 *venez propos* liſez *venez à propos* p. 440 vers 4 *carprice* liſez *caprice* p. 475 ligne penult. *parſécution* liſez *perſecution*.